HISTO

Des trois d

EMPER

DES

TUR

Depuis 1623. ju

Traduite de l'Anglois

TOME SE

Suivant la Copi

A PAR

Chez la Veuve Loui

M DC LXX

HISTOIRE

Des trois derniers

EMPEREURS DES TURCS.

Depuis 1623. jusqu'à 1677.

Traduite de l'Anglois du Sr. RICAUT.

TOME SECOND.

VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Suivant la Copie Imprimée

A PARIS,

Chez la Veuve Louïs BILLAINE.

M DC LXXXIII.

1640.

HISTOIRE DE SULTAN IBRAHIM, XII. EMPEREUR DES TURCS.

LA mort d'Amurat eust esté une perte irreparable pour la Reyne-Mere, si cette Princesse n'eust eu qu'un fils. Mais elle se consola dans l'esperance, qu'Ibrahim son autre fils, le seul Prince ; qui restast du sang illustre des Ottomans, seroit élevé au Trône. Amurat en avoit pourtant disposé d'une autre maniere par son Testament. Prevenu d'une forte aversion contre son frere, qu'il voyoit aussi mal-fait d'esprit que de corps, il l'avoit desherité, & avoit nommé le Cham des Tartares pour successeur. La Sultane sçavoit même, que les Bachas avoient juré l'exécution de ce Testament. Mais elle sçavoit aussi, qu'ils l'avoient jurée au plus fort d'une débauche ; c'est-à-dire, lors qu'il n'estoit pas possible de desobeïr à un Empereur, dont la violence estoit augmentée par le vin. Ainsi elle ne douta point, qu'il ne fust aisé de faire casser ce Testament, d'exclure de la succession le Cham des Tartares, & d'avoir le consentement du peuple & de la noblesse pour l'installation d'Ibrahim. Elle assembla tous les Bachas, qui estoient alors à la Cour, & les pria de considerer, *Qu'Ibrahim estoit le successeur legitime d'Amurat, l'heritier inconteſtable de la Couronne; Qu'au contraire le Cham des Tartares estoit étranger, odieux au peuple, odieux aux troupes ; Que s'ils recevoient*

1640. *Ibrahim pour Empereur, ils eſtoient ſeurs d'être continuez dans leurs charges, dans leurs dignitez, & dans leurs Gouvernemens; au lieu que ſous un Prince étranger, qui auroit ſes propres créatures à avancer, ſes coffres à remplir, ſon Empire à affermir ſur la ruine de ceux qui luy donneroient de la jalouſie, ils tomberoient d'un eſtat de gloire dans la derniere neceſſité*: Elle ajoûta, *Que quand meſme la conſideration de leurs propres intereſts, & de leur propre ſeureté, ne les obligeroit pas à embraſſer la protection d'Ibrahim, la ſeule generoſité les porteroit à ne le point abandonner; Que d'ailleurs il n'oublieroit pas un ſervice ſi important: & que leur devant tout ce qu'il ſeroit, il ne manqueroit jamais de leur en témoigner ſa reconnoiſſance.* Ces raiſons de la Sultane *Kioſem* eurent l'effet, qu'elle en avoit attendu. Les Viſirs aprés avoir deliberé quelque temps ſur leur ſerment, declarerent, qu'il eſtoit nul. Enſuite ils proteſterent, qu'ils auroient toûjours pour le ſang des Ottomans, la meſme eſtime & la meſme veneration religieuſe, que leurs peres; & qu'ainſi ils garderoient une fidelité inviolable à Ibrahim, qui eſtoit d'un ſang ſi illuſtre. Des cris de *Vive Sultan Ibrahim* ſuivirent cette proteſtation. Le Conſeil ſe leva, & les Bachas accompagnez de tous les Officiers du Serrail, allerent avec des cris de joye & des acclamations à la priſon du nouveau Sultan, pour le ſalüer Empereur. Il y avoit déja quatre ans, que ce pauvre Prince languiſſoit dans un lieu obſcur, où il n'avoit ni jour ni air, qu'autant qu'il en recevoit d'une petite feneſtre, qui eſtoit au haut de ſa chambre. Encore cette feneſtre ne s'ouvroit-elle que de temps en temps, & lors qu'on vouloit le favoriſer. Se trouvant ainſi ſans amis, ſans converſation, & ſans aucune eſperance, il s'abandonnoit à des penſées tout-à-fait funeſtes. L'apprehenſion continuelle de la mort, eſtoit plus terrible pour luy, que ne l'euſt eſté l'Arreſt de ſa condamnation. Auſſi eſt-il vray, que dans un eſtat ſi triſte, la mort ſe preſentoit à ſes yeux, avec tout ce qu'elle peut avoir de plus lugubre. Un

eſprit

esprit plus ferme en eust sans doute esté ébranlé. Aussitost qu'il entendit le bruit & les cris de ceux qui approchoient, il ne douta point que sa derniere heure ne fust venuë. Ainsi il se prepara à la mort, resolu pourtant de suivre les mouvemens de la nature, & de défendre sa vie le plus long temps qu'il pourroit; bien que cette vie fust accompagnée de mille miseres. Dans cette pensée il refusa absolument d'ouvrir sa porte, qu'il barricada. Ensuite lors que les Visirs le proclamerent Empereur, il se persuada, que c'estoit un artifice de son frere, qui vouloit sçavoir, comment il recevroit une semblable nouvelle. Il répondit fort modestement, que bien loin d'aspirer à l'Empire, il ne souhaiteroit jamais de monter au Trône; qu'il estoit l'esclave de Sultan Amurat, non son frere; & qu'il prioit Dieu, que la vie de sa Hautesse pust estre longuë & heureuse. Les Bachas voyant leurs protestations inutiles, commencerent à forcer la porte. Ils le firent neanmoins avec le respect, qu'on pouvoit garder en une occasion de cette nature. Ibrahim de son costé ne negligea rien pour se conserver: De sorte que pour ne point manquer à ce qui estoit deu au nouveau Sultan, on resolut de ne pas pousser la violence plus loin. La Reyne-Mere, qui avoit oüy tout le bruit, descendit fort à propos, pour tirer son fils d'erreur, & les autres d'embarras. Elle confirma à Ibrahim la mort d'Amurat, dont elle fit mesme étendre le corps devant la porte de cet incredule. Rasseuré un peu par la voix de la Sultane sa Mere, il s'approcha de la porte pour voir, si le corps du dernier Sultan y estoit. Cette veuë rappella bientost les esprits d'Ibrahim, qui consentit, & à vivre, & à regner. Il se retira dans sa chambre, où il reçût les complimens & les hommages des Ministres & des Soldats. Ensuite il fut diligent à charger sur ses épaules le cercüeil de son frere. Ayant aidé à porter jusqu'à la sortie du Serrail un fardeau si precieux, il le laissa entre les mains 1640.

1640. de ſes Officiers. Le corps fut mis au tombeau d'Achmet. Aprés cela le nouveau Sultan ſe rendit par eau à la Moſquée de *Jub*, où les ceremonies de ſon ſacre furent achevées au bout de huit jours. Ce temps expiré, il fit une entrée publique, ſelon la coûtume, & traverſa toute la ville, pour ſe rendre à ſon grand Serrail. Mais ſoit que ce fuſt manque d'experience, ou qu'une poſture ridicule doive eſtre comme naturelle à des eſprits dereglez, il ſe tint ſi mal à cheval, qu'on entendit moins de cris de joye, que d'éclats de rire. Eſtant arrivé à ſon Pálais, il commença à reſpirer, & à goûter la différence, qui ſe trouvoit entre l'eſtat, où il s'eſtoit veû, & ſa condition préſente: mais il ne ſçût pas ſe menager dans un ſi grand changement. On euſt dit, qu'il n'avoit eſté fait Empereur, qu'afin de pouvoir s'abandonner entierement aux plaiſirs. Il euſt crû perdre ſon temps, s'il en euſt donné la moindre partie aux affaires de l'Eſtat. Il ne voulut entendre parler que de divertiſſemens, & ſe repoſa de tout le reſte ſur les ſoins de la Sultane ſa mere. Ou s'il ſe meſla un peu des choſes du Gouvernement, il le fit de ſi mauvaiſe grace, que l'on remarqua bien-toſt, qu'il n'eſtoit pas né pour l'Empire.

La Reyne-Mere ne manqua point de parole aux Bachas. Elle les continua tous dans les Charges, qu'ils avoient du temps d'Amurat; De ſorte que bien qu'il y euſt une extreme difference entre les deux fréres, neanmoins les Miniſtres eſtant les meſmes, il y avoit peu de changemens dans la maniere de gouverner; ou ces changemens ne paroiſſoient pas d'abord. Le Viſir ſe ſouvenant du deſſein, que le dernier Empereur avoit eû de faire la guerre aux Coſaques, crut que pour s'acquerir une haute réputation, & pour aſſûrer ſon autorité, il falloit faire marcher une armée contre Aſac. Ce deſſein eſtoit aſſez conforme aux intereſts & aux intentions du Viſir. L'honneur de l'Empire demandoit, que l'on ſe vengeaſt des Coſa-

Raiſons pour faire la guerre aux Coſaques.

ſa.

saques, qui avoient fait tant de courses dans la mer noire. La Pologne n'avoit garde de manquer de s'intéresser à cette guerre. Si les Polonois avoient du desavantage, l'Empereur ne se pouvoit dispenser de les secourir. Ainsi les affaires se broüilleroient au dernier point, & l'on se verroit de l'occupation pour plusieurs années. Le premier Visir n'oublia rien pour faire prendre cette resolution au Grand-Seigneur, en qui il croyoit trouver les mesmes sentimens, qu'en Amurat. On fit de puissans préparatifs pour une guerre, que l'on vouloit faire durer quelques années. Mais une chimere rompit les desseins des Ministres de la Porte. Le bruit courut, que la Perse mettoit en campagne des troupes nombreuses, pour assieger Babylone. Les Turcs ne songerent pas seulement que ce bruit pouvoit estre faux. Sans approfondir les choses, il fut arrêté dans le Divan, qu'on envoyeroit vers la frontiere de Perse, les forces que l'on avoit destinées contre les Chrestiens. Ainsi un bruit, qui n'avoit nul fondement, fit évanoüir, au moins pour un temps, ces grands projets de la Porte. Delà on doit recueillir, combien il est avantageux à un Prince, d'entretenir des Ministres dans les païs étrangers; & combien se trompent les Turcs, qui négligent de le faire. Car comme ils ne reçoivent leurs nouvelles, que par les Marchands Juifs & Armeniens, ils n'apprennent les choses, que fort tard, ou bien ils en sont si mal informez, que souvent ils prennent de fausses mesures, par ce qu'ils ont eû de faux avis. 1642.

La guerre estant differée de la sorte, le Visir eut le loisir de jetter les yeux tout au tour de luy, & de se défaire de ceux, de qui le crédit luy put donner quelque ombrage. *Mustapha Bacha*, General de la mer, luy parut le plus redoutable. Ce jeune Seigneur estant Favori de la Reyne-Mere, ayant seance au Conseil, & possedant une des plus éminentes Charges de l'Empire, il estoit assez difficile au premier

Visir

1640. Visir de le ruiner. Il y avoit mesme du danger à l'entreprendre ouvertement. Ainsi un voile d'amitié couvrit les mauvaises intentions de ce Ministre. Il caressa l'Amiral plus que de coûtume, & luy offrit le Gouvernement de Bude. Pendant que l'un se défendoit, avec une modestie affectée, de prendre ce qu'on luy offroit; l'autre redoubloit ses complimens, ses honnestetez, & ses temoignages d'affection, pour le luy faire accepter. A la fin vaincu par les marques de tendresse, que luy donnoit le premier Visir, aussi bien que par ses importunitez, Mustapha se laissa persuader de prendre le Gouvernement dont le Sultan l'honoroit. Mais du moment qu'il s'éloigna de la Cour, il se priva de la protection de sa Maîtresse; & pendant qu'il s'avançoit vers Bude, un contre-ordre luy fit changer de route, & l'envoya en Silistrie, le Gouvernement de tout l'Empire, le plus petit & le moins considerable. A peine mesme en eut-il pris possession, qu'un second Arrest l'en dépoüilla, & luy fit perdre la teste.

Un Bacha de mesme nom eut plus de bonheur, que celuy ci. On luy donna le Gouvernement du Grand-Caire, qui est le plus riche de l'Empire. Il estoit ennemi juré du Tartare *Crim*; comme il le luy témoigna à Rhodes, en faisant mettre son fils à mort, simplement pour avoir dit, que si Sultan Amurat & Sultan Ibrahim mouroient sans enfans, le Cham son pere seroit Empereur des Turcs. Ce jeune Prince estoit alors à Rhodes en ostage.

Cependant le Grand-Seigneur negligeoit entierement la conduite & la connoissance de ses affaires, soit qu'il fust effectivement incapable de gouverner, ou qu'il ne crust pas devoir quitter ses plaisirs pour d'autres occupations. Ayant passé de la prison au Trône, il ignoroit l'art de joüir de sa liberté avec moderation; & ne

se

se trouvant plus gesné, il donnoit aveuglement dans toutes sortes de voluptez. Ses Ministres contribuoient à l'entretenir dans cette molesse, afin de gouverner plus absolument. Pour plaire à ce Prince, il ne falloit luy parler, que de bonne chére, que de festins, que de réjoüissances. Il s'occupoit pourtant quelquefois à des divertissemens un peu plus nobles, comme à des courses de chevaux, ou à l'exercice de l'arc. Il recompensoit d'ordinaire les plus adroits: mais il ne songeoit jamais aux affaires. Le nom mesme luy en estoit presque inconnu; comme si l'estude d'un Souverain devoit estre, non de veiller à la seureté de ses Estats, mais de s'appliquer uniquement à rechercher des plaisirs, conformes à son âge & à son humeur. Il est vray qu'en de certaines occasions, & lors que l'affaire estoit de grande importance, le premier Visir luy demandoit son consentement. Mais il ne le faisoit que par forme, & pour couvrir sa conduite, du nom & de l'autorité de son Maître. 1640.

Ambassadeurs envoyez pour congratuler le Grand-Seigneur sur son avenement à la Couronne.

Aussi-tost que les Venitiens eurent appris l'avenement d'Ibrahim à la Couronne, ils l'en envoyerent complimenter par un Ambassadeur extraordinaire. Ce fut *Pietro Foscarini*. Le Prince de Transsylvanie ne manqua pas à ce devoir. Il fit present au Grand-Seigneur de plusieurs faucons, & de douze vaisseaux de vermeil doré, tant pour luy donner des asseurances de sa soûmission, que pour l'engager à le confirmer dans la principauté. Les Ministres des autres Princes firent aussi au nouveau Sultan, les complimens de leurs Maîtres. L'Ambassadeur de Pologne se plaignit des courses que les Tartares faisoient continuellement sur les terres de sa Majesté Polonoise, & témoigna au Grand-Seigneur, qu'elle ne doûtoit point, que la Porte ne les reprimast. En effet Sultan Amurat s'estoit engagé par son traité avec Vladislaüs, de tenir en bride les Tartares. Mais les Turcs, qui ne sou-

1640. souhaitoient rien davantage, que de voir les Chrétiens foulez ou ruinez, furent sourds aux remontrances de l'Ambassadeur. Ils furent semblant de ne pas croire ce qu'on leur disoit : ou lors qu'ils ne purent plus en doûter, ils trouvérent des raisons pour justifier la conduite des Tartares. Ainsi il y a lieu de s'étonner, que les Polonois n'ayent pas cessé de porter leurs plaintes à Constantinople ; quoy que ces plaintes ayent de tout temps esté inutiles : car la Cour Ottomane a toûjours eu un fonds extraordinaire de mépris pour eux, comme nous le verrons sous le regne de Sultan Mahomet, fils & successeur d'Ibrahim.

On peut compter entre les autres corruptions de ce temps-là, la grande quantité de fausse monnoye, qui se trouvoit dans l'Empire. Les Aspres estoient tellement rognez, que l'écu, pour lequel on n'en donnoit jusques-là que quatre-vingt, commença à en valoir six-vingt. Mais les plaintes de cet abus ayant esté portées au Divan, toutes les monnoyes furent reduites à leur veritable valeur. Ce qui neanmoins n'estoit rien en comparaison du *Vellon* d'Espagne, & des *Temins* de Turquie, dont nous parlerons dans la suite.

Les apparences d'une guerre avec la Perse s'estant bientost dissipées, on reprit aussi le dessein du siege d'Asac, auquel on se preparoit depuis long temps. On bâtit pour cet effet des galeres, qui ne prenoient que fort peu d'eau ; parce que pour se rendre à Asac, il falloit passer des lieux où la mer est si basse, que les bâtimens ordinaires coûrent risque d'y échoüer. Au mesme temps on resolut d'envoyer une escadre de galeres dans l'Archipel, pour s'opposer aux ravages que les galeres de Malthe & celles de Naples y faisoient. Les Tartares souhaitoient passionnement que l'on attaquast Asac, à cause que cette place arrêtoit leurs courses par terre, & rendoit la navigation de la mer noire tres-dangereuse. Pour ce qui regarde

regarde l'escadre que l'on devoit envoyer en mer ; les Marchands Turcs y avoient un interest particulier ; parce que le commerce souffroit beaucoup des courses des armateurs Chrêtiens. Les galéres de la Religion de Malthe, qui faisoient tant de ravages, estoient commandées par le Landgrave Frederic de Hesse. Le Cardinal de Savoye, & le Cardinal Barberin l'avoient porté à se faire Catholique. Aprés cela on luy avoit donné la grande Croix de Malthe, & le Commandement de quelques galeres & de quelques vaisseaux. Il avoit eu à Biserte & à la Goulette un succés assez favorable. 1642.

Pendant que le Grand-Seigneur attendoit tranquillement, dans le sein de la volupté, la réüssite de ses entreprises ; & que les deux flottes se disposoient à faire voile, celle qui estoit destinée pour Asac pensa estre contre-mandée. Il y eut des apparences de troubles du costé de la Hongrie : mais ces craintes furent presque dissipées en un moment par l'arrivée d'un Envoyé de l'Empeur, & par le retour d'un Chiaoux que l'on avoit envoyé à Vienne. On reçût la ratification de tous les Traitez, qui avoient esté faits. Néanmoins parce que les Turcs s'imaginent que de simples demarches de civilité, sont des devoirs ; & que d'ailleurs ils exigent comme un droit, ce qu'on ne leur a d'abord donné que par honnêteté, l'Envoyé reçût des reprimandes, de ce que la Cour de Vienne n'avoit pas plûtost fait complimenter le Grand-Seigneur sur son heureux avenement à la Couronne. 1641.

Quoy qu'il en soit, les Ministres n'ayant plus à craindre de se voir une double guerre sur les bras, ce que les Turcs évitent avec un grand soin, ils demanderent le passage aux Polonois. Ceux-cy le leur refuserent. Les autres résolurent de le forcer, bien qu'ils visſent les Polonois en armes. Cependant, il arriva plusieurs choses, capables de faire perdre courage aux Turcs, qui se persuadent superstitieu-

1641. ſtitieuſement, que le ſuccez d'une entrepriſe eſt toûjours de meſme nature que les commencemens; & que lors que ces commencemens ſont peu favorables, on ne doit gueres eſperer de la ſuite. Car au point que le Grand-Viſir alloit partir, il arriva à Conſtantinople un embraſement effroyable. Ce Miniſtre negligea rien pour y remédier. Non content de porter loy-meſme ſes ordres par tout, il s'avança ſi fort, qu'il ſe brûla les mains & la barbe. Cette diſgrace l'arrêta au lit. Pour l'en conſoler, le Grand-Seigneur luy rendit une viſite obligeante. Au meſme temps on reçût nouvelles, que la ville de Tauris, qui eſt l'ancienne *Ecbatane*, avoit eſté entierement ruinée par un tremblement de terre. Mais, ce qui eſtoit beaucoup plus fâcheux, le Sultan eut une attaque d'apoplexie, qui dégenera en paralyſie. On la regarda comme un effet de ſon abandonnement avec les femmes; à cauſe qu'il ne gardoit aucune meſure dans ſes plaiſirs, & qu'il paſſoit jours & nuits dans l'appartement des Dames. Tout le monde en fut alarmé, & l'on commença à apprehender que l'Empereur ne mouruſt ſans heritiers. Car ſes propres femmes diſoient ſourdement, que malgré cette chaleur exceſſive qu'il faiſoit paroiſtre, il eſtoit abſolument impuiſſant.

La maladie du Grand-Seigneur jetta le Conſeil dans un embarras, & dans une confuſion incroyable. On ne prenoit point de réſolutions, qu'elle ne ruinaſt, ou qu'elle ne rendiſt incertaines; & l'on ne pouvoit ſe flatter d'aucun ſuccez, que premierement on ne fuſt ſeur d'un heritier. Car il n'euſt pas eſté fort avantageux à l'Empire, que la ſucceſſion fuſt tombée au Cham des Tartares. Tout le monde euſt mieux aimé obeïr au fils d'une ſœur, ou d'une niéce du Sultan, que d'eſtre expoſé aux caprices d'un Prince étranger. Le Grand-Seigneur revint peu aprés. Mais le rétabliſſement de ſa ſanté ne diſſipa point les apprehenſions, où l'on eſtoit de le voir mourir ſans en-

enfans. On en parloit fort diverſement; chacun ſuivant en cela ſes intereſts ou ſa paſſion. 1641.

La ratification de la paix avec la Perſe fut apportée en ce temps-là par un Ambaſſadeur du Sophy. L'arrivée de cette ratification fut d'autant plus agreable aux Miniſtres de la Porte, que la conjoncture des affaires ne demandoit pas que l'on fuſt broüillé avec les Perſans. D'ailleurs cét Ambaſſadeur eſtoit chargé de riches preſens, dont les Turcs furent charmez: Eux de qui le bon naturel n'a jamais pû ſe dementir, à la veuë, ou meſme à la ſimple eſperance d'un preſent.

Il y eut auſſi alors quelques troubles en Dalmatie. Les Turcs firent une irruption ſur les terres de la Republique de Veniſe. On leur dreſſa une embuſcade, dans laquelle il leur fut tué deux cens hommes: Enſuite les choſes s'accommoderent, & les traitez furent confirmez.

Les obſtacles, dont nous venons de parler, devoient, ce ſemble, rompre les meſures, que l'on avoit priſes pour le ſiege de la ville d'Aſac. Sur tout, le Viſir n'avoit garde de s'éloigner du Grand-Seigneur, en un temps où l'on s'attendoit à d'étranges revolutions. Mais le changement, qui arriva, fut que ce Miniſtre demeura à Conſtantinople, & donna au Gouverneur de Siliſtrie le commandement de l'armée, & la conduite de l'entrepriſe. Ce Bacha eut toute la joye poſſible d'eſtre honnoré d'une Commiſſion ſi importante. Il ſe repreſentoit les Coſaques, comme de miſerables peſcheurs plus adroits à gouverner en mer leurs petits vaiſſeaux, qu'à ſe ranger en bataille, ou à défendre des remparts. En un mot, il ſe promettoit, & beaucoup de gloire, & fort peu de difficulté dans l'exécution de ce deſſein. Ses eſperances augmenterent, lors qu'il vit à Conſtantinople un Ambaſſadeur de Moſcovie, qui eſtoit venu renouveller les anciens traitez, & aſſeurer le Grand-Seigneur, que le Czar ne donneroit point de

1641. secours aux Cosaques. L'armée estoit composée de Janissaires, de Spahis, de Moldaves, de Valaques, & d'un grand nombre de Tartares. En peu de temps la tranchée fut ouverte, & le siege formé. Mais on n'estoit pas en seureté dans les lignes. Les sorties des assiegez estoient frequentes & vigoureuses, secondées de mines, dont l'effet jettoit la terreur dans le camp. Cependant les Turcs, aussi animez par leurs pertes, qu'ils l'eussent pû estre par un bon succez, donnerent de furieux assauts à la place. Ils furent reçus avec toute la vigueur imaginable, & accablez de feux d'artifice, d'eau boüillante, & de tout ce qui venoit en main aux assiegez, qui les obligerent de se retirer. Le General desesperant de pouvoir prendre la ville par force, songea à s'en rendre maistre par d'autres voyes. Il offrit aux habitans douze mille sequins, & des privileges considerables. Le cœur des Cosaques fut aussi impenetrable, que l'avoient esté leurs remparts; & ils resolurent de se défendre jusques à l'extrémité. Aussi il ne leur manquoit ni courage, ni vivres, ni munitions. Les Turcs au contraire commençoient à perdre cœur, & manquoient de toutes les choses necessaires. Quinze jours s'écoulerent sans qu'il se passast la moindre action d'importance. Au bout de ce temps le General de l'armée ayant reçû quelques rafraîchissemens par des bâtimens legers dépêchez en diligence, il fit monter ses gens à l'assaut. Cét assaut dura sept jours. Les uns attaquerent en desesperez: Les autres se défendirent, comme des personnes, qui ne vouloient point ceder. Le succés fut, que les Turcs n'ayant pû dans tout ce temps-là gagner un seul pouce de terrain, le General sonna la retraitte. Il jugeoit bien, qu'il luy estoit impossible de prendre la place, avec aussi peu de troupes, & en aussi peu de temps qu'il en avoit. A ces disgraces s'en joignit une autre bien plus terrible que les precedentes. La famine se mit dans le camp. On vendoit un bœuf trente écus. Un agneau valoit dix-huit francs, & la quan-

quantité d'orge, que l'on donnoit à un cheval pour chaque fois, coûtoit un escu. Il fallut lever le siege. La mer fut à peine plus favorable aux Turcs, que l'avoit esté la terre. Leur flotte essuya une tempeste, qui les força de chercher abri à *Caffa*. Le Capitan-Bacha estoit dans l'apprehension, que sa teste ne payast pour un si mauvais succés. Le reste des Officiers gardoient le silence, comme pour marquer leur honte. On ne voyoit plus au soldat cette fierté, qui luy est si naturelle. Aussi la perte avoit-elle esté fort grande; & de l'aveu des plus vieux soldats, il ne s'estoit gueres veu de plus terrible déroute. On perdit en cette occasion trois mille Spahis, sept mille Janissaires, huit cens autres soldats, & un grand nombre de Moldaves, de Valaques, & de Tartares. Le reste estoit languissant, presque mort de faim, & presque nud. Une bonne partie mesme estoit malade. Les Spahis estoient sans chevaux: mais ils furent remontez par les Tartares. 1641.

Ruine d'Emir-Gumir.

Nous finirons cette année par la chûte d'Emir-Gumir, de qui nous avons parlé si souvent dans la vie d'Amurat. Il estoit Persan de naissance, & s'estoit vû honnoré par le Roy son Maistre, de la qualité d'Ambassadeur, & de la conduite d'une partie de l'armée. Mais il le trahit dans l'un & dans l'autre de ces emplois. Il se refugia en Turquie, où il reçut d'Amurat des graces extraordinaires. Ce Prince luy fit present du magnifique Palais d'Ibrahim-Bacha, luy donna des sommes immenses, & des Charges éminentes; & enfin le prit pour son Favori. Le Sultan apprit de luy à boire du vin. Ils s'y abandonnerent, l'un & l'autre avec si peu de moderation, qu'ils ressembloient plus à des bestes, qu'à des hommes. La chaleur de leurs estomacs fut en peu de temps étouffée. Le vin se trouva trop foible pour eux; & il falut l'aiguiser, ou avec des esprits distilez, ou avec quelque chose, qui eust la mesme force. Ce furent les fumées de ces brûvages violents, qui causerent

1641. toutes les extravagances d'Amurat, & qui le mirent enſuite au tombeau. Ce Prince eſtant mort, il eſtoit juſte, qu'Emir Gumir fiſt une fin digne de ſes crimes. Il s'attira pour ainſi dire la punition, qui luy eſtoit deuë. Un jour il demanda permiſſion de ſe retirer en Perſe. On n'a point douté, qu'il n'euſt obtenu ſa grace à force d'argent. Quoy qu'il en ſoit, les Miniſtres conſiderant, qu'il ſçavoit tous les ſecrets de l'Eſtat, & qu'il eſtoit parfaitement bien inſtruit de ce qui ſe paſſoit dans le Serrail, ils crûrent qu'il y auroit de l'imprudence à le laiſſer ſortir de l'Empire. D'un autre coſté ſes richeſſes donnoient, aux uns de l'ombrage, & aux autres de l'envie. Enfin l'on craignoit, que l'Ambaſſadeur de Perſe ne tâchaſt de le porter à faire perir ce qui reſtoit du ſang Royal, & ne luy offriſt ſa grace à ce prix. On jugea donc que le plus certain eſtoit de ſe défaire d'un homme ſi dangereux. Le Viſir l'envoya querir, & le fit étrangler ſur le champ, ſans aucune forme de procez. On parla fort diverſement de la cauſe de ſa mort. Mais on peut dire en general, que ce fut un coup de la Juſtice Divine, qui ne laiſſa point impunis de ſi grands coupables.

Au commencement de l'année 1642. les Turcs, reſolus de reparer leurs pertes & leur honte, travail-
1642. lerent à faire de meilleurs preparatifs, que par le paſſé, & à prendre des meſures plus juſtes. Avant toutes choſes, ils voulurent eſtre en ſeureté de tous coſtez. Des differents arrivez ſur la frontiere de Hongrie, pouvoient cauſer une guerre. Ils nommerent les Bachas des environs, pour conferer ſur ce ſujet avec les Commiſſaires Allemands, dont le Baron de Queſtemberg eſtoit Chef. Ils furent chargez en meſme temps, de ne point porter leurs pretentions trop loin; de peur d'empêcher la concluſion de la paix, & de retarder par meſme moyen la priſe d'Aſac. Ainſi ces Bachas eſtant aſſez raiſonnables, & reſtituant une partie de ce qu'ils avoient uſurpé, on tomba d'accord des conditions. On conclud pour vingt

vingt années une paix avantageuse aux Chrétiens. 1640.

La naissance de Sultan Mahomet, qui regne aujourd'huy en Turquie, surprit tout le monde, causa une joie universelle, & détruisit les bruits, qui avoient couru de l'impuissance d'Ibrahim. Les rejoüissances publiques succederent aux alarmes continuelles, où l'on avoit esté jusques-là; & le Cham des Tartares fut apparemment le seul, qui ne prit point part à la joye des autres.

Pour revenir au siege d'Asac, comme on a accoûtumé en Turquie, de rejetter sur le General, le mauvais succés d'une entreprise, le Bacha de Silistrie fut dépose. Une autre raison hasta sa disgrace. Le bruit courut, qu'il avoit empoisonné le Cham des Tartares. Neanmoins comme on n'en avoit pas de preuves certaines, on ne le put condamner à mort. Il arriva dans cette déposition une chose singuliere, qui n'avoit pas encore esté pratiquée. C'est que le Visir prit pour luy-mesme la Charge de General de la mer, dont ce Bacha estoit revestu. Le Gouvernement de Silistrie, & la conduite de l'armée, furent donnez au Bacha d'Egypte; qui par ce moyen descendit d'un poste éminent, pour en occuper un beaucoup moindre. Il n'en parut pourtant pas mal-satisfait; parce qu'en Turquie une Charge n'est proprement considerée; qu'à proportion des degrez de la faveur du Sultan, qui y sont attachez.

Nouveaux preparatifs contre Asac.

Le nouveau Bacha de Silistrie, estant nommé General des troupes, travailla à les assembler, & eut une armée bien plus nombreuse, que celle de l'année precedente, & composée, comme celle-là, de Turcs, de Tartares, de Moldaves & de Valaques. Les Cosaques apprirent bientost, que cette armée s'alloit mettre en marche, & que pendant qu'elle les assiegeroit, la flotte des galeres blocqueroit leur port. Ils conçûrent assez aisement, qu'ils ne pouvoient soûtenir le siege, si le Grand Czar ne leur donnoit du secours. Dans cette pensée, ils luy firent representer l'extrémité, où ils estoient, le prie-

1642. rent de ſe ſoûvenir, qu'ils l'avoient toûjours regardé, comme leur Protecteur, & le conjurerent de ne les pas abandonner. Le Czar répondit en peu de mots, qu'ayant fait la paix avec Turcs, il ne pouvoit en juſtice rompre avec eux, tant qu'ils ne luy en donneroient point de ſujet. Les Coſaques ſe voyant ainſi privez d'un ſecours, ſur lequel ils avoient compté, reſolurent d'abandonner Aſac. Ils en emporterent tout ce qu'ils pûrent n'y pas laiſſer, en demolirent les remparts, en abatirent les maiſons, & en firent un terrible exemple de ce que peuvent la neceſſité & le deſeſpoir. Les Turcs n'y gagnerent qu'un petit eſpace de terre. Encore eſtoit-il tout-à-fait ruiné par les mazures, qui le couvroient; & la fureur des Coſaques l'avoit rendu inutile. Le Bacha fut extrémement ſatisfait de cette conqueſte; bien qu'elle luy coûtaſt ſi peu. Il eut de la joye que ſon nom ſeul pû jetter l'épouvante dans le cœur des habitans; & pour témoigner cette joye, il fit une entrée pompeuſe à Aſac. Il fit plus. Il releva les ruines de cette Ville, invita les habitans à reprendre poſſeſſion de leurs maiſons, & les aſſeura d'une entiere ſeureté, ſous la protection du Grand-Seigneur. Cette douceur gagna ceux, qu'une inclination ſecrete de retourner à Aſac, avoit déja ébranlez. La pluſpart y retournerent: la Ville ſe repeupla: & toutes choſes furent rétablies dans l'eſtat, où elles eſtoient avant la guerre.

Les habitans abandonnent Aſac.

La Perſe renouvella en ce temps là ſon alliance avec la Turquie. Un Ambaſſadeur du nouveau Sophy obtint la ratification des anciens articles, à condition, qu'une fortereſſe bâtie par les Perſans, ſur la frontiere, du coſté de la mer Caſpienne, ſeroit démolie, comme eſtant bâtie contre les traitez. On envoya ſur les lieux un *Chef de Portiers*, pour la voir raſer. Cette fortereſſe s'appelloit *Fortrina*.

Paix confirmée avec les Perſans.

Aſac eſtant pris, & la paix confirmée avec les Perſans, les Turcs, qui ne vivent en repos, & n'obſervent

vent les capitulations, qu'autant qu'il leur eſt avantageux de le faire, formerent une entrepriſe ſur *Raab*. Ils tâcherent de ſe rendre maiſtres de cette place par ſurpriſe, & conduiſirent leur deſſein de cette ſorte. Ils habillerent en payſans des ſoldats, & les entaſſerent les uns ſur les autres dans des charrettes, qu'ils couvrirent enſuite de foin. Ces ſoldats devoient d'abord ſe jetter ſur les ſentinelles, & ſur les gardes; & quatre mille hommes avoient eſté mis en embuſcade, dans un valon proche de la ville, pour les ſoûtenir. L'exécution de ce deſſein eſtoit d'autant plus facile, qu'ayant joüy vingt ans de ſuite d'une bonne paix, on ne s'attendoit guere à une ſupercherie de cette nature. Mais le hazard fit avorter l'entrepriſe. Un Officier de la garniſon eſtoit allé à la chaſſe. En s'en retournant, il découvrit le parti des Turcs. Surpris d'une ſemblable nouveauté, il doubla le pas, pour en avertir le Gouverneur. En approchant de la Ville, il rencontra des charrettes de foin, chargées d'une autre maniere, que de coûtume. Cela augmenta ſes ſoupçons. Il paſſa pourtant outre, ſans le témoigner, & ſe rendit en diligence à la Ville, où il fit ſçavoir aux Officiers, ce qu'il avoit vèu, & ce qu'il craignoit. On mit tout le monde en armes. Les charrettes entrerent ſans difficulté. Mais auſſitôt qu'elles furent entrées, on leva le pont, on les viſita, & ainſi on découvrit la trahiſon. Les ſoldats Turcs furent faits priſonniers. On garnit de troupes tous les ouvrages; & par ce moyen l'embuſcade fut contrainte de s'en retourner. 1642.

Les Turcs tâchent de prendre *Raab*. ou *Iavarin*, par ſurpriſe.

L'Empereur voulut envoyer un Ambaſſadeur à la Porte, pour ſe plaindre de l'infraction faite aux traitez. Mais les Turcs honteux de leur perfidie, ou plûtoſt de ce qu'elle n'avoit pas reüſſi, refuſerent de le recevoir. Ils demandoient, qu'avant toutes choſes, l'Empereur conſentit de payer au Grand-Seigneur cent mille écus tous les ans. Ils ajoûterent néanmoins qu'ils demandoient cette ſomme comme un preſent, non comme un tribut. La verité eſt que voiant ce Prince engagé

1642. gé en une guerre avec la Suede, ils ne croyoient pas pouvoir pouſſer trop loin leurs pretentions. Cette demande déraiſonnable rompit, ou tout au moins retarda pour quelque temps, le départ de l'Ambaſſadeur; l'Empereur aimant beaucoup mieux courir tous les riſques d'une rupture, que de conſerver la paix à des conditions honteuſes.

1643. Au commencement de l'année 1643. Ragotzki envoya ſon tribut à Conſtantinople. Ce tribut eſtoit de dix mille ſequins. Lorſque les Agens du Prince le preſenterent au Viſir, ce Miniſtre fit ſemblant de le refuſer, ſous pretexte, que dans les traitez, la Tranſſylvanie eſtoit taxée à quinze mille ſequins par an. Les Agens luy remontrerent là-deſſus, que Betlem-Gabor avoit obtenu une diminution de cinq mille ſequins, non comme une reconnoiſſance, ou comme une gratification mais en échange de deux places, qu'il avoit données au Grand-Seigneur, de ſes Eſtats de Hongrie. Le Viſir parut ſatisfait de cette réponſe. Mais il ne le fut vray-ſemblablement, que parce qu'il redoutoit l'eſprit turbulent du Prince de Tranſſylvanie.

Pendant que la guerre ſe faiſoit en tant de lieux, avec des ſuccés aſſez differens, Sultan Ibrahim ſe renfermoit dans ſon Serrail, & s'y abandonnoit à toutes ſortes de voluptez. Il eſtoit pour ainſi dire, dans le Paradis de Mahomet, où la principale felicité eſt de poſſeder de belles femmes, & où les plaiſirs des ſens ſont le ſeul ſouverain bien, que l'on ſe doive propoſer. Il depenſoit plus dans ſes guerres amoureuſes, que jamais Sultan Amurat n'avoit dépenſé à ſes conqueſtes. Enfin il y a difficilement eu un Prince plus laſcif, que celui-ci. Mais ſes divertiſſemens, tout infames qu'ils eſtoient d'ailleurs, ne laiſſerent pas de procurer un grand bien à la Turquie. Il nâquit encore deux fils à Ibrahim, l'un le quinziéme Fevrier, & l'autre le douziéme Mars; ce qui raſſura les peuples, & diſſipa les faux bruits de l'impuiſſance d'Ibrahim.

Cette année les Turcs firent un armement plus conſi-

consiederable que de coûtume. On construisit vingt nouvelles galeres, outre trente autres bâtimens, ou grosses galeres. Au commencement du Juin, la flotte estant à la rade, vers la pointe du Serrail, tous les principaux Officiers s'y rendirent, pour prendre congé d'Ibrahim. On les divisa en deux escadres. L'une, qui estoit de vingt galeres, prit la route de la mer noire, sous la conduite de Bechir-Bacha. Le reste, commandé par l'Amiral mesme, fit voile pour l'Isle de Chypre. Le Gouverneur de cette Isle, faisant fonds sur les biens immenses, qu'il avoit acquis par ses injustices & par ses extorsions, ne vouloit plus obeïr aux ordres du Grand-Seigneur. On fut contraint d'envoyer le General de la mer, pour le punir de son audace. Ce Bacha estant arrivé dans l'Isle, témoigna au Gouverneur toute sorte de bonne volonté, & par cette conduite adroite, empêcha que l'autre ne se doûtast du dessein. Il l'invita dans son bord. Celuy-cy fut assez peu sage pour s'y rendre. On fit bonne chere. Mais le Gouverneur de l'Isle n'eut pas le temps de digerer ce qu'il venoit de manger. Au moment qu'il se retiroit, le General de la mer fit signe aux esclaves de l'étrangler ; ce qu'ils executerent aussi-tost. La flotte des Turcs ne fit rien de consiederable, aprés l'éxécution du Bacha de Chypre. La peste, qui d'ordinaire est funeste à tout le monde, fut favorable, cette année, à un grand nombre d'esclaves Chrêtiens. Ce fleau terrible faisoit, à Alexandrie, des ravages effroyables. On fut obligé de renoncer à tout autre soin, pour songer à sa propre conservation. Quatre mille esclaves Chrêtiens profiterent de la confusion publique, & du peu de vigilance de leurs gardiens. Ils s'emparerent d'un vaisseau, qui estoit au port, s'y jetterent les uns sur les autres, & mirent à la voile. Une partie de ces fugitifs débarqua dans l'Isle de Candie ; d'autres à Malthe ; le reste à Marseille. Ce succés en encouragea huit cens autres, à entreprendre la même chose. Ils combatirent en corps, 1643.

1643. à la porte d'Alexandrie. Trois cens furent tuez. Le reſte ſe jetta dans une galére, qui n'avoit point de rames: mais ils ſe ſervirent de la voile. Un vent favorable les porta en Candie, d'où ils s'embarquerent pour divers lieux de la Chrêtienté. Le Grand-Seigneur fit redemander tous ces eſclaves à la Republique de Veniſe. Mais il n'en put tirer aucune ſatisfaction. Ce fut-là apparemment une des principales cauſes, peut-eſtre meſme l'origine, de cette longue guerre, dont nous aurons tant de ſujet de parler dans la ſuite de noſtre Hiſtoire.

1644. Dés les premiers mois de l'année 1644. le Prince de Tranſſylvanie, qui ne goûtoit jamais de repos, que dans le trouble, ou lorſqu'il faiſoit de nouveaux projets de guerre, trouva un prétexte de faire éclater ſa haine pour la Maiſon d'Aûtriche. Pretendant, que certaines places, ſituées dans des montagnes, ſur la frontiére de Moravie, appartenoient à ſon fils, il les demanda à l'Empereur. Il fit revivre en meſme temps d'anciennes prétenſions de Betlem-Gabor. Et pour ne point effaroucher d'abord les peuples, il eut ſoin de publier, que ſon ſeul deſſein eſtoit, de les remettre en liberté, & de leur aider à ſecoüer le joug, dont on les accabloit depuis long-temps. Ayant ainſi prévenu le monde en ſa faveur, il fit une armée de vingt mille chevaux, & de trente mille fantaſſins. Ses premiers actes d'hoſtilité furent contre le Comte de Humany, Seigneur Hongrois, ſon voiſin, & ſon ancien ennemi, dont il ravagea les terres. Il prit enſuite par force la ville de *Solnock*, & aſſiegea *Fileck* & *Caſſovie*. Pour arréter ces progrés, les troupes de l'Empereur s'aſſemblerent à Preſbourg, où le Comte de Pucçaim en prit le commandement. La Porte, avertie de ces mouvemens, envoya vingt mille hommes ſur la frontiere, pour les intereſts du Grand-Seigneur. Le General des Imperiaux, rencontra un corps de ſix mille Turcs, les pouſſa vigoureuſement, & les défit. Dans ces en-

entre-faites, Ragotzki, negligeoit presque le soin de ses affaires en Hongrie; voulant, à quelque prix que ce fust, secourir Olmuz, capitale de Moravie. Mais l'esperance de se rendre facilement maistre de *Sendar*, château bâti sur une montagne des environs de Cassovie, retarda un peu sa marche. Les habitans luy vouloient ouvrir leurs portes. *Forgats*, Gouverneur de cette place, tâchoit de la conserver à l'Empereur. Il y eut guerre civile entre les Bourgeois & la garnison. Le premier parti l'emporta, & la ville se rendit à Ragotzki. Les Transylvains, fiers de cette conqueste, ne songerent plus qu'à en faire de nouvelles. Mais leurs progrés furent arrêtez par un puissant corps d'Allemands, que commandoit le General *Getz*. De cette sorte, la guerre fut allumée de nouveau en Hongrie, par le turbulent Ragotzki. Les Turcs ne voulurent pourtant pas se joindre à luy, instruits qu'ils estoient de son inconstance, & de son humeur inquiéte. Cette consideration fit en partie, que la Cour de Vienne envoya un Ambassadeur à Constantinople, pour prier le Grand-Seigneur de ne point prendre la protection de Ragotzki. Mais les actes d'hostilité furent encore continuez, & la paix ne se put faire, entre l'Empereur & le Prince, que le quatorze d'Aoust 1645. 1644.

Cependant Sultan Ibrahim vivoit dans la joye & dans les plaisirs, sans se mettre en peine de la conduite de son Estat, & sans neanmoins que son peu de soin ruinast les affaires. Il avoit assez de bon-heur, pour estre servi par des personnes, qui ne manquoient ni de vigilance, ni de zéle, ni de capacité. Le Visir estoit continuellement en action, toûjours passionné pour la gloire & pour les interests de son maistre. D'abord qu'il voyoit des personnes un peu considérables, avoir du penchant à la révolte, il s'en défaisoit; & par ces exécutions, si necessaires en Turquie, il déchargeoit l'Empire, de toutes les mauvaises humeurs, qui pouvoient en alterer la con-

1644. conſtitution. Dans cette veuë il fit mettre à mort le Bacha d'Alep ; & le Bacha de Caffa. D'un autre coſté, la Reyne-Mere n'oublioit rien de ce qui pouvoit faire le bonheur & la ſeureté du Sultan. Cette Princeſſe diſpoſoit abſolument de toutes choſes, & forçoit tous les Miniſtres à ſuivre ſes ordres. Elle eſtoit fiére & ambitieuſe au dernier point, avoit beaucoup de courage, & poſſédoit des qualitez, qui ſe rencontrent rarement en une femme. Non contente de ſe faire reſpecter, elle prétendoit qu'on la craigniſt. Il en coûta la vie au premier Miniſtre, pour avoir fait des choſes, où il ſembloit négliger cette Princeſſe. Elle le fit étrangler ſans s'arrêter, ni au merite, ni aux ſervices du fidelle & du malheureux Muſtapha. Il eſt vray pourtant, que la politique eut quelque part à cette mort. Le Viſir s'eſtoit rendu formidable, tant par ſa propre autorité, que par l'affection des ſoldats : De ſorte que la Sultane jugea à propos de donner en luy une marque illuſtre, & de la grandeur de ſa vengeance, & de l'étenduë de ſon pouvoir. Le General de la mer eut le meſme ſort, pour s'eſtre expliqué trop librement ſur quelques extravagances d'Ibrahim. Cette Charge fut donnée à Bechir Bacha de Rhodes. C'eſt de la ſorte, que les Sultans ont accoûtumé de punir ſans miſéricorde, ceux qui s'oppoſent à leurs volontez, ou différent d'éxecuter ce qu'on leur commande. La Charge de premier Viſir fut donnée à Mahomet, Bacha de Damas.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient à Conſtantinople, les Tartares oublierent qu'ils avoient la paix avec la Pologne. Ils firent une irruption en Ruſſie, forts de trente mille hommes. Le General *Koniecpolski* les attaqua ; avec vingt mille hommes, les batit, en tua douze mille, en fit trois mille priſonniers, & ſuivit le reſte juſqu'à la frontiere de Valachie. Un autre Seigneur Polonois, nommé Wiſnowick, eut, à peu prés le meſme avantage ſur un parti de

Irruption des Tartares en Pologne.

Ils ſont batus.

de Tartares, qui venoient de faire des courſes en Moſcovie. Il l'attaqua vigoureuſement, recouvra tout le butin, tua dix mille hommes ſur la place; & força les autres de s'en retourner à vuide. La voye des armes eſt ſans doûte le ſeul moyen qu'ayent les Polonois d'arrêter les courſes d'un formidable voiſin. Par là ils firent connoiſtre à la Porte, qu'on devoit les ménager. Sultan Ibrahim diſſimula ce qu'il ne pouvoit empêcher. Il fit plus. Voulant paroiſtre religieux obſervateur des traitez, il dépoſa le Cham des Tartares, pour avoir fait une infraction à la paix. Ainſi la Pologne obtint par ſes armes, une reparation glorieuſe, qu'elle n'euſt jamais obtenuë par la douceur. C'eſt ce qui a paru dans la ſuite, ſous Mahomet IV. Car tant qu'on a vû les Polonois, preſque inſenſibles aux injures, n'en chercher ſatisfaction, que par des prieres & des remontrances, on les a traitez avec un mépris extraordinaire: On a renvoyé honteuſement leurs Miniſtres: & tout le fruit de leur patience & de leurs éforts, n'a jamais ſuffi pour payer la dépenſe d'un Ambaſſadeur. 1644.

Il nâquît encore deux fils au Sultan, outre les trois qu'il avoit déja, l'un nâquit le 19. Mars 1644. l'autre le 19. Février 1645.

La flotte des galéres, commandée par Bechir-Bacha, nouvel Amiral, fit deſcente en Calabre, & emmena deux cens eſclaves. Peu aprés, les Turcs voulurent en faire autant, aux environs de *Cortone*. Mais ils y perdirent cinq cens hommes, & par cette perte furent punis de l'une & de l'autre entrepriſe.

Six galéres de la Religion, firent alors une priſe, qui donna lieu à la fameuſe guerre de Candie, dont nous parlerons ſouvent dans la ſuite. Car bien que la colere du Sultan, dûſt tomber ſur les Chevaliers de Malthe, elle alla fondre ſur la Republique de Veniſe. L'Hiſtoire de cette priſe eſt aſſez connuë: mais comme on y a meſlé d'aſſez grandes fauſſetez, la voicy un peu plus ſincere.

Le

1644. Histoire du Pere Ottoman, & origine de la guerre de Candie.

Le *Kuzlir-Aga*, ou cet Officier Eunuque, qui a la Surintendance de toutes les femmes du Serrail, jettant par hazard les yeux sur une fort belle esclave, en devint éperduëment amoureux. Il en paya quatre cens cinquante écus à un Persan, qui l'exposoit en vente, comme vierge. Mais elle n'avoit esté que peu de temps à son service, lorsqu'on s'apperçût qu'elle estoit grosse. Les personnes qui sçavent de quelle maniere on coupe en Turquie, ceux que l'on destine à la garde des Maistresses du Grand-Seigneur, se persuaderont aisément, que l'enfant appartenoit à tout autre qu'à l'Aga. Il chassa l'esclave de sa maison, & la confina chez son Secrétaire. Quelques mois aprés les couches, il eut la curiosité de voir l'enfant, & en fut si satisfait, que résolu de l'adopter, il luy envoya toutes les choses necessaires pour soûtenir ce nouvel estat. Sultan Mahomet, qui regne aujourd'huy en Turquie, nâquit à peu prés en ce temps-là. La belle esclave luy fut donnée pour nourrice. Elle demeura prés de deux ans dans le Serrail. Le Sultan conçût beaucoup d'affection pour le fils de cette nourrice, & l'aima incomparablement plus que son propre fils aîné; à cause que celuy-cy estoit d'une méchante constitution, & avoit l'air & le visage aussi désagreables qu'Ibrahim. Un de ses principaux divertissemens estoit de joüer avec cet enfant. La mere de Mahomet indignée, que le Grand-Seigneur negligeast son propre fils, pour le fils d'une malheureuse esclave, ne songea qu'à s'en venger. Sa colere eut plus d'un objet. Elle s'étendit jusques sur l'Eunuque, qui avoit donné cette nourrice. La Sultane ne se put résoudre, à recevoir ses services plus long-temps. Un jour qu'Ibrahim joüoit, à son ordinaire, dans les jardins du Serrail, avec ses femmes & ses enfans, & prenoit plaisir à les jetter dans l'eau l'un sur l'autre, elle ne put s'empêcher de faire éclater sa jalousie. Elle la témoigna mesme en des termes injurieux. Le Sultan, qui, si nous osons parler

de

de la ſorte d'un Empereur, avoit un trés-méchant naturel, fut ſi irrité de ſes diſcours, qu'il luy arracha des mains le jeune Prince, & aprés quelques juremens, le jetta dans un grand baſſin. Mahomet euſt ſans doûte eſté noyé, ſi tout le monde n'avoit volé à ſon ſecours. Ce fut alors qu'il reçût la marque, qu'on luy voit encore aujourd'huy au front. L'emportement du Grand-Seigneur ne ſervit qu'à augmenter l'averſion de la Reyne pour l'eſclave, auſſi bien que pour le Patron de cette eſclave. L'Eunuque jugea bien qu'un éloignement eſtoit l'unique moyen, qu'il euſt de ſauver ſa teſte. Ainſi, réſolu de ſe retirer avec ſon eſclave & ſon fils, il demanda permiſſion de faire le voyage de la Mecque, ſelon la Loy, & de vivre enſuite en Egypte. C'eſt le lieu où l'on relegue ordinairement les Eunuques diſgraciez. 1644.

La Sultane eut de la joye de luy voir prendre une reſolution, qui les ſatisfaiſoit l'un & l'autre. Et comme Ibrahim conſentoit à tout ce qu'on luy propoſoit, on n'eut pas de peine à luy faire agréer le pelerinage de l'Eunuque. Toutes choſes eſtant diſpoſées pour le départ, l'Aga ſe mit ſur la flotte d'Alexandrie avec ſes tréſors, qui eſtoient immenſes. Cette flotte eſtoit compoſée d'un gros gallion, de deux navires moins conſiderables, & de ſept ſaïques. Le mauvais temps les obligea d'entrer dans Rhodes, d'où ils partirent enfin avec un vent favorable. Mais ils furent aſſez malheureux pour rencontrer ſix galeres de la Religion, tres-bien équippées, & tres-bien montées. L'Amirale des Chrétiens aborda une des ſaïques, dont l'équipage eſtoit tout Grec. Il fit peu de reſiſtance. Les Chevaliers apprirent bientoſt quelle eſtoit la force & la valeur du grand gallion. La veuë d'un riche butin anima les troupes, & les mit dans l'impatience de joindre les Turcs. Cependant deux galeres de la Religion, nommées le Joſeph & le Saint Jean, prirent, ſans peine, l'un des deux vaiſſeaux, qui n'eſtoit chargé que de bois, envoyé de la mer noire à Ale-

Combat des Turcs avec ceux de Malthe.

1644. Alexandrie, pour la construction de quelques navires. Il n'y avoit sur ce bâtiment, que quarante Turcs, huit femmes, & un enfant à la mammelle. Dans cet intervalle, la Sainte Marie, le Saint Laurens, & la Victoire accrocherent le gallion. Mais l'agitation du vaisseaux les contraignit de quitter prise; & il n'y eut que le Saint Laurens, qui demeura attaché à ce vaisseau, & qui ainsi eut à essuyer tout le feu de l'ennemi. Le General des Chrêtiens s'avança au secours de sa galere, & attaquant les Turcs par l'autre costé; fit diversion de leurs gens. En moins de rien, le gallion fut escaladé, & les deux partis en vinrent aux coups de main. A la fin toutes les galeres se réünissant contre ce vaisseau, aprés avoir pris les autres bâtimens des Turcs, l'équippage du gallion fut obligé de se retirer sous les ponts. Delà, les Turcs se défendirent encore long-temps, de leurs demi-piques. Mais on commanda des Mousquetaires de chaque galere, pour faire des décharges, par toutes les ouvertures du vaisseau. Le Capitaine du gallion ayant esté tué d'une mousquetade, l'ardeur de ses gens commença à se rallentir, & dans le dessein de sauver leurs vies, ils consentirent à abandonner leurs biens & leur liberté. Ainsi ils poserent les armes, & demanderent quartier.

Les Chrêtiens perdirent, en ce combat, le Capitaine de la Sainte Marie, & sept Chevalliers. De ces sept, il y en avoit cinq François, un Italien, & un Allemand. L'Admiral mesme, & le Capitaine de sa galere furent blessez. De Soldats ou de Matelots, il y en eut soixante & dix-neuf tuez, & cent trente-deux blessez. Pour les Turcs on n'a jamais sceu au vray, quel nombre de gens ils perdirent; parce que selon leur coûtume, ils jetterent les morts dans la mer. L'Eunuque mesme, quoy qu'élevé dans toute la molesse du Serrail, & accoûtumé à ne voir presque que des femmes, donna des marques de valeur. Il se défendit long-temps l'épée à la

à la main, & ne ceda que lorſqu'il fut accablé du nombre. Ce qui nous fait voir; qu'on peut perdre les marques de la vigueur, ſans que neanmoins la vigueur ſoit entierement éteinte. Car on a veû, & en Turquie, & en d'autres lieux, des Eunuques Generaux d'armée. La priſe de ce vaiſſeau eſtoit importante: l'or, l'argent & les pierreries, que l'Aga avoit amaſſez, pendant le regne de trois Empereurs, faiſoient des ſommes immenſes: & outre cela on eut trois cens quatre-vingts eſclaves, entre leſquels il ſe trouva trente femmes ou filles. Ainſi il n'y eut point dans les galéres de la Religion, de Soldat ni de Matelot, qui n'euſt ſa part des dépoüilles de l'ennemi. Le combat fini, les priſes furent attachées à la queuë des galeres, & l'on alla jetter l'anchre à Caliſmene. C'eſt un port de l'Iſle de Candie, vers le Sud. On l'appelloit autrefois Phenice. Ce lieu eſtant éloigné de toutes les garniſons des Venitiens, on aſſûre qu'ils ne donnerent aucun rafraîchiſſement aux Malthois; ſi ce n'eſt qu'un paiſan leur porta une petite quantité de biſcuit; qu'encore on le mit à mort pour ce ſujet. Delà, cette flotte ſe rendit à Malthe, où on la reçût avec tout l'éclat & toutes les réjoüiſſances imaginables. On y publia, que le fils de l'Eunuque, c'eſt ainſi que nous oſons l'appeler, eſtoit un des fils du Sultan, qui l'envoyoit en Egypte, pour y eſtre élevé. Le Grand-Maiſtre le reçût comme tel, & luy fit autant d'honneur, qu'il euſt pû en faire au vray fils d'Ibrahim. Toute l'Europe fut en peu du temps informée, qu'il y avoit dans l'Iſle de Malthe, un des fils du Grand-Seigneur. Ce prétendu Prince fut élevé aux dépens de l'Ordre, pendant un aſſez bon nombre d'années. Mais comme les Turcs ne ſe mirent point en peine de le racheter, il fallut qu'il renonçaſt à ſa grandeur, & qu'il ſe fiſt Religieux. C'eſt luy, qui a tant couru le monde, ſous le nom de *Pere Ottomain.* 1644.

1644. Ainſi la perte ne fut pas auſſi grande pour les Turcs, que ſi l'Empire euſt eſté privé d'un des fils du Grand Seigneur : Mais Ibrahim ne laiſſa pas de la reſſentir vivement. Il jura la ruine de Malthe, & fit paroiſtre un emportement prodigieux contre les Venitiens. Il vouloit, qu'ils euſſent pris plus de ſoin de garder la mer ; & d'en chaſſer ſes ennemis ; ou qu'au moins, ils euſſent remis ſes vaiſſeaux en liberté, lorſqu'ils avoient abordé dans l'Iſle de Candie.

Au plus fort de ſa colere ; il fit mettre à mort le General de la mer. Enſuite il envoya querir tous les Miniſtres Chrêtiens, qui ſe trouvoient à Conſtantinople, & les menaça, comme ſi tous euſſent manqué au reſpect deû à ſes vaiſſeaux. Neanmoins, au meſme temps qu'il ſembloit prendre toute la terre à partie, il avoit déja reſolu de décharger ſa colere uniquement ſur les Vénitiens. Ce fut-là la ſource, ou tout au moins le prétexte de la longue guerre de Candie, dont les évenemens feront, dans la ſuite, une des belles parties de noſtre Hiſtoire.

Soranzo réſidoit alors à Conſtantinople de la part de la République. Ce fut à luy que s'addreſſérent les premieres plaintes des Turcs. On exagera le manque de foy des Venitiens. On demanda à l'Ambaſſadeur. *S'il n'eſtoit pas vray, qu'ils avoient reçû dans leurs ports, des ennemis du Grand-Seigneur : S'ils ne leur avoient pas fourni des vivres, & des raſraîchiſſemens ; Si, au meſme temps que ces ennemis venoient de prendre des vaiſſeaux de ſa Hauteſſe, où eſtoit un de ſes principaux Officiers, les Venitiens ne leur avoient pas fait des honneurs extraordinaires ; Si enfin ce procedé n'eſtoit pas contraire à la paix. Le Baile répondit, Que le Grand-Seigneur avoit eſté mal informé de l'eſtat des choſes ; Que le port, où les galeres de Malthe avoient abordé, eſtoit un lieu tout ouvert, n'ayant ni château, ni fortifications ; Que ſi la Porte ne pouvoit, avec toute ſa puiſſance, empêcher que ces vaiſſeaux ne carenaſſent tous les jours à la veuë de Rhodes, on ne devoit pas trouver étrange, que les Venitiens ne les euſſent*

pû

pû chaſſer de la mer: Qu'enfin il eſtoit preſque impoſſible d'interdire aux gens l'uſage de l'eau de la mer, puiſqu'elle n'eſtoit commandée par aucune citadelle. Cette réponſe calma en apparence l'eſprit du Sultan. L'orage dont les Vénitiens eſtoient menacez, ſembla s'eſtre diſſipé. Soranzo meſme, quelque fin, & quelque pénetrant qu'il fuſt d'ailleurs, ſe laiſſa tromper. L'Ambaſſadeur d'Angleterre fut un des premiers à pénetrer la verité. Il en avertit le Baïle. Celuy-cy negligea l'avis, parce qu'il ne venoit pas d'un de ſes propres Interpretes. Il avoit pourtant de grandes raiſons de ne le pas negliger. Mais il eſt vray; qu'en Turquie les Ambaſſadeurs ſont beaucoup plus embarraſſez, que dans les Cours des Princes Chrêtiens. S'ils approchent des Miniſtres, ce n'eſt qu'en public. Ils n'ont jamais avec eux de ces converſations ordinaires, dans leſquelles des perſonnes judicieuſes pourroient pénetrer, & les maximes, & les deſſeins de la Porte. D'un autre coſté, ils ne traittent que par Mediateurs, & n'apprennent rien que par le moyen de leurs Interpretes. Delà vient qu'ils font ſouvent des réflexions, ſur les réflexions, que ceux-cy auront déja faites; & qu'ainſi ils ſont en danger de ſe méprendre à tout moment; comme le ſçavent ceux, qui ont pratiqué, pendant quelque temps, la Cour Ottomane. 1644.

Ce fut de la ſorte, que le Grand-Seigneur cacha ſes deſſeins, & que ſous prétexte d'aller fondre ſur l'Iſle de Malthe, il fit de puiſſans préparatifs contre Veniſe. Il eſtoit particulierement animé contre le Sénat, par un certain Précepteur, ou *Hogia*, qui luy avoit tenu compagnie dans ſa priſon, & luy avoit enſeigné les principes de la Religion Mahometane. Ce *Hogia* eſtoit un homme éclairé, fin, & judicieux. Il entretenoit des eſpions dans toutes les Cours Chrêtiennes, & eſtoit fort bien ſervi; parce qu'eſtant maiſtre de beaucoup d'argent, il payoit libéralement ceux qui le ſervoient, & les payoit ſans que cela éclataſt. Il ne vouloit point paſſer pour Prophete. Mais il con-

1644. conjuroit les demons, ſur leſquels il prétendoit une autorité ſinguliere; qualité, que tous les Turcs ont en une grande veneration. Conſiderant, que les Eſtats de la République eſtoient tout-à-fait à la bienſeance de l'Empire Turc, & d'ailleurs ſe perſuadant qu'ils ne ſeroient pas une grande réſiſtance, il attendoit depuis long-temps l'occaſion de faire déclarer la guerre aux Vénitiens. La priſe de la flotte d'Alexandrie luy parut un prétexte aſſez favorable à ſes deſſeins. On fit en public des préparatifs contre Malthe: Mais ils furent ſecretement deſtinez contre l'Iſle de Candie. La conqueſte de cette Iſle eſtoit en effet un coup d'Eſtat pour les Turcs. Candie, que ſa ſituation & ſa force rendent la clef de toutes les autres Iſles de l'Archipel, devenoit par là le rempart des Provinces maritimes de Turquie. On s'ouvroit un nouveau chemin en Afrique, bien plus court & bien plus commode, que celuy que l'on avoit tenu juſques-là. On ſe mettoit enfin en eſtat, par cette conqueſte, de ſecourir Chypre, s'il en eſtoit beſoin; de ne plus craindre que la flotte d'Alexandrie fuſt enlevée; & de faire deſcente, ou en Sicile, ou en Italie, quand on le jugeroit à propos. Ces importantes conſiderations firent que l'on réſolut d'attaquer l'Iſle de Candie; ſans neanmoins le publier. On fit conſtruire & équipper cent galéres & autant de vaiſſeaux de guerre. Toutes les forces navales de Barbarie reçûrent ordre de joindre la flotte. Le rendez-vous fut marqué; On prit jour pour le départ, & tout cela, ſans qu'aucun puſt deviner le veritable deſſein des Turcs. Une ſeule choſe eſtoit capable de faire naître des ſoupçons dans l'eſprit de l'Ambaſſadeur de Veniſe; c'eſt qu'on luy faiſoit des careſſes extraordinaires.

Le bruit de ces grands préparatifs ſe répandit, en peu de temps, par toute la Chrêtienté. L'on ne doûta point que l'orage n'allaſt éclater ſur Malthe. Les Chevaliers s'y attendoient bien auſſi. Dans cette penſée, il fut arrêté en plein Conſeil, que toute la Fra-

Fraternité ſeroit ſommée d'accourir à la défenſe de ſes biens, & de la reſidence de l'Ordre. On commanda aux Officiers de faire toutes leurs proviſions de guerre & de bouche. On les chargea d'envoyer en diligence de la poudre, de la mêche, du plomb, des ſeeaux de fer, du bois, tant pour les affuſts des canons, que pour pluſieurs autres uſages, du bled, du biſcuit, du ſel, de la viande, du poiſſon, du vin, du vinaigre, & toutes les autres choſes néceſſaires pour le ſiege. On nomma auſſi des Commiſſaires des eaux, qui devoient faire nettoyer les fontaines & les canaux de la ville, & empoiſonner toutes les eaux, dont on ne pourroit priver les Turcs. On tranſporta dans la place tout ce qui s'y put porter; les meubles des païſans, les portes & les feneſtres de leurs maiſons, & juſqu'aux moulins de la campagne: De ſorte qu'on ne laiſſa à l'ennemi, que la Terre & le Ciel. 1644.

Cependant les Venitiens, qui n'attendent jamais trop tard à prendre ombrage des mouvemens de leurs voiſins, faiſoient ſourdement des preparatifs. Le Senat crut, que la prudence luy devoit faire appréhender ce que le Baïle ne pouvoit pas découvrir. Il ne fit pourtant ſes levées, qu'avec toute la circonſpection & tout le ſecret poſſible, afin de ne pas marquer aux Turcs, que leur bonne foy devenoit ſuſpecte. Et en effet, il arrive quelquefois, qu'en faiſant paroiſtre qu'on ne ſe fie pas à un ami, on s'en fait un ennemi. La méfiance eſt une marque de peu d'affection, & la politique ne veut pas que nous découvrions nos veritables ſentimens, lorſque ceux qui y ſont intereſſez, ſont plus forts que nous. D'abord les voix furent partagées dans le Senat. Quelques-uns ſe perſuadant, que les plaintes d'Ibrahim eſtoient ſeulement un artifice de ce Prince, pour tirer de l'argent de la République, on pouvoit prévenir une rupture, en ſatis-faiſant à ſon avarice. Mais les autres, rejetterent cette propoſition, comme contraire à

1644. la politique, & au bon ſens, auſſi bien qu'injurieuſe à l'Eſtat. Leurs raiſons eſtoient, *Qu'on acheteroit une ombre de paix, au lieu d'une paix ſolide; Qu'à la premiere occaſion, les Turcs reprendroient, ce qu'ils auroient vendu; Que des menaces continuelles deviendroient pour le Grand-Seigneur, une riche mine d'or; Qu'enfin puis qu'il eſtoit néceſſaire, en un temps, ou en un autre, de ſecoüer ce joug tyrannique, il falloit le faire, & de bonne-heure, & de bonne grace; Que l'on en tireroit un avantage trés-conſiderable; Que d'ailleurs toute l'Europe loüeroit le Senat; parce que cette rupture paroiſtroit entierement volontaire.* Cependant on envoya ordre au Baïle de preſſentir, ſi les Turcs ſeroient d'humeur de vendre la paix. Mais le traitement qu'ils luy firent, éclaircit les Venitiens. Il demanda audience aux Miniſtres, on le fit attendre quelques heures. L'Ambaſſadeur de Ragotzki arrivant alors, fut auſſi-toſt introduit vers le Viſir. Au meſme temps, on témoigna au Baïle, qu'il feroit bien de ſe retirer, & qu'il n'auroit point d'audience.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, Ibrahim alloit ſouvent à l'Arſenal, pour haſter les préparatifs. Il fut arrêté, qu'on prendroit pour le tranſport des troupes & des munitions, tous les navires étrangers, qui ſe trouveroient en Turquie. On fit faire du biſcuit à Thebes, à Negrepont, & en d'autres lieux de Grece. La Morée fournit du bois & de la charpente, auſſi bien que des ſacs de laine pour combler des tranchées. Mais dans tout cela, on ne parloit que de Malthe. Les diſcours du peuple eſtoient qu'on jetteroit cette Iſle dans la mer, avec la pelle & le hoyau; & qu'on en feroit un terrible monument de la fureur & de la puiſſance des Turcs.

Telle fut la ſource d'une guerre, qui a duré ſi long-temps, avec un ſuccez aſſez incertain, & dont nous avons nous-meſmes veû la funeſte concluſion. Ce qu'il y a d'eſtonnant, eſt qu'une ſi grande entrepriſe ait eſté formée ſous un Prince, qui ne reſpi-

roit

roit que la moleſſe & la volupté, qui ſe donnoit tout entier à ſes plaiſirs; qui eſtoit, pour ainſi dire, abîmé dans la ſenſualité; qui a ſurpaſſé dans ſes débauches, tout ce que jamais l'antiquité a eû de plus efféminé & de plus laſcif, & de qui enfin, un Heliogabale, ou bien un Sardanapale, n'a eſté qu'un foible portrait. L'ambre brûloit continuellement dans l'appartement de ſes maîtreſſes, & l'on en mettoit dans toutes les ſauces; peut-eſtre moins pour les rendre plus agreables, que pour échauffer le Sultan, & pour l'animer aux plaiſirs. Un ſoir ce parfum venant à manquer dans le Serrail, on donna avis au Grand Seigneur, qu'un Marchand Anglois en avoit un parfaitement beau morceau, dont la figure eſtoit en pyramide. Il eſtoit prés de minuit, & le Marchand demeuroit à Galata. Mais le Grand-Seigneur ne laiſſa pas d'y envoyer un Officier. Le Marchand fut contraint de ſe lever, & de ſe rendre au Serrail. Il n'y arriva que deux heures avant jour. On attendit que le Soleil fuſt levé. L'Anglois eut bien-toſt conclû ſon marché, & avant que de ſortir, il reçût treize mille écus, pour ſon morceau d'ambre. Comme les Dames du Serrail eſtoient alors dans la derniére magnificence, l'Italie pouvoit, à peine, fournir aſſez de brocards, & de draps d'or. Ainſi le commerce floriſſoit plus qu'il n'avoit jamais fait. Les Anglois trouvoient fort leur compte au tranſport des marchandiſes. Les maîtreſſes du Grand-Seigneur eſtoient dans une telle impatience d'avoir de nouvelles étoffes, que l'on envoyoit au devant des bâtimens, qui en apportoient. Par exemple, ſi un vaiſſeau eſtoit retenu aux Dardanelles, par le vent, on y envoyoit des galeres, qui portoient au Serrail, les étoffes, que l'on ſouhaitoit. Mais les Capitaines de ces galéres, enlevoient de force les marchandiſes, ſans en avoir fait le prix; & meſme ſans en tenir compte. Cela obligea l'Ambaſſadeur d'Angleterre, de s'en plaindre au premier Viſir. 1643.

1644. N'en recevant aucune ſatisfaction, il eut recours à une ancienne coûtume, par laquelle les Turcs peuvent ſe faire rendre juſtice. Lorſqu'on a reçû des Miniſtres quelque tort conſidérable, on met du feu ſur ſa teſte, & on court vers le Grand-Seigneur. Il n'y a perſonne, qui oſe arrêter ceux qui vont demander juſtice de cette maniere; & on ne ſçauroit les empêcher d'approcher du Prince. Le Chevalier *Bendish* en uſa de la ſorte. Il y avoit alors à Galata treize navires Anglois. Il fit retirer l'artillerie au dedans, & fermer les Sabors. Il mit enſuite des pots de feu au haut de ſes mats, & alla moüiller auprés du Serrail. Le Chef de la Doüanne vit le premier le mouvement des Anglois. Il n'eut pas de peine à juger quelle pouvoit eſtre la raiſon d'une choſe ſi extraordinaire. Il en avertit auſſi-toſt le premier Viſir. Ce Miniſtre ne ſongea qu'à empêcher, que l'affaire ne fuſt portée juſqu'au Grand-Seigneur. Il renvoya en diligence le Chef de la Doüanne vers les Anglois, leur fit rendre une partie de l'argent que l'on avoit extorqué d'eux, les aſſûra d'une entiere ſatisfaction pour ce qui pourroit reſter, & les fit prier d'éteindre leurs feux, & de s'éloigner du Serrail. L'Ambaſſadeur tint Conſeil avec ſes Marchands, ſur la propoſition du Viſir. Il fut arrêté, que les vaiſſeaux retourneroient à leur premier poſte. Ainſi cette affaire fut aſſoupie; & ceux du Serrail firent ſemblant de n'avoir rien veû.

Encore que le Sultan euſt un grand nombre de femmes à ſa diſpoſition, & qu'il euſt dans l'enceinte du Serrail, de quoy ſatisfaire l'homme le plus voluptueux, cela ne ſuffiſoit pourtant pas pour luy. Un jour qu'il alloit à Scutari, il vit par hazard un objet, qui luy plut infiniment. La modeſtie ne me permet pas de rapporter ce que c'eſtoit. Quoy qu'il en ſoit, auſſi-toſt que ce Prince fut de retour à ſon Serrail, il donna ordre au Viſir, de faire chercher dans Conſtantinople & aux environs, la femme la plus gran-

grande, & en meſme temps la mieux faite, qu'il ſe pourroit. On envoya des gens de tous coſtez, pour chercher ce que le Sultan demandoit. On trouva enfin une Armenienne d'une hauteur extraordinaire. C'eſtoit un veritable Geant ; mais d'ailleurs aſſez agreable, à proportion de ſa taille. On la mit d'abord au bain, on la parfuma ; & on l'habilla auſſi proprement, que le permit le peu de temps qu'on avoit. A la vuë d'une fortune éclatante, cette femme n'eut pas de peine à ſe laiſſer perſuader d'embraſſer la Religion de Mahomet. Le Grand-Seigneur en devint bien-toſt paſſionné. Il preferoit ſa compagnie à la compagnie de toutes les femmes du Serrail ; & jamais il ne luy put rien refuſer. Le Gouvernement de Damas venant à vacquer, elle le demanda pour elle-meſme, & y mit un Officier, qui luy tenoit compte de tous les profits & du revenu. Une ſi grande faveur, fut la cauſe de ſa perte. La Reyne Mere devint jalouſe de cette nouvelle maiſtreſſe, l'invita à diſner, la fit étrangler, & enſuite perſuada à Ibrahim, qu'elle eſtoit morte ſubitement. Ce pauvre Prince preſque inconſolable d'une perte ſi ſenſible, crut de bonne foy, que la mort de l'Armenienne avoit eſté naturelle. 1644.

Mais laiſſons un peu le tableau des debauches d'Ibrahim, pour parler d'affaires plus ſerieuſes. Les Miniſtres ſçavoient déja, que Veniſe prenoit ombrage de tant de preparatifs ; que le Senat ne vouloit pas eſtre ſurpris, & qu'en cette veuë, il avoit fait des levées. Sultan Ibrahim s'en plaignit, comme d'une maniere d'agir tout-à-fait injurieuſe. Les Turcs ajoûterent, que rien au monde ne pouvoit eſtre plus deſobligeant, que des ſoupçons de cette nature, qui faiſoient naiſtre aſſez ſouvent de la froideur entre des perſonnes, qui n'y avoient pas de diſpoſition. On alla plus loin. On reſolut de tout tenter pour deſabuſer le Baile, ou plutoſt pour le tromper. L'*Hogia*, le principal inſtrument de cette guerre,

1644. ſembla propre à ce deſſein. C'eſtoit un homme, qui ſe perſuadoit, que l'excellence de ſa profeſſion, luy permettoit d'employer meſme juſqu'aux faux ſermens, pour l'avantage de ſa Religion. Il prit avec luy deux ou trois autres perſonnes de credit, alla trouver l'Ambaſſadeur, & luy fit mille ſermens & mille proteſtations, que tous les preparatifs qu'il voyoit, eſtoient effectivement deſtinez contre la Religion de Malthe; & que le Sultan ne ſouhaitoit rien davantage, que d'entretenir une bonne paix avec le Senat. La paſſion extraordinaire, que ces bons vieillards firent paroiſtre en cette rencontre, & la chaleur exceſſive, qui accompagna leurs diſcours, ſuffiſoient pour rendre ſuſpect tout ce qu'ils diſoient. D'un autre coſté, il eſt certain que le Senat ne pouvoit ſe réſoudre à croire une choſe, que toutes les apparences démentoient. Quoy qu'il en ſoit néanmoins les proteſtations de l'*Hogia*, & trop de confiance aux bruits communs, furent cauſe que l'ardeur des Venitiens ſe ralentit tant ſoit peu. Les premiers actes d'hoſtilité furent entre *Giacomo-da-Riva*, & quelques vaiſſeaux de Barbarie. On envoyoit ce Seigneur à Tino en qualité de *Sopraveditor*; & en paſſant il devoit toucher à Candie, pour y débarquer des munitions & des proviſions. Il rencontra ſur ſa route des Corſaires de Barbarie, qui regardant ſon vaiſſeau comme un navire marchand, incapable de faire une grande reſiſtance, fondirent ſur luy. Mais un de leurs bâtimens ayant eſté coulé à fond, ils prirent la fuite. Ils allerent droit à Conſtantinople ſe plaindre, que les Venitiens les avoient fort maltraitez, & avoient commencé le combat, à cauſe que ces vaiſſeaux alloient au ſervice du Grand-Seigneur.

Commencement de la guerre.

Les troupes furent embarquées, & la flotte ſe mit en mer, ſans que l'on fuſt encore deſabuſé ſur le ſujet du deſſein des Turcs. Tout le monde eſtant perſuadé, que l'on alloit attaquer l'Iſle de Malthe, ceux qui connoiſſoient les difficultez de cette entrepriſe, crûrent

crûrent qu'il estoit de leur devoir d'en informer le Grand-Seigneur. Ils luy remontrerent que l'exécution de ce dessein estoit impossible. Ibrahim ne répondit à leurs remontrances, que par une opiniâtreté affectée, & par une resolution apparente de forcer tous les obstacles. A la fin *Sali-Effendi*, un certain Predicateur, qui avoit plus de credit que les autres auprés du Sultan, luy representa qu'il ne devoit pas entreprendre une chose de cette importance: sans s'estre informé de l'estat de l'Isle de Malthe. Là-dessus, il luy nomma un certain Aga, qui estoit revenu de cette Isle depuis peu de temps. Le Grand Seigneur consentit d'écoûter l'Aga. Il apprit de luy, *Que la Ville & le château de Malthe estoient également imprenables; Que l'Isle estoit un rocher continuel, où une armée n'auroit pas assez d'espace pour faire ses lignes; Que le terrain estant tout pierreux, on ne feroit les approches qu'avec des peines incroyables; qu'il faudroit tailler la roche; que la Ville ne pourroit jamais estre prise en une seule campagne; & qu'il estoit impossible de continuer le siege pendant l'hyver: ou du moins que l'on n'y auroit point d'abri contre la rigueur de sa saison; Qu'enfin les provisions & les recruës y manqueroient; parce qu'à moins que de s'exposer à des pertes incroyables, on ne pourroit entreprendre un si long voyage, en un temps sujet aux tempestes.* Le Grand-Seigneur, qui avoit son dessein particulier, ne fut point touché de ce discours. Mais lors que les galeres & les vaisseaux se trouverent à la pointe du Serrail en estat de faire voile, il se rendit à un grand *Chiosk*, situé sur le bord de la mer, pour donner congé à ses Officiers. Le *Selictar-Aga*, General, & tous les autres Officiers Generaux y reçûrent ses derniers ordres, & y prirent congé de luy. Il leur declara, *Que son intention estoit de faire la guerre aux Infidelles, comme chaque Officier l'apprendroit par sa commission; Qu'il attendoit d'eux des marques d'un grand courage, & des actions, qui répondissent à l'honneur qu'il leur faisoit, de leur confier la conduite des armes Ottomanes;* 1644.

Que

1644. *Que la dispensation des recompenses & des châtimens estant en ses mains, il distribueroit justement les uns & les autres, selon le merite d'un chacun; Qu'ils recevroient infailliblement toute l'assistance, dont ils pourroient avoir besoin: & qu'enfin il pouvoit leur en répondre; puisque ses mesures estoient si bien prises, qu'il continueroit la guerre sept ans entiers, sans apprehender de manquer d'hommes, de vivres, de munitions, ou d'argent.* Ce discours fut accompagné des cris de joye des Officiers, qui protesterent, qu'ils se sacrifieroient de bon cœur, pour le succés d'une entreprise si glorieuse. Aprés cette protestation, ils reçûrent chacun une riche veste, & le General fut regalé d'un cimeterre couvert de diamans. Mais à cause que ce General n'avoit pas plus de vingt-six ou vingt-sept ans, on luy donna pour Conseil, six Bachas d'âge & d'experience. Ensuite on apporta la commission pour la guerre. Cette commission estoit cachetée, & le General eut ordre de ne l'ouvrir, que quand il auroit passé les Dardanelles. Au même temps, Constantinople retentit du bruit de l'artillerie & de la mousqueterie, dont les galeres & les vaisseaux firent des décharges. Enfin chaque Capitaine s'estant retiré dans son bord, on disposa toutes choses pour mettre à la voile.

1645. Le dixiéme de May 1645. on leva l'anchre. La flotte estoit composée de quatre-vingt-une galeres, en comptant huit galeres de Barbarie, de deux mahones ou galeasses, d'un grand gallion nommé la Sultane, de dix vaisseux d'Alexandrie, de deux vaisseaux de Tunis, de dix navires Anglois ou Hollandois, que l'on avoit forcez à servir, & de trois cens saïques ou *caramousols*, chargez de soldats, de provisions, de munitions. Les troupes estoient sept mille Janissaires, quatorze mille Spahis, environ cinquante mille Timariots, ou autres soldats, & trois mille pionniers. Le rendez vous general fut à Chio. La flotte y arriva le 17. Avant le départ l'Ambassadeur de Venise jugea à propos de rendre visite

au

au General de la mer, pour tâcher de découvrir le veritable deſſein des Turcs. Il fut reçû fort civilement de ce Bacha, qui l'entretint ſans paroiſtre embarraſſé : De ſorte qu'il fut impoſſible à l'Ambaſſadeur, de rien penetrer ; & ainſi il demeura toûjours incertain, s'il y auroit paix ou guerre. Il manda pourtant au Gouverneur de Candie, *Qu'il ne pouvoit pas connoiſtre le fond de l'entrepriſe des Turcs ; mais qu'en general, voyant que le Capitan-Bacha n'eſtoit pas bien intentionné pour la Republique, il craignoit que la tempeſte n'allaſt fondre ſur le Royaume de Candie ; qu'ainſi on devoit toujours eſtre ſur ſes gardes, & cependant ne point faire paroiſtre trop de crainte, ou trop de ſoupçon; Que ſur ce pied, ſi les Turcs abordoient en Canaïe, on pourroit leur donner les vivres & les raſraichiſſemens, qui leur ſeroient neceſſaires.* 1643.

La flotte partit de Chio pour Napoli de Romanie. Mais il ſe leva un vent de Nord ſi frais, que les galeres furent diſperſées, & contraintes de ſe retirer en divers ports. Les ſaïques & les caramouſols moüillerent l'anchre aux environs de *Micone* & de *Tino*. La derniere de ces Iſles, qui appartient à la Republique, donna aux Turcs de l'eau douce, & quelques autres proviſions, qui ſe trouverent dans l'Iſle. Aprés cela la Flotte s'eſtant reünie, on la vit à la hauteur de *Cerigo*, une Iſle qui eſt à l'entrée de l'Archipel, & appartient aux Venitiens. De-là les Turcs firent voile vers le canal de *Braccio di Maina*. Le lendemain neuf galeres, un gallion, & un brigantin s'approcherent de Cerigo, & envoyerent au Provéditeur, une lettre du Bacha de Rhodes, qui luy demandoit le preſent ordinaire de caffé & de ſucre. En recevant ce preſent, les Turcs aſſûrerent les Venitiens des bonnes intentions & de l'affection du Grand-Seigneur. Mais un petit bâtiment, chargé d'armes & de munitions, donnant dans leur flotte, ils s'en ſaiſirent : ce qui éventa leurs deſſeins, & fit connoiſtre leurs veritables intentions. Ainſi le Senat

apprit

1645. apprit par experience, quel fonds on doit faire sur des gens, chez qui l'imposture est autorisée par la Religion, lors qu'elle peut contribuer à l'avancement de cette mesme Religion.

A la fin de May, ceux de *Carabuso*, petite forteresse que les Venitiens avoient en mer, à quelque distance vers l'oüest, découvrirent la flotte des Turcs. Cela donna l'alarme à la capitale de l'Isle, dont les soupçons furent bientost confirmez. Un brigantin sous pretexte d'apporter de Sainte-Maure, des marchandises de Turquie, avoit sondé la profondeur de l'eau, aux environs de *San-Theodoro*, petit roc à la hauteur de la Canée. Ces circonstances faisoient assez connoistre, que le dessein estoit seulement contre le Royaume de Candie. Néanmoins les craintes des Venitiens commencerent à se dissiper, lors qu'ils apprirent, que l'on avoit marqué un second rendez-vous à *Navarino*, qui est une place fort éloignée de Candie; & personne ne douta, que Malthe ne dust estre attaquée. Mais au mesme temps on fut detrompé. Le General des forces Turques, ne fut pas plûtost arrivé à *Capo-Colona* appellé *Sunio* par quelques-uns, qu'il envoya un brigantin à Constantinople, pour donner avis, qu'il alloit passer en Candie. La Cour Ottomane crut, qu'il n'estoit plus necessaire de feindre, & qu'il faloit declarer hautement la guerre aux Venitiens. Cela se fit, en empriſonnant leur Ambassadeur, & en donnant des ordres à tous les habitans de l'Archipel de tuer, ou de faire des esclaves autant de sujets de la Republique, que l'on en pourroit attraper. Ce qu'il y a à remarquer principalement, c'est que les Turcs entreprirent la guerre contre Venise, avec de plus grandes precautions, qu'ils n'ont accoûtumé de le faire, lors qu'ils rompent avec leurs voisins. Avec les derniers, ils frappent au mesme temps, qu'ils menacent. Mais icy ils prennent de grandes mesures, sçachant, qu'ils ne peuvent tenir la mer contre les Venitiens. Ainsi ils crurent que l'interest

&

& l'honneur de la Religion Mahometane pouvoient en cette rencontre, ſanctifier meſme les proteſtations les moins ſinceres, & les faux ſermens, que l'on feroit pour l'avancer. 1645.

Mais auſſi la feinte ne fut pas toute du coſté des Turcs. Si la politique obligea les Venitiens d'affecter une confiance religieuſe en un voiſin, qu'ils ne vouloient pas irriter, & qui n'avoit reçû d'eux aucun ſujet de violer la foy publique, ils ne s'endormirent pourtant pas ſur les proteſtations d'Ibrahim. Ils ſe mirent au contraire en une poſture à ne point craindre la ſurpriſe; ils armerent ſecretement, ils firent ſans bruit des levées conſiderables; ils donnerent trente nouvelles commiſſions, pour équipper un pareil nombre de galeres; ils prirent à leur ſervice dix-ſept vaiſſeaux; tant Anglois que Hollandois, & armerent deux galeaſſes d'extraordinaire. Enſuite lorſque la Porte eut levé le maſque, ils firent ſçavoir leur eſtat à tous les Princes Chrétiens, & demanderent du ſecours contre l'ennemi commun. Les galeaſſes furent commandées par *Girolamo-Moroſini*. Les galeres dont quinze furent d'abord équippées, & peu aprés miſes en mer ſous la conduite d'autant de Nobles, eurent pour leur General, *Antonio Capello*. *Franceſco Molino* fut fait grand Provediteur. Ce Seigneur eſtoit dans l'eſtime du public par ſon équité, par ſes vertus, par ſon zele pour l'Eſtat, & par un attachement extraordinaire à toutes les fonctions de ſes Charges, dans leſquelles il eſtoit infatigable. Auſſi fut-il élevé à la dignité ſuprême de la Republique; c'eſt-à-dire, qu'il fut fait Doge. De ſon avis, on envoya des Provéditeurs extraordinaires à Candie, à *Timo* & à *Cérigo*, comme aux places les plus expoſées. Ce fut encore à ſa ſollicitation, qu'*Andrea-Cornaro*, General & Inquiſiteur du Royaume de Candie, reçût ordre d'armer vingt galeres, dans l'Arſenal de la Canée. Et afin d'en faciliter la conſtruction, *Molino* loüa deux vaiſſeaux Anglois & un Hollandois, qui eſtoient

1645. estoient dans le port de *Malomocco*, pour transporter à Candie des materiaux, que l'on avoit déja preparez à Venise. Outre cela, il y envoya du canon, des grains, & de toutes sortes de munitions de guerre, cinquante mille sequins d'or pour encourager les troupes, & une recruë de vingt-deux compagnies d'infanterie, meslée de diverses nations. Aussitost que l'on eut reçû à Venise les nouvelles de l'empriſonnement du Baïle, le Senat élût d'une voix pour General de la mer le Doge *Francesco-Erizzo*, dans l'esperance que les armes de la Republique auroient sous la conduite de ce Seigneur le même succés qu'elles avoient eu sous la conduite de ses ancestres. Ce nouveau General estoit âgé de soixante & quatorze ans, & cassé par les affaires aussi-bien que par la vielleſſe. Cependant il accepta avec joye cette derniere occasion de faire paroître son zele pour la Republique. Mais au moment qu'il se flattoit, que le succés d'une si glorieuse entrepriſe couronneroit le peu de vie qui luy restoit, la mort le priva de cet honneur, & la couronne demeura suſpenduë sur sa teste, au lieu que s'il eust vécu un peu plus long temps, il l'eust sans doute obtenuë. Molino luy succeda, & se rendit à Corfou avec sa flotte. Dans cet intervalle de temps, les Turcs carenoient à *Navarino*, & s'y pourvoyoient de toutes les choses neceſſaires; cependant on eut nouvelles à la Canée, que le Baïle estoit arrêté, & on l'apprit par une lettre du Baïle meſme, qui l'avoit jettée de la feneſtre de sa chambre à un homme seur. Peu aprés, les gardes des coſtes découvrirent, à une grande distance, l'armée navale des Turcs, & donnerent une alarme generale, par les feux, qu'ils allumerent. Le lendemain vingt-troiſiéme de Juin, on apperçût, dés le matin, toute la flotte des Turcs, prés du Cap *Spada*. Elle formoit une demi-lune, & occupoit un fort grand espace. La mer estoit calme, le temps beau; & les Turcs marchant, ce sembloit, d'un pas majeſtueux, la puiſſance formi-

dable

dable de l'Empire des Ottomans paroiſſoit alors dans tout ſon jour. Les vaiſſeaux les plus legers commencerent à coſtoyer un banc de ſable, nommé *Gogna*, & éloigné de la Canée d'environ ſix lieuës. Le reſte des vaiſſeaux & des galeres ſuivirent ceux-là. 1645.

Icy, il ſeroit peut-eſtre à propos, de nous étendre quelque peu ſur la deſcription de cette Iſle, une des plus fameuſes du monde, & d'en marquer la ſituation, l'ancienneté, & l'eſtat préſent. Mais d'autres l'ont fait ſi avantageuſement, que je me contenteray, pour ce qui regarde mon ſujet, de rapporter de quelle maniere ce Royaume a paſſé au pouvoir des Venitiens. Il leur fut vendu en l'an 1204, par Boniface, Marquis de Montferrat: Le contract de vente en fut ſigné & ſcellé à Andrinople, le douziéme d'Aouſt, en preſence de *Marco Samudo*, & de *Ravano da Verrona*. Ambaſſadeurs de la République, ſous le Doge *Enrigo Dandola*. Les habitans de cette Iſle ne voulurent jamais conſentir à changer de Maiſtre. Il fallut que les Venitiens joigniſſent au droit d'achat, le droit d'occupation. En effet, ils ſubjuguerent les Rebelles, & récompenſerent de leurs biens, ceux qui avoient courageuſement ſervi la République. Ce fut neanmoins, à condition qu'ils entretiendroient un certain nombre d'hommes & de chevaux, ſelon la valeur des terres qui leur eſtoient aſſignées: & c'eſt pour cette raiſon, qu'on les appela *Cavalerie Feudataire*. Tout le païs fut diviſé en trois partis: La *Cavalerie Feudataire*, ou la nobleſſe de Veniſe: La colonie, ou les nobles Candiots; c'eſt-à-dire, l'infanterie Venitienne, qui s'habitua dans l'Iſle: & les Grecs, c'eſt à-dire ceux des originaires du païs, qui ne furent point rebelles. Les deux premiers parlent Italien, & ſuivent le Rite Latin: L'autre parle Grec, & a retenu le Rite de l'Egliſe Orientale.

La flotte des Turcs ayant coſtoyé le banc de ſable, dont nous venons de parler, ils firent deſcente dans l'Iſle, ſans qu'on les en puſt empêcher. Ils campe-

1645. rent quelque temps pour se rafraîchir, & pour prendre des mesures. Cette nouvelle alarma Vénise, & précipita le départ de l'armée navale. D'un autre costé, les Venitiens redoublérent leurs instances auprés des Princes Chrêtiens, pour avoir quelque secours, en une guerre, où toute la Chrêtienté se trouvoit intereſſée. Le Senat se persuadoit, que l'on ne manqueroit pas de l'assister, soit par dévotion, parce que cette guerre estoit comme une guerre de Religion; soit par interest, à cause que l'Isle de Candie & les Estats de Venise sont le rempart de toute la Chrêtienté. Mais au lieu d'armer contre l'ennemi commun, les Princes Chrêtiens se déchiroient les uns les autres; & pour des animositez particulieres, ils negligeoient la cause publique. Au commencement neanmoins, on espera quelque chose de l'entremise du Pape, qui pressoit tous les Princes d'Italie de se joindre aux Venitiens, & qui mesme leur en avoit donné l'exemple, en envoyant ses galeres avec l'armée navale de la Republique. Il sollicita particulierement les Genois, de prester leurs galeres. Mais le mesme levain de division, qui a si souvent ruiné les Chrêtiens, leur fut encore funeste en cette rencontre. Avant que de s'engager, les Genois voulurent, que l'on terminast le differend, qu'ils avoient pour le pavillon, avec les galeres du Grand-Duc, & celles de Malthe. Cela rendit inutiles, pendant quelque temps, les sollicitations du zélé Pontife, qui fit ses efforts, pour les satisfaire tous également. Il proposa de n'avoir aucun pavillon que le sien, sous lequel tous les Princes d'Italie combatroient sans honte & sans consequence, comme auxiliaires, ou bien comme volontaires. Ce milieu ne fut point goûté par les Génois. Ils pretendoient tirer avantage du besoin, que l'on avoit d'eux. Cela parut assez dans la suite. Car ils ne se contenterent pas d'avoir demandé la preference sur les galeres du Grand-Duc, qui les égaloit en puissance, & les surpassoit

en

en dignité ; & ſur les galeres de Malthe, qui avoient 1645.
pour elles une longue poſſeſſion, & une Declaration de Charles V. Leurs pretentions allerent plus loin. Ils demanderent, que le Pape leur accordaſt une Cour Royale, & fiſt rendre à leurs Miniſtres les meſmes honneurs, qu'aux Miniſtres des teſtes Couronnées. Ces privileges ne leur pouvant eſtre accordez, ſans mécontenter tous les Princes d'Italie, le Pape ne ſongea plus qu'à donner luy-meſme aux Venitiens le ſecours, qu'il eſtoit capable de leur donner. Il leur permit de lever des troupes ſur ſes terres, & d'acheter autant de vivres & de munitions, qu'ils pourroient en tirer de l'Eſtat Eccleſiaſtique. Il mit enſuite, une double dixme ſur tous les biens du Clergé. Ainſi, la flotte des Venitiens ayant eſté jointe par ce ſecours, & par les troupes auxiliaires de Naples, de Toſcane, & de Malthe, que commandoit le Prince *Ludoviſio*, General de l'Egliſe, elle ſe trouva tres-conſidérable. Mais la diviſion des Chefs, & les accidens cauſez par leur meſintelligence, rendirent cette campagne malheureuſe pour les Chreſtiens, qui furent batus en pluſieurs rencontres par les Turcs. Ceux-cy, aprés avoir fait deſcente, ſans trouver le moins du monde d'oppoſition, prirent la Canée, & firent un grand carnage de ceux qui la défendoient.

Cette conqueſte importante, qui mettoit en la 1646.
puiſſance des Turcs ; la ſeconde ville du Royaume de Candie, leur éleva le courage. Ils profiterent de leur avantage, & s'emparerent de *Retimo*. *Andrea Cornaro* fut tué d'un coup de mouſquet, en défendant cette place. D'un autre coſté, les Venitiens ne furent pas plus heureux ſur mer, pendant cette année, qu'ils l'avoient eſté ſur terre. La jalouſie régnoit entre les Chefs. La lenteur, & la negligence de ces Chefs rendirent preſque inutiles, les preparatifs, que l'on avoit faits. On laiſſa paſſer librement les vaiſſeaux Turcs ; au lieu que ſi l'on euſt eû, ou du

1646. zéle, ou de la réſolution, on euſt pû les enlever aſſez aiſement, ou tout au moins les contraindre de s'en retourner. On negligea une trés-belle occaſion de faire perir toute la flotte des Turcs, qui eſtoit demi-déſarmée, & en trés-mauvais eſtat; auprés de l'Iſle San-Theodoro, roc à l'oppoſite de la Canée. Il eſtoit facile de la brûler, pour peu qu'on euſt pris ſon temps. Vers la fin de l'année, le General Molino s'en retourna à Veniſe, ſoit qu'il fuſt indiſpoſé, ſoit que le Senat fuſt mal-ſatisfait de ſa conduite, ou alarmé de ſes mauvais ſuccés. *Giovanni Capello*, Procurateur de S. Marc, fut mis en ſa place.

1647. Capello partit de Veniſe, au commencement de l'année 1647. avec une flotte de cinquante galéres, ſix galeaſſes, quarante vaiſſeaux de guerre, & quatre brulots, ſans compter ce nombre de bâtimens moins conſiderables, qui ont accoûtumé de ſuivre une armée navale. Comme ces grands preparatifs promettoient beaucoup, tout le monde commença à eſperer que les Turcs ſeroient chaſſez de Candie. Mais la Providence Divine, qui n'eſt pas toûjours pour le plus fort, & qui diſpoſe de toutes choſes ſelon ſa Sageſſe, eſtoit tellement irritée contre les Chreſtiens, que, malgré, les apparences, ils ne furent point délivrez du joug du grand Oppreſſeur.

Capello eſtant à Candie, avec la meilleure partie de ſa flotte, *Tomaſo Moroſini*, Amiral des vaiſſeaux, prit vingt-deux voiles, & alla ſe préſenter devant les châteaux des Dardanelles. De là, il brava toute la puiſſance des Turcs: & les défia, tambour batant, & pavillon déployé. Les Turcs n'oſerent répondre à ſon défi, que quand ils virent un fort grand calme. Quelques galeres, des moins peſantes, en vinrent alors aux mains avec luy. Le détavantage eſtoit tout entier du coſté des Chrêtiens, dont les vaiſſeaux ne pouvoient agir, faute de vent. Ainſi ils furent un peu plus endommagez par les Turcs, qu'ils ne les endommagerent. Toutefois, les uns & les autres ſe retire-

tirerent preſque également ſatisfaits. Moroſini s'en retourna à Candie, où, ſecondé du Provediteur *Grimani*, il preſſa le General d'aller attaquer la flotte Ottomane. On remontra à Capello, *Que cette flotte cédoit à celle de la République, en nombre de voiles, en experience, & en courage; Qu'il falloit oſter aux Turcs de Candie, le ſeul ſecours, qu'ils euſſent à eſpérer; Qu'alors, il leur ſeroit impoſſible de conſerver leurs conqueſtes; & qu'on les verroit, en peu de temps, ſe rendre à diſcretion.* Mais le General trouva l'entrepriſe trop temeraire, & ne voulut pas riſquer, d'un ſeul coup, la fortune du Royaume de Candie, & des autres Iſles de l'Archipel. Tandis qu'on eſtoit dans cette irreſolution, la flotte des Turcs compoſée de trois cens voiles, aborda à la Canée, & y débarqua quarante mille combattans. Cela fit changer de face aux affaires. Les Turcs ſe rendirent ſi puiſſans dans l'Iſle, que jamais les Venitiens ne les en ont pû chaſſer. L'arrivée des galeres du Pape, & de celles de Malthe, fit prendre la reſolution d'attaquer les Turcs à Saint Theodore. Le General Capello leva l'anchre du port de Suda. Mais il trouva, dans l'execution de ſon deſſein, de plus grandes difficultez, qu'il ne l'avoit crû. La flotte Ottomane s'eſtoit ſi bien fortifiée, qu'il fut impoſſible d'en joindre les galeres, ſans s'expoſer trop. On tacha d'y mettre le feu. Les brulots firent leur effet avant le temps. Ainſi ils cauſerent moins de dommage, que de terreur, aux Turcs, à qui juſques-là, cette invention avoit eſté inconnuë. Aprés cela, les Venitiens s'en retournerent à Suda, où l'on eut avis que trente galeres Turques, qui avoient chargé des hommes & des proviſions, en divers lieux de l'Archipel, eſtoient en route pour la Canée. Capello ſe prépara à les enlever. Laiſſant le gros de la flotte, ſous la conduite de Grimani & de Moroſini, il partit luy-meſme, avec un bon nombre de galeres & de galeaſſes, & fit voile vers *Cerigo*. 1647.

1647. Au meſme temps, *Muſtapha Bacha*, s'en retournoit de la Canée à Conſtantinople, avec cinquante-ſept galéres legéres, deux vaiſſeaux, deux galeaſſes, & un bon nombre de ſaïques. Mais ſa flotte eſtant batuë d'une violente tempeſte, excitée par les vents de Nord, qui dominent dans ces mers-là, il perdit ſept de ſes galeres, & pluſieurs autres bâtiments. Cette diſgrace luy fit prendre la réſolution de diviſer en deux eſcadres, ce qui luy reſtoit. Il envoya une de ces eſcadres à Chio; & prit, avec l'autre, la route de Négrepont.

Cependant *Mehmet Celebi*, frére du Bacha d'Alger, partit de Candie, avec un petit nombre de vaiſſeaux. Une furieuſe tempeſte le ſurprit dans le détroit d'Andra, & le porta vers l'Iſle de Zia. Il donna, à la pluſpart de ſes gens, permiſſion d'aller à terre. Ceux-cy s'éloignerent imprudemment, ſongeant à toute autre choſe, qu'à une ſurpriſe. Pendant qu'ils s'abandonnoient à la débauche, Moroſini eut avis de leur eſtat. Il partit d'abord de Milo, où il eſtoit, & les alla attaquer. Le Provediteur Grimani le ſeconda. Ils prirent deux vaiſſeaux Turcs. *Celebi* s'eſtoit retiré, avec deux cens hommes, dans un vieux fort tout ruiné: mais ne pouvant s'y défendre, il ſe rendit à diſcretion.

Moroſini & Grimani, animez par ce ſuccez, réſolurent de pourſuivre la flotte ennemie. Le premier ſe mit auſſi-toſt en mer. Mais, à peine y eſtoit-il, qu'une bouffée de vent le ſépara du reſte de ſes vaiſſeaux, & le porta vers *Ambra*. La tempeſte le pouſſa enſuite vers *Raſti*. Muſtapha Bacha l'y attaqua avec quarante galeres; & le Bey de Rhodes eut ordre de l'aborder, avec quinze des meilleures galeres de l'eſcadres. Cette foule d'ennemis, ne cauſa aucune alteration à Moroſini. Ce grand homme ne quitta point le tillac, d'où encourageant ſes ſoldats, de l'exemple & de la voix, il les porta à défendre courageuſement l'honneur de leur Religion, & les intereſts

tereſts de leur patrie. Les Turcs batirent quelque temps le vaiſſeau de loin : mais ſans faire beaucoup de dommage aux Chreſtiens, qui de leur coſté faiſoient des décharges bien plus favorables. Muſtapha-Bacha vit bien, que des coups portez de ſi loin, ne feroient gueres d'execution. Il reſolut donc de joindre Moroſini à l'abordage. Mais les ſoldats, apprehendant d'eſtre enlevez par quelque trainée de poudre, ne vouloient point avancer. *Emurat*, l'un des Capitaines, fut contraint de faire couper la teſte à un ou deux de ſes gens, qui paroiſſoient les plus effrayez. Cette execution fit trembler les autres. Il n'y en eut point, qui pour éviter une mort infâme & certaine, ne s'expoſaſſent aux plus grands dangers. Ils monterent à l'abordage. Quelques ſoldats des galeres du Bey de Rhodes, de Milo, de Mehmet Bey, & de pluſieurs autres les ſuivirent : De ſorte qu'il s'en trouva deux cens, qui combatoient ſur le tillac, de l'épée & de la demi-pique. Moroſini ſe défendant auſſi vigoureuſement qu'il eſt poſſible ; & perçant le plus épais des ennemis, fut tué d'un coup de mouſquet dans la teſte. Sa mort ne ralentit point l'ardeur des Chreſtiens. Sans ſonger qu'ils n'avoient plus de General, ils ſoûtinrent le combat, avec la meſme chaleur qu'auparavant. La veuë de deux galeaſſes, qui accouroient à leur ſecours, leur donna encore de nouvelles forces ; & les Turcs aimerent mieux lâcher priſe, que d'acheter la victoire à un trop haut prix. Le corps de Moroſini fut anvoyé à Veniſe, où on luy fit des Obſéques ſi éclatantes, qu'on les euſt priſes, plûtoſt pour un triomphe, que pour une pompe funebre. Auſſi ne devoit-on pas moins à la memoire d'un General, qui avoit ſi bien ſervi la République. Le Provediteur Grimani fut fait Capitaine General, à la place de Capello, dont le nom s'eſtoit auſſi rendu immortel, par pluſieurs actions de valeur. Ce General a aſſiegé, pour ainſi dire, les châteaux de l'Elleſpont, pris pluſieurs pla-

1647. Moroſini tué.

1647. places dans l'Archipel, & batu la flotte des Turcs, en diverſes rencontres.

C'eſt là ce qui s'eſt paſſé de conſiderable ſur mer, pendant l'année 1647. Pour ce qui regarde les actions de terre, tout ſe fit preſque en Dalmatie. Les Turcs envoyerent des troupes ſur les Eſtats de la République: mais ils furent vigoureuſement repouſſez par *Leonardo Foſcolo*, qui fit priſonnier *Ali Bey* Commandant en Chef du *Sangiac de Licca*, & tua ſon fils. Outre cela, il s'empara des principaux magazins des Turcs; comme *Saccovar*, *Poliſſano*, *Iſlan*, & d'autres forts, où il trouva une grande quantité d'armes & de munitions. Il reprit auſſi *Novigrad*, que le Senat fit démolir. Ces ſuccés furent ſuivis de pluſieurs autres. Tout ceda à Foſcolo. Il prit encore, *Obraozzo*, *Carino*, *Ottizina*, *Velino*, *Nadino*, *Vrana*, *Tino*, & *Salona*, ſur les frontieres de *Croatie* & de *Boſnie*

Mais une maladie fit ce que les efforts des Turcs n'avoient pû faire. Elle arreſta les progrez de Foſcolo. *Mahomet Techli*, Bacha de Boſnie, Circaſſien de nation, un homme brave & plein de cœur, profita de l'occaſion. Il attaqua, avec une armée de quarante mille hommes, l'importante fortereſſe de Sebenico. Les habitans ſe défendirent avec une valeur incroyable. Les femmes meſme oublierent la foibleſſe de leur ſexe; les vieillards & les enfans, celle de leur âge. Les uns & les autres s'armérent d'une réſolution extraordinaire. L'ennemi fut repouſſé dans toutes ſes attaques. Enfin, voyant que la place eſtoit imprenable, il leva le ſiege, aprés y avoir perdu ſes meilleurs ſoldats.

Sebenico aſſiege.

Foſcolo ne fut pas plûtoſt rétabli, qu'il reprit le cours de ſes victoires, que ſa maladie avoit tant ſoit peu interrompuës. Il ſe rendit maiſtre de Scardone. Par ſon moyen, les armes de la République, eurent dans la Dalmatie, un ſuccez plus favorable & plus glorieux, qu'on n'euſt oſé l'eſperer. Car les Turcs ayant eſté repouſſez de la frontiere, cette provin-

ce

ce se trouva dans une tranquillité, qu'elle eust à peine goûtée pendant une paix profonde. 1647.

Perte d'une partie de la flotte des Venitiens.

Mais la joye de ces succés fut de beaucoup diminuée par la disgrace qui arriva sur mer. L'armée navale de la Republique avoit fait voile de Candie, pour attaquer les ennemis, dans le détroit des Dardanelles. Elle fut jettée par la violence des vents, sur la coste dangereuse de l'Isle de *Psara*, où aprés avoir essuyé toute la furie d'une tempeste, une bonne partie des bâtimens échoüa. Le General *Grimani* y perit luimesme.

Les Turcs pressoient cependant le siege de la ville de Candie, & donnoient presque coup sur coup de furieux assauts, auquels ils ne sembloit pas qu'on pust resister. On le fit neanmoins; & à la fin les assiegeans furent obligez de se retirer avec honte, & avec perte. Il en coûta aussi aux Venitiens, qui perdirent dans ces assauts quelques personnes de marque; entr'autres *Vincenzo della Marra*, Gouverneur General des armes de l'Isle, & le Comte de Remorantin. Ce dernier estoit fils naturel du Duc de Lorraine, & commandoit en Chef les troupes Ultramontaines.

A tant davantages remportez en Dalmatie, Foscolo voulut joindre la prise de la fameuse forteresse de Cliſſa. Cette place est située sur les frontieres de Dalmatie & de Bosnie, au haut d'une montagne escarpée, qu'environne une chaîne de rochers, qui la rendent inaccessible. Ce dessein estoit grand; mais d'une exécution difficile. Foscolo fit ses attaques avec toute la vigueur & toute la conduite imaginable. Les Turcs voulurent secourir la place. Mais leurs troupes furent batuës, d'un costé, par le Prêtre Dom *Stephano Sorich*, Capitaine des Morlaques; & de l'autre par le Provediteur Georgio, qui défit *Techli-Bacha*. De cette maniere les habitans ne voyant point d'apparence que le siege pust estre levé, se rendirent à discretion; & cette place importante,

1647. l'une des plus considerables du monde, passa au pouvoir des Venitiens, qui la firent fortifier plus regulierement.

Mais peu aprés les progrez des armes Chrétiennes eurent quelque interruption. Les Morlaques vouloient secoüer le joug des Turcs, & rentrer sous la protection des Venitiens. Pour cet effet ils resolurent de surprendre *Scutari*: & au mesme temps l'Archevêque de *Durazzo* devoit avec sept mille Albanois, s'emparer de *Croja* & d'*Alessio*. Mais avant que ce dessein fust venu à une parfaite maturité, il fut découvert, par la trahison de quelques-uns de ceux, qui y avoient part. Il en eust sans doute coûté la vie à tous les Morlaques, & à sept cens soldats Venitiens qui les avoient joints, si un débordement d'eaux n'eust arrêté, pour quelque temps, la marche des Turcs. Tout se refugia dans les montagnes; & il ne tomba au pouvoir des Turcs, que quelques pauvres Ecclesiastiques, que l'on regarda comme les auteurs de la revolte, & que sous cette qualité on condamna à estre empalez tout vifs.

Les Turcs enragez de la perte de Cliſſa, envoyerent Dervis Bacha en Bosnie à la teste d'une puissante armée. Il sembla que leur dessein fust d'attaquer la ville de *Spalatro*. Foscolo pour faire diversion, entra sur leurs terres avec le Prêtre Sorich. Ils mirent tout à feu & à sang. Mais les Morlaques plus avides de butin que de gloire, s'estant partagez en petits corps pour piller, les Turcs fondirent sur eux au dépourveu, ne trouverent aucune resistance, les mirent facilement en deroute, & en tuerent grand nombre dans la poursuite. On tâcha inutilement de rallier les fuyards, & de leur faire reprendre courage. Il falut que le Prêtre Sorich, & le Gouverneur de *Possidaria*, soûtinssent avec un petit nombre d'Officiers, tout l'effort de l'ennemi. Dans ce combat, les Chrétiens perdirent quatre cens hommes, tuez sur la place, quelques autres qui furent faits prisonniers, & soixante & dix drapeaux. Les Turcs eurent sept Agas,

&

& ſoixante & dix hommes tuez. Le Prêtre Sorich, luy-meſme ne voulant pas reculer, fut pris par les Turcs, qui l'empalerent, aprés l'avoir écorché tout vif. Mais ſi ſes ennemis ſe rendirent maiſtres de ſon corps, il fut toûjours maiſtre de ſon ame; & ce grand courage ne ſe dementit jamais dans le ſupplice, quelque rude que fuſt ce ſupplice. 1647.

Cependant le Grand-Seigneur s'abandonnoit aux plaiſirs; ſongeant à peine qu'il eſtoit en guerre avec la Republique de Veniſe. Ses affaires ne l'occupoient point. Il ſe repoſoit de tout ſur ſon Grand-Viſir, & ſur les autres Bachas de ſon Conſeil. Exempt de ces embarras, que l'on croit inſeparables du Diadême, ce Prince ne s'appliquoit qu'à chercher de la douceur dans le ſein de la volupté. Il alloit en des debordemens, qu'une chaſte imagination n'oſeroit ſe repreſenter, & qu'un Ecrivain modeſte doit cacher. Une femme dont il s'eſtoit dégouté, n'avoit plus d'occupation qu'à luy chercher de nouveaux plaiſirs. Il l'appelloit *Checher-Para*: ou petit morceau de ſucre; voulant par-là faire voir, que la converſation & les manieres de cette femme eſtoient accompagnées d'une douceur extraordinaire. Comme elle avoit la liberté de viſiter tous les bains, elle remarquoit avec ſoin, s'il s'y trouvoit quelques femmes dignes des embraſſemens du Grand-Seigneur. S'il s'y en trouvoit, elle s'informoit de leur condition & de leur demeure; dont enſuite elle rendoit compte au Sultan. Sur ſon recit Ibrahim ne manquoit pas de devenir paſſionné. Il faloit, qu'à quelque prix que ce fuſt, on luy amenaſt par douceur ou bien par force, la perſonne dont il eſtoit amoureux. Ses déreglemens augmentant de jour en jour, il conçût une amour violente pour la Sultane, veuve d'Amurat ſon frere. Pour gagner les bonnes graces de cette Princeſſe, il eut recours à l'officieuſe Checher-Para. La Sultane fit réponſe, qu'elle avoit fait vœu de paſſer le reſte de ſa vie dans le veuvage. Ibrahim, deſeſperant de reüſſir dans ſon deſ-

1647. deſſein par la douceur, eut recours à la violence. Il ſurprit cette Princeſſe, lors qu'elle revenoit du bain. Mais la courageuſe Sultane porta la main au poignard, & jura à Ibrahim, qu'elle ne l'épargneroit pas, s'il oſoit luy faire la moindre inſulte. Le bruit, que cauſoit ce differend, attira la Reyne-Mere. Pendant qu'elle faiſoit des reproches à ſon fils, la jeune Sultane ſe retira. Ibrahim également emporté d'amour & de colere, & indigné que l'on s'oppoſaſt à ſes volontez, fit enfermer la Reyne-Mere dans le vieux Serrail. Elle y demeura quelques jours. Dans cet intervalle de temps, le Sultan apprit, de quelle maniere elle luy avoit oſté ſon aimable Armenienne. La Reyne de ſon coſté, ſe ſentant coupable, aima mieux avoir recours à la clemence de ſon fils, que de s'obſtiner à en braver la colere. Elle luy demanda pardon de tout ce qui s'eſtoit paſſé, & fit ſi bien par ſes Agens, que le facile Sultan la reçût dans ſes bonnes graces.

En Turquie les Dames portent le poignard.

Cependant Checher-Para couroit tous les bains de Conſtantinople, pour procurer de nouveaux plaiſirs à ſon maiſtre. Ayant trouvé une fille, dont la beauté & la taille eſtoient également admirables, elle en alla avertir le Grand-Seigneur. Elle luy peignit le plus avantageuſement du monde, la valeur de cette conqueſte, donna des loüanges extraordinaires aux moindres parties de ce beau corps, & parla en des termes ſi paſſionnez, que l'on euſt dit, qu'elle meſme eſtoit amoureuſe de cette fille. La concluſion fut, que jamais le monde n'avoit rien veu de plus parfait. Le Sultan prit feu auſſitoſt ſelon ſa coûtume, & eut d'abord la penſée d'envoyer querir cette nouvelle maiſtreſſe. Mais il craignoit l'autorité du Mouſti, dont elle eſtoit fille: & d'ailleurs, le mauvais ſuccés de ſon amour pour la veuve d'Amurat, l'avoit rendu un peu timide. Il aima donc mieux envoyer querir le Mouſti luy-meſme. Il luy declara, qu'il avoit deſſein d'élever ſa fille à la dignité de Sultane, & qu'il ne manquoit que ſon conſentement.

Le

Le bon vieillard connoiſſoit aſſez l'inconſtance d'I- 1647.
brahim. Il ſçavoit encore, que ce Prince avoit déja pluſieurs enfans; & qu'ainſi ceux qui viendroient, ſeroient immolez aux moindres ſoupçons de leurs freres; ou condamnez à une priſon, dans laquelle ils vieilliroient, ſuſpendus entre la vie & la mort, & deſtinez à eſtre toûjours miſerables. Enfin ayant une extrême tendreſſe pour ſa fille, il euſt mieux aimé la donner à quelque Bacha, avec qui elle euſt eſté plus heureuſe, que ſous la triſte qualité de Sultane. Mais d'un autre coſté, il n'oſoit pas rejetter abſolument la propoſition du Grand-Seigneur. Il reſolut donc de ſe conduire d'une maniere delicate. Il le remercia & l'aſſûra, *Qu'il ne ſouhaitoit rien davantage, que de trouver dans ſa fille des diſpoſitions à profiter de l'honneur que ſa Hauteſſe leur vouloit faire.* Il ajoûta, *qu'il travailleroit par ſes prieres & par ſes exhortations, à y engager ſa fille; mais qu'auſſi pour peu qu'elle euſt de repugnance à s'enfermer dans le Serrail, il prioit le Grand-Seigneur de le diſpenſer d'employer la force; Que la Loy de Mahomet, dont un Moufti eſtoit, & le Chef; & l'Interprete, défendoit étroitement de violenter les enfans dans leurs inclinations; Que quoy qu'il puſt arriver, il ſe ſeroit acquité des devoirs d'un bon pere, & d'un fidelle ſujet; Qu'enfin il ſe promettoit, que le Grand Seigneur ſeroit ſatisfait de ſon zele, & de ſa conduite.* Ibrahim tranſporté de joye à ce diſcours, qu'il prit pour une eſpece de conſentement, crut avoir aſſez obtenu. Il embraſſa le Moufti, & le remercia en des termes, que témoignoient, quelles eſtoient ſes eſperances. Mais le jour ſuivant, le Moufti, aprés avoir bien inſtruit ſa fille de ce qu'elle devoit répondre, alla trouver le Grand-Seigneur dés le matin, & luy dit, Que ſes ſollicitations n'avoient pas eu le ſuccés, qu'il en avoit attendu; Que ſa fille avoit une repugnance invincible à entrer dans le Serrail; & qu'il n'en comprenoit pas la raiſon, toutes les femmes eſtant d'ordinaire injuſtes dans leurs inclinations.

Ibra-

1647. Ibrahim euſt mieux aimé voir les progrez de ſes armes arrêtez, que le cours de ſes divertiſſemens interrompu. Ne pouvant ſouffrir, que l'on s'oppoſaſt à ſes volontez, il congedia le Moufti, le bannit de ſa preſence, & n'oublia rien pour le porter à ſe demettre de cette Charge éminente. Mais ſa rigueur ne s'étendit point ſur ſa maîtreſſe. Au contraire il fit ſes efforts pour la gagner par la douceur. *Checher-Para* fut chargée du ſoin de menager ce jeune eſprit. Elle s'acquita de ſa commiſſion en femme adroite, & étala aux yeux de la fille du Moufti, ce qu'il y avoit à craindre, & ce qu'il y avoit à eſperer. Elle joignit les menaces aux paroles les plus inſinuantes, & accompagna ſon diſcours de tant de force, que la vertu d'une fille Turque en devoit eſtre ébranlée. On luy peignit le Sultan, comme un Prince paſſionné; mais en meſme temps, comme un Prince, dont l'amour ſe changeroit en fureur. Enfin on luy montra d'un coſté l'orage effroyable, qui la menaçoit, auſſi-bien que ſa maiſon, & de l'autre les honneurs, qui l'attendoient. Mais tout cela ſans ſuccés. Cette vertueuſe fille ſeduiſit ſon ſeducteur. Elle conjura l'Agente du Grand-Seigneur, de la laiſſer en repos, & de travailler plûtoſt à detourner Ibrahim d'une paſſion, dont auſſi-bien il ne devoit rien eſperer. Cette priere fut accompagnée d'un preſent, qui fit ſon effet. *Checher-Para* charmée peut-eſtre de la vertu de cette fille, peut-eſtre auſſi ébloüie de l'éclat du diamant, promit de faire ce qu'on ſouhaitoit. Le Grand-Seigneur attendoit avec un peu plus d'impatience & d'émotion, les nouvelles de cette converſation, que le ſuccés de ſes armes en Candie. *Checher-Para* fut reçûë à bras ouverts par le Sultan qui apprit, *Que la fille du Moufti n'eſtoit pas entierement inſenſible à l'honneur, qu'il luy faiſoit, & qu'elle en connoiſſoit tout le prix. Mais qu'auſſi elle eſtoit ſenſible à la deſtinée; que devoient attendre ſes enfans; Qu'elle ſçavoit, qu'ils periroient, ſoit par le poiſon, ſoit par la corde, ou qu'ils paſſeroient leur*

vie

vie dans une triſte priſon, enterrez d'avance entre de funeſtes murailles, & privez de tout commerce avec le reſte des hommes: Que dans ces penſées elle eſtoit ſaiſie d'une horreur, qui ne luy pouvoit permettre d'acheter à ſi haut prix, la dignité qu'on luy offroit. Il eſt facile de s'imaginer, quelle fut l'affliction du Grand-Seigneur à cette nouvelle. Checher-Para fit ſon poſſible pour luy donner quelque eſperance; & par ce moyen tira de luy des pierreries & d'autres preſens. Il attendit encore un peu le ſuccés de ces negociations. A la fin voyant qu'il ne gagnoit rien par la douceur, il reſolut d'employer la force. Il commanda au Viſir de faire enlever la fille du Moufti; ou lors qu'elle iroit au bain, ou lors qu'elle en ſortiroit. Ses ordres ne manquerent pas d'eſtre exécutez. Il joüit quelques jours de ſa nouvelle conqueſte, avec aſſez de ſatisfaction. Mais les larmes, le deſeſpoir, & la reſiſtance continuelle de cette fille, l'en ayant bientoſt degoûté, il la renvoya avec mépris au Moufti. Ce Miniſtre ne parut pas plus ému qu'auparavant. Il cacha ſous une tranquillité affectée, le deſſein de ſe venger. Neanmoins ſongeant à ce qu'il devoit à ſon Empereur, toute ſa colere ſe tourna contre le Viſir, l'infame Miniſtre des voluptez du Sultan. Ayant une liaiſon tres-particuliere avec Mahomet-Bacha, un des principaux du Conſeil, & avec le General des Janiſſaires, il s'ouvrit à eux, leur apprit la violence que l'on avoit faite à ſa fille, & n'oublia rien pour les animer contre le Viſir. Ils entrerent dans ſes ſentimens & dans ſa douleur, autant qu'il le pouvoit ſouhaiter. Le reſultat de leur entretien, fut que la gloire & la ſeureté de l'Empire, demandoient la mort du Viſir, & la depoſition du Grand-Seigneur. Au meſme temps ils arrêterent, que Mahomet-Bacha auroit la Charge de Grand-Viſir; & qu'en premier lieu on tâcheroit de gagner la Reyne-Mere, qui gouvernoit à cauſe de la foibleſſe d'Ibrahim. Mais comme il ſembloit tres-difficile 1647.

1647. cile de faire goûter à une mere, la mort de ſon fils; on tomba d'accord, qu'avant toutes choſes, le Mouſti s'éclairciroit des ſentimens de la Reyne. Il demanda à la voir, ſous pretexte de la prier de le remettre dans les bonnes graces du Sultan. Il la connoiſſoit pour un Princeſſe fiere au dernier point, comme le ſont tous les Circaſſiens, & n'ignoroit pas la haine & la jalouſie, qu'elle avoit pour Checher-Para. Ainſi il luy fut aiſé de ſonder les diſpoſitions de cette Princeſſe. Trouvant en elle une averſion incroyable pour les déreglemens d'Ibrahim, il propoſa de le renfermer dans ſon ancienne priſon; non qu'on le duſt entierement depoſer; mais ſeulement pour le corriger. Il mania ſi adroitement l'eſprit de cette Princeſſe, qu'elle conſentit à tout ce qu'il put luy propoſer. Auſſi avoit-elle plus d'une raiſon de haïr le Grand-Viſir. C'eſtoit ce Miniſtre, qui avoit conſeillé à Ibrahim, de faire enfermer la Sultane dans le vieux Serrail; & de plus il entretenoit une étroite correſpondance, avec Checher-Para, que la Reyne haïſſoit mortellement. Aprés s'eſtre ainſi aſſûré de la Sultane, le Mouſti communiqua ſon deſſein au Cadileſcher de Romelie, & à celuy d'Anatolie. Ils approuverent l'un & l'autre, la depoſition d'Ibrahim, & promirent de contribuer à l'entrepriſe. Le ſeptiéme d'Aouſt fut choiſi pour faire ſoûlever les Janiſſaires. Ils allerent en tumulte chez le Mouſti, chez les deux Cadileſchers, & chez les autres Officiers de Robbe, qu'ils forcerent, ce ſembloit, à les accompagner au Serrail. Là ils demanderent au Grand Seigneur, que le Viſir fuſt dépoſé, & que Mahomet Bacha fuſt mis en ſa place. Le Grand-Seigneur refuſa d'abord de les contenter. Mais ſur les remontrances de ſa mere, il oſta le Sceau à Achmet, & le donna à Mahomet. Achmet craignit, que les Seditieux, aprés avoir demandé ſa depoſition, ne demandaſſent encore ſa teſte. Il ſe retira chez le Mouſti, croyant y eſtre en ſeureté. Mais les Janiſſaires l'y ayant

ayant trouvé, à leur retour du Serrail, leur Aga l'en fit ſortir. A peine le malheureux Viſir eut-il le pied hors de la maiſon, qu'on l'étrangla. Son corps fut jetté devant la porte de la Moſquée neuve. 1648.

Le jour ſuivant on reprit les armes. Les Janiſſaires coururent en foule chez le Moufti, & luy demanderent, ſi la Loy n'approuvoit pas, que l'on depoſaſt un Sultan, qui avoit perdu l'eſprit, qui traitoit tyranniquement ſes ſujets, & qui eſtoit incapable de gouverner. Le Moufti ne manqua pas de déclarer, que la Loy autoriſoit la depoſition d'un Prince, quand ces circonſtances ſe rencontroient. Enſuite il envoya ſommer Ibrahim de ſe rendre le lendemain au Divan, pour y recevoir les plaintes de ſes ſujets. Le Grand-Seigneur crut avoir déja trop fait pour les Mutins, de conſentir à la depoſition du Viſir. Il ſe mocqua de la ſommation qu'on luy faiſoit. Une *Fetſa*, ou deciſion du Moufti, ſeconda la premiere citation. Cette *Fetſa* contenoit, *Que tout Grand-Seigneur eſtoit obligé de comparoiſtre devant la Juſtice, pour rendre compte de ſes actions, lorſque ſes ſujets le demandoient.*. Elle fut miſe en pieces par Ibrahim, qui menaça le Moufti de luy faire couper la teſte. Mais ce Miniſtre n'avoit rien à craindre, de la part du Grand-Seigneur. Sa rebellion eſtoit trop bien ſoûtenuë, pour ne pas reüſſir. Une troiſiéme *Fetſa*, plus forte que les deux autres, declara, *Que quiconque n'obeïſſoit pas à la Loy de Dieu, ne pouvoit eſtre un vray Muſſulman; qu'un Empereur meſme eſtoit obligé d'y obeïr; qu'autrement, il devenoit comme un Infidelle, eſtoit déchu de ſes droits*, ipſo facto, *& ne pouvoit plus gouverner.* Cette derniere *Fetſa* fut encore dechirée par le Sultan, qui ordonna au premier Viſir de mettre à mort le Moufti comme criminel de leze-Majeſté. Mais ce Prince eſtant alors ſans pouvoir, peu craint, & peu reſpecté, on ne fit gueres d'eſtat de ſes ordres. Les Janiſſaires s'eſtant raſſemblez ſur les cinq heures du ſoir, ils ſe rendirent à la porte du Serrail,

1648. avec la meſme violence qu'auparavant. Leur nouvelle mutinerie fit perdre courage à Ibrahim. Il s'alla jetter entre les bras de ſa mere, & la pria de le ſauver. Cette femme auſſi adroite que courageuſe, ſe ſervit de toute ſon éloquence, pour arracher Ibrahim à la fureur des ſoldats. Elle leur promit, qu'il renonceroit à l'Empire, & qu'il ſe retireroit, avec des gardes dans ſon ancien appartement. Et en effet, il y rentra tout ſatisfait de ſauver ſa vie par la perte de ſa liberté. On éleva au Trône en ſa place Mahomet ſon fils, que l'on ſalüa Empereur avec les ceremonies accoûtumées. Ibrahim ſouffrit d'abord aſſez patiemment, un ſi rude coup de fortune. Mais faiſant reflexion ſur ce qu'il perdoit. Il s'abandonna tellement au deſeſpoir, qu'il tâcha à pluſieurs repriſes, de ſe caſſer la teſte contre la muraille. Ainſi il fut étranglé par quatre muets le 17. du meſme mois.

Telle fut la deſtinée d'Ibrahim, dont la triſte fin me fait ſouvenir de la penſée d'un Roy plus ſage & meilleur que luy, *Qu'il y a tres-peu de diſtance entre la priſon des Princes, & leur tombeau.* Cette mort fit un jour comprendre à un grand Miniſtre de Turquie, c'eſtoit le Viſir, ſi je ne me trompe; Elle luy fit, dis-je, comprendre de quelle maniere le dernier Roy de la Grand-Bretagne avoit pû eſtre condamné par ſes ſujets. Ce miniſtre s'entretenant avec le principal Interprete des Anglois, & ne ſongeant point à la fin tragique d'Ibrahim, demanda comment, & en quel tems, le Roy d'Angleterre avoit eſté mis à mort. *Certes*, ajoûta-t-il, *s'adreſſant à l'Interprete, il faut, & que voſtre Roy ne ſoit gueres puiſſant, & que la nation Angloiſe ſoit la plus mutine du monde, puis qu'une action ſi horrible a eſté commiſe. Voyez*, continua-t-il, *quelle ſoûmiſſion, quelle veneration nous avons pour tous les ordres de nos Empereurs, à qui la moitié du monde obeït aveuglement. Seigneur*, luy repartit l'Interprete, *vous n'auriez ni le loiſir, ni la patience d'apprendre de moy les circonſtances de ce crime énorme. Ainſi je vous diray ſeulement, pour ce qui en regar-*

regarde le temps, que noſtre Roy fut mis à mort peu de mois 1648.
aprés qu'Ibrahim eut eſté dépoſé & étranglé. Cette remarque de Chronologie, fit connoiſtre au Turc, que des ſujets revoltez peuvent quelquefois diſpoſer de la deſtinée de leur Souverain. Aprés la mort d'Ibrahim, la conduite des affaires demeura entre les mains du premier Viſir de la Reyne-Mere appellée Kioſem dans l'Eſtat preſent de l'Empire Ottoman chapitre 4. & de douze Bachas, qui gouvernerent toutes choſes avec une puiſſance abſoluë, pendant la minorité du nouveau Sultan.

Ibrahim eſtoit cinquiéme fils de Sultan Achmet, & né d'une meſme mere qú'Amurat. Il avoit eſté élevé, comme le ſont d'ordinaire les freres d'un Grand-Seigneur; c'eſt-à-dire dans l'enceinte d'une triſte & obſcure priſon. Ainſi l'on ne doit point trop s'étonner, que n'ayant pas eu l'avantage de voir & de pratiquer le monde, il ſe ſoit trouvé ſans experience, & ſans connoiſſance dans l'art de gouverner des ſujets. Il ne ſe faut pas non plus étonner, qu'ayant paſſé la meilleure partie de ſes jours dans la ſervitude, dans l'affliction, & dans une apprehenſion continuelle de la mort, il n'ait pû ſe menager dans un changement de condition C'eſt-là un effet de noſtre foibleſſe naturelle. Il eſt difficile de paſſer tout d'un coup du comble de la miſere à un ſi haut degré de bonheur, ſans s'abandonner entierement aux plaiſirs. Et ſi cette regle eſt juſte pour tout le monde, elle le doit eſtre à bien plus forte raiſon pour ceux, dont la Religion autoriſe, ou du moins permet toute ſorte de ſenſualité.

Ibrahim eſtoit naturellement d'un temperament doux & facile. Il avoit le front élevé, l'œil vif & brillant; les traits aſſez reguliers; le viſage rouge. Avec cela il avoit dans l'air quelque choſe qui ne marquoit pas un trop grand genie. Pour ce qui regarde ſes inclinations, elles tendoient toutes à la débauche. Il ne ſongeoit qu'à ſatisfaire ſa paſſion dereglée pour les plaiſirs; & vivant dans une moleſſe tout-à-fait con-

1648. damnable, il ne vouloit pas meſme ſe ſouvenir, qu'il avoit un grand Empire à gouverner. En cét eſtat pitoyable, il fut encore aſſez malheureux pour n'avoir pas de trop bons & de trop fidelles Miniſtres. Son manque de diſcernement & d'experience faiſoit, qu'il étoit facile de le tromper. Nous avons déja marqué, que durant ſa priſon, il eſtoit dans une apprehenſion continuelle de la mort. La crainte l'avoit tellement glacé, qu'un an entier luy ſuffit à peine pour ſe rétablir. Juſques-là il fut inſenſible aux careſſes des plus belles femmes du monde; De ſorte que l'on ne douta point du tout, qu'il ne fuſt entierement impuiſſant. En ce temps-là on le voyoit conferer avec ſes Miniſtres, & s'appliquer aux choſes du Gouvernement. Le peuple eſpera beaucoup de ſa clemence & de ſa bonté. Et en effet au commencement de ſon regne, il avoit chargé le Viſir de ne faire mourir perſonne, que pour des crimes énormes & capitaux. Mais enfin ſentant que ſes forces & ſa vigueur revenoient, il abandonna la conduite de ſon Eſtat, & s'en repoſa ſur quelques Miniſtres, reſolu de reparer par ſes débauches le temps qu'il avoit paſſé ſi triſtement dans ſa priſon. Ignorant ce que c'eſt que la guerre, il ne ſe ſçût menager dans les douceurs de la paix. Enfin s'abandonnant tout-à-fait à la fortune, il apprit par une funeſte experience, combien il eſt dangereux de ſe fier à cette Deeſſe aveugle.

FIN.

HISTOI-

HISTOIRE
DE SULTAN
MAHOMET IV.
XIII. EMPEREUR
DES TURCS.

SULTAN IBRAHIM estant mort par la violence de ses soldats mutinez, comme nous l'avons déja dit, *Mehmet* ou *Mahomet* son fils luy succeda. Ce Prince n'estoit âgé que de sept ans, lors qu'il monta sur le Trône. Pendant sa minorité, qui devoit encore durer dix ans; la conduite des affaires demeura entre les mains de la Reyne-Mere, assistée des conseils de douze des principaux Bachas de l'Empire. La premiere resolution de cette Regence, fut de continuer la guerre de Candie; quoy que Sultan Ibrahim eust eu dessein de la terminer. Et en effet, il en avoit fort avancé le traité avec l'Ambassadeur de la Republique. 1649.

Tandis que l'on travailloit aux preparatifs, la maladie ordinaire de l'Estat, je veux dire, l'insolence des gens de guerre, troubla toute l'œconomie de ce grand Corps, & le menaça de sa derniere ruïne. Les Spahis & les Janissaires, ou la cavalerie & l'infanterie, estoient dans une opposition perpetuelle. Leur mauvaise intelligence fut l'origine des troubles, comme la mort d'Ibrahim en fut le pretexte. Les Spahis se crurent obligez de venger leur Sultan, & demanderent la teste du premier Visir, qu'ils accusoient d'avoir esté le chef & l'auteur de la revolte.

1649. Mais les Janissaires, qui se sentoient coupables du même crime, declarerent, & que le Visir n'avoit rien fait, sinon par leurs ordres, ou à leur sollicitation, & qu'ils estoient resolus de le défendre. Une réponse si fiere ne pouvoit qu'animer excessivement les Spahis. Ils la trouverent insolente, & formerent le dessein d'en tirer raison : mais il falut qu'ils en attendissent une occasion favorable. Les uns & les autres estoient également puissans, & d'une fierté à peu prés égale. Les Spahis, dont les biens sont en fonds de terre, se consideroient comme la noblesse du païs, & se persuadoient qu'ils devoient avoir plus de part au Gouvernement, que les Janissaires. Ceux-cy, qui vivent avec grand ordre dans leurs chambres ou colleges militaires, se regardoient comme les meilleures troupes de l'Empire, & par consequent comme le parti le plus fort. Quoy qu'il en soit, les uns & les autres s'estoient rendus si formidables, que le fameux *Kupriuli* eut bien de la peine à les tenir dans le devoir. Il sçût pourtant à la fin, comme nous le verrons dans la suite, les faire descendre de cette puissance absoluë qu'ils usurpoient. Mais il ne le fit qu'en joignant une fort grande severité à une conduite tout-à fait adroite. Par ce moyen, il sauva l'Estat, qui sans luy eust esté déchiré de factions, & divisé en autant de parties, qu'il se fust trouvé de grands Capitaines, ou de Bachas entreprenans. L'humeur guerriere d'Amurat avoit donné lieu à la puissance excessive des soldats. Ce Prince le plus belliqueux de son temps, n'avançoit que des gens de cœur, & des personnes celebres par quelque action extraordinaire. Lorsqu'il en trouvoit de cette sorte, il les combloit de faveurs, & les élevoit aux premieres Charges. Aprés sa mort ces grands hommes eurent le temps de s'enrichir sous le regne paisible & heureux d'Ibrahim son successeur. Ensuite voyant un jeune Prince sur le Trône, ils ne donnerent plus de bornes à leur fierté. Ils se crûrent maistres absolus

de

de toutes choſes, & oublierent, tant ce qu'ils devoient à leurs Generaux, que ce qu'ils devoient à leur Souverain. Des intereſts particuliers les diviſerent bientoſt. On reſolut d'en venir aux coups, & de décider le differend par les armes. Cependant, comme en Turquie des troubles de cette nature n'ont point de durée, ceux-cy furent appaiſez en quelque ſorte. Les Magiſtrats eurent du moins aſſez de pouvoir pour empécher qu'on ne ſe batiſt en corps. Mais ils ne pûrent reconcilier entierement des eſprits ſi animez. Il y avoit ſouvent dans les ruës des rencontres, qui n'eſtoient jamais avantageuſes aux Spahis. Ainſi ils furent contraints de quitter Conſtantinople, ou pendant un temps leur nom fut ſi décrié, que perſonne n'euſt oſé ſe declarer de leur parti. 1649.

Ces broüilleries firent croire à la Republique de Veniſe, que les Miniſtres de la Porte conſentiroient de bon cœur à faire la paix, ſous des conditions honorables. Mais bien loin d'en recevoir la propoſition avec joye, comme le Senat l'avoit eſperé, ils la rejetterent avec plus de fierté qu'auparavant. Ils en furent meſme ſi indignez, qu'au ſortir de l'audience, ils arrêterent le Baïle, avec toute ſa ſuite, les envoyerent aux châteaux de l'Elleſpont, à moitié chemin de Conſtantinople à la mer noire, & les firent mettre aux fers. Cela arriva le 27. d'Avril. La fureur des Turcs alla encore plus loin. Grillo Interprete de l'Ambaſſade, eſtoit dans la chambre de ſon maiſtre. On l'en fit deſcendre, & les deux Officiers l'étranglérent, & jetterent ſon corps dans la mer. Mais ce traitement indigne ceſſa par les ſollicitations des autres Ambaſſadeurs; & les Turcs déja adoucis par la mort de l'Interprete, revinrent de leur emportement.

Leur procedé nous paroiſtra ſans doute barbare, mais ce n'eſt pas d'aujourd'huy qu'en Turquie, on ſort du reſpect dû à des perſonnes ſacrées. Les Interpretes ſur tout ſont fort expoſez aux inſultes, &

1649. on ne manque gueres de les menacer, d'abord qu'ils disent des choses, qui ne plaisent pas. Aussi connoissant le danger, qu'ils courent en parlant trop hardiment, ils adoucissent le plus qu'il leur est possible, les pensées & les expressions de leurs Maistres. Souvent mesme ils le changent entierement.

Aprés s'estre expliqué de la sorte, on ne songea plus qu'à envoyer en Candie, des secours d'hommes & de munitions. On donna des ordres pour cét effet: mais il n'estoit pas facile de les exécuter. Les Venitiens s'estoient postez à la bouche des Dardanelles, & il faloit les combatre, si l'on vouloit faire passer des convois en Candie. Nonobstant leurs divisions, les Turcs ne laisserent pas de renforcer leur flotte de quarante galeres, & de dix gros vaisseaux. Aprés cela ils passerent malgré les Venitiens, & conduisirent à la Canée cinq galeres chargées de soldats & de munitions. Environ le mesme temps, qu'on les y débarquoit, il entra dans le port de Suda six galeres, & dix vaisseaux de Barbarie.

Le General qui commandoit en Candie pour les Turcs, s'appelloit *Chusain-Bacha*, c'estoit un homme d'un grand cœur, & d'une experience consommée. Il avoit quelque temps auparavant, assiegé la capitale de l'Isle. Mais les troupes & les munitions luy manquant, il avoit esté obligé de lever le siege, & de se retirer à la Canée & à *Retimo*. Aprés la levée du siege, les habitans reçurent des recruës & des provisions; & pour profiter du temps que leur laissoit l'éloignement du Bacha, ils travaillerent à fortifier leur ville. Ils y firent des ouvrages, qui la rendirent presque imprenable, & à la faveur desquels, elle soûtint peu d'années aprés un siege, qui a fait l'étonnement de toute la terre.

Quoy que la Candie fust proprement le theatre de la guerre, on ne laissoit pas d'agir aussi en Dalmatie, en Morée, en Bosnie, & en Albanie. *Foscolo*, General des forces de la Republique, voulut

voulut un jour enlever des grains des environs de *Caſtel-nuovo*. Il debarqua quelques troupes pour ce ſujet. Mais les Turcs le traiterent ſi mal, qu'il fut contraint de ſe retirer à ſes vaiſſeaux, en grand deſordre, & avec beaucoup de honte. Il fut plus heureux en Boſnie, où il pouſſa les ennemis juſqu'aux portes de *Sarſay*, capitale de la Province. Enſuite il prit par compoſition la forteresſe de *Riſano*, qui eſt ſituée entre *Cataro*, & *Caſtelnuovo*. Mais les Venitiens ne garderent pas long-temps leurs conqueſtes ; & l'armée des Turcs qui venoit d'eſtre renforcée de quinze ou ſeize mille hommes, les contraignit de ſe retirer, & d'abandonner tout. Cependant la Cour Ottomane eſtoit occupée au ſacre du Grand-Seigneur. Ce ſacre ſe fit avec les ceremonies accouſtumées, Jamais neanmoins les peuples n'avoient fait paroiſtre plus de joye, ni conçû de plus belles eſperances, que lorſqu'ils virent leur jeune Sultan ſur le Trône. Mais à peine eut-il atteint l'âge de huit ans, que l'on vit cette joye diminuée, & cette grande affection ralentie. On ſe rebella en pluſieurs lieux de l'Empire, à Damas, en Sirie, en Natolie, & en d'autres Provinces, où les Bachas refuſerent de payer les taxes & le tribut. Ils déclarerent ; qu'ils pretendoient que cet argent demeuraſt entre leurs mains juſqu'à la majorité du Grand-Seigneur ; & qu'alors ils luy tiendroient compte du principal & de l'intereſt. 1649.

Les Turcs faiſant des courſes en Hongrie, ſur les terres de l'Empereur, le Comte de *Forgatz* les attaqua prés de Bude, & les batit. Le Bacha y fut fait priſonnier, & ſon fils y fut tué. Ils n'eurent pas un ſuccés plus favorable à l'attaque de Cliſſa, d'où ils furent repouſſez avec honte, aprés y avoir perdu cinq mille hommes.

Les Coſaques profiterent de l'occaſion, & couvrirent la mer noire de leurs bâtimens. Ils ruinerent un grand nombre de ſaïques, auſſi bien que d'autres vaiſ-

1649. vaisseaux, & y firent un butin considerable, De là ils monterent le Bosphore, au-dessus de Therapée, & donnerent l'alarme à toute la ville de Constantinople, qu'ils jetterent dans une consternation incroyable.

Mais si l'Empire souffroit au dehors, il ne souffroit pas moins au dedans, tant par les anciennes divisions, que par de nouveaux desordres. Comme c'est la coûtume en Turquie de rejetter les mauvais succés & les malheurs de l'Estat, sur ceux qui ont le plus de credit à la Cour, les ennemis du Grand-Visir se servirent de la conjoncture des affaires, pour le ruiner. Ils firent tant, qu'on le dépossa. On mit le General des Janissaires en sa place.

Les Spahis d'Asie ne furent point du tout satisfaits de ce nouveau choix. Ils s'assemblerent en un corps de sept ou huit mille hommes, & marcherent droit à Constantinople, pour venger la mort d'Ibrahim. Du moins c'estoit-là le pretexte de leur marche. Leur nombre s'augmentoit tous les jours. Le Conseil apprehenda que le parti, qu'ils avoient dans Constantinople ne les joignist. On crut donc que le plus seur estoit de leur rendre par avance la Justice, qu'ils demandoient; c'est-à-dire de leur donner la teste du Visir dépossé. La proposition en fut faite au Divan, où l'on trouva l'expédient fort bon. Ainsi on n'eut pas de peine à abandonner cette victime, qui appaisa, pour quelque temps, la fureur des Spahis. Comme jamais les Chrestiens n'ont pû tirer avantage des divisions des Turcs, quelques grandes qu'elles ayent esté, les Venitiens ne profiterent point de celle-cy. Les Ministres ne negligerent point pour cela, les affaires de l'Isle de Candie. Ils envoyerent à la Canée, soixante galéres, trente gros vaisseaux, & vingt-cinq autres, chargez de troupes & de munitions de guerre & de bouche. Ainsi ils se mirent en un estat à concevoir de hautes espérances du succés de leurs desseins. Entre ces vaisseaux,

il

il s'en trouva treize Anglois, que les Turcs prirent à Smyrne, & que partie par promesses, partie par menaces; ils contraignirent de faire ce voyage. Le Chevalier Bendish, Ambassadeur d'Angleterre, s'opposa autant qu'il put à une violence si ordinaire en Turquie. Les Maistres, & les équippages ne s'engageoient qu'à regret. Mais il valoit mieux se rendre de bonne grace, que de s'exposer à la fureur des Ministres, en s'obstinant à ne pas faire volontairement une chose qu'il eust toûjours fallu faire. 1649.

Chusain-Bacha, Gouverneur de l'Isle de Candie pour les Turcs, ayant reçû ce secours & ces recruës, resolut d'assieger la capitale. Il tira de ses vaisseaux, & des garnisons de *Rétimo*, & de la Canée, autant de monde, qu'il luy fut possible; en forma une armée de trente mille hommes; & se pourvût de douze pieces de canon, de quatre mille sacs de laine, de trois mille échelles, & d'une bonne quantité de grenades. Avec ces troupes & ces munitions, il forma le siege, & fit deux attaques, l'une contre le fort *Martinengo*; & l'autre contre le fort *Mocenigo*. Le dernier fut si vivement pressé, que malgré la résistance des Chrêtiens, il fut emporté par les Turcs, qui y mirent un bon nombre de soldats, & du canon. 1650.

Le Comte *Coloredo*, Gouverneur de cette ville, estoit malade, quand il se vit assiegé. Sa garnison estoit trés-foible, & l'on commençoit à ne plus rien esperer, lorsque le General *Balbiani*, Amiral de Malthe, arriva avec six galeres. Il en débarqua six cens hommes, & soixante Chevaliers, qui monterent aussi-tost la garde au fort *Martinengo*, le lieu le plus dangereux, & ainsi le poste d'honneur. Pour les regaler, les Turcs donnerent trois assauts en desesperez. Mais ils furent repoussez autant de fois, avec la derniere valeur. Ce mauvais succés ne fit que les animer. Ils tâcherent de réparer dans un quatriéme assaut, la honte des trois premiers, & y réüssirent.

1650. firent. Les Vénitiens succomberent, & le fort fut pris, tout fumant du sang de ses defenseurs. Les Chevaliers de la Religion, qui font gloire de se sacrifier pour la cause commune, ne se démentirent point en cette rencontre. Ayant fait un petit corps de troupes, ils allerent attaquer le fort, l'emporterent, & passérent au fil de l'épée tous ceux qui le défendoient. Mais ils ne le garderent pas long-temps. Les Turcs le reprirent avec le mesme carnage qu'auparavant. Comme cette vicissitude de bons & de mauvais succez estoit tout-à-fait désavantageux aux Vénitiens, qu'elle les minoit peu à peu, & qu'ils ne pouvoient plus y fournir, ils aimerent mieux recourir au dernier remede; c'est-à-dire aux mines. Ils les firent joüer avec beaucoup de bonheur. Elles enleverent tout le fort; & deux mille des meilleurs soldats de l'armée furent enveloppez dans ses ruines. Les Turcs affoiblis par cette perte, & par plusieurs autres; voyant d'un autre costé, que tous leurs assauts estoient inutiles, leverent enfin le siege, le cinquiéme d'Octobre. Le Cham de la Tartarie Crimée demanda alors la tutelle du Grand-Seigneur, croyant qu'on ne la luy pouvoit refuser, & qu'elle luy apportenoit de droit. Mais le Conseil répondit, que le Grand-Seigneur estoit en de trop bonnes mains pour avoir besoin de passer en d'autres; & que la Reine-Mere & le Divan avoient assez de fidelité & de prudence pour bien gouverner pendant la minorité de leur Maistre. Quelque dure que pust estre la réponse des Turcs, le Tartare fut obligé de s'en contenter. Tout ce qu'il fit pour se venger, fut de pousser les Cosaques à faire des courses sur la mer noire. Cela donna un peu de relâche aux Venitiens, contre lesquels on eust employé les armes, qui furent employées contre les Cosaques.

Mais le Conseil fut beaucoup moins embaraſſé du mécontentement des Tartares, que de cet esprit de discorde, qui animoit les Spahis & les Janissaires.

Un

Un parti envioit les dignitez du parti qui luy estoit 1650.
oppose ; & tous les deux travailloient avec une mesme ardeur à s'agrandir, & à avancer leurs Chefs aux premieres Charges de l'Estat. Les Ministres & les Officiers de la Couronne estoient partagez ; chacun embrassant les interests de la faction, qui pouvoit ou le conserver dans ses emplois, ou bien l'élever plus haut. Leurs dissensions causérent de grands troubles dans l'Estat. Ce furent elles principalement, qui empêcherent que l'on ne fist des progrés plus considerables. Dans ces entrefaites, l'armée navale des Vénitiens fermoit le passage des Dardanelles, & ostoit aux Turcs toute sorte de communication avec la Candie. Le Divan songea à les en chasser, & donna ordre au General de la mer, de forcer le passage. Ce General l'entreprit ; mais sans succés. Il luy en coûta deux galeres, & un bon nombre d'hommes. Ainsi, bien que la perte fust assez grande de part & d'autre, il falut qu'il se retirast dans le détroit. Cette disgrace ne fut pas d'une plus facheuse consequence, que celle qui arriva peu aprés, par la discorde des Spahis & des Janissaires. On les avoit imprudemment embarquez ensemble ; & comme ils ne s'accordoient jamais, ils en venoient quelquefois aux coups. Il y en eut un assez bon nombre de tuez. Cela ne fit qu'augmenter la haine des Turcs de Constantinople pour leurs ennemis. Tous les sujets de la République, sans en excepter l'Ambassadeur, ni Balatini Secretaire de l'Ambassade, furent bannis de l'Estat du Grand Seigneur, & renvoyez en leur païs.

Le General de la mer résolut de faire une nouvelle tentative pour s'ouvrir le passage des Dardanelles. Dans cette veuë, il envoya à Constantinople solliciter que l'on renforçast sa flotte. Ce fut à peu prés au mesme temps, que la Cour apprit la levée du Siége de Candie, & la perte du fort Saint Theodore. La Reine-Mere en fut si indignée, qu'elle dépo-

sa

1650. posa le Visir, & luy eust fait couper la teste, sans les Janissaires.

Le Bacha de Bude, un homme ambitieux & turbulent, fut mis en sa place. Pour s'insinuer plus avant dans les bonnes graces de la Sultane, il luy témoigna le dernier empressement à agir contre les Vénitiens. Le Gouverneur de Bosnie eut commission d'investir la fortereſſe de Cliſſa, avec toutes les troupes, qu'il pourroit assembler. Le Visir luy envoya un cimeterre & une corde: l'un pour sa recompense, si le dessein réüssissoit; & l'autre pour sa punition, en cas qu'il vinst à manquer: mais ce violent Ministre ne posseda pas sa dignité assez de temps, pour voir executer des ordres si rigoureux. Peu de jours aprés, il fut dépose; & Chusain-Bacha, General de Candie, luy succéda. Toutefois on envoya ordre à celuy-cy de ne point quitter la Candie. Cela produisit deux effets avantageux. En premier lieu, on prevint par ce moyen, les differens qui fussent arrivez entre les Spahis & les Janissaires, à l'élection d'un nouveau Visir. De l'autre coste, on retint au camp, un bon nombre de soldats, qui eussent quitté l'armée, pour se rendre auprés du premier Ministre. Un Caïmacam fut établi, selon la coûtume, pour administrer la Justice, en l'absence du Visir.

Pendant que ces choses se passerent, les Chrêtiens s'estoient approchez de la Canée, & la pressoient de telle sorte, que les vivres commencerent à y estre rares. Mais une diversion sauva la place. La saison devenoit trop rude, pour permettre aux Venitiens de tenir la mer; à la bouche des Dardanelles. Ainsi ils furent contraints de quitter leur poste, & de laisser le passage libre aux Turcs. Ceux-cy envoyerent en Candie une flotte de galeres, avec des recruës: & ce fut à la faveur de ce secours, qu'ils parurent aux environs de la ville de Candie, en un corps considerable. Leur mouvement donna l'alarme

me aux Chestiens. Ils aimerent mieux lever le blocus de la Canée, que de voir le siege devant Candie. L'année finit neanmoins à leur avantage, plûtost qu'à celuy de leurs ennemis. 1650.

En cette disposition d'affaires, les desseins des Turcs devoient, selon l'apparence, avoir le succez qu'on s'en promettoit à la Porte. Mais il y eut d'autres ennemis à combattre, que la République de Venise. Des divisions intestines arresterent, ou tout au moins retarderent, le progrez des armes du Grand-Seigneur. A la mauvaise intelligence des Spahis & des Janissaires, succeda celle des deux Sultanes; l'une mere, l'autre grand-mere de Mahomet. Comme ces Princesses prétendoient également à la tutelle du jeune Empereur, elle n'oublierent rien pour se faire des partisans. Elles formerent dans Constantinople, deux factions qui subsisterent assez longtemps, & dont l'une fut à la fin entierement étouffée; comme nous l'avons rapporté ailleurs. * Dans une si grande confusion; le peuple ni les soldats ne pouvoient plus entendre parler de la guerre de Candie. Ceux-cy, parce qu'ils vouloient terminer auparavant les différens, qu'ils avoient ensemble; & celuy-là, parce qu'il estoit foulé. Le trésor estant épuisé, on eut recours aux impost. Mais le peuple fut si irrité d'une taxe, dont on le chargea de nouveau, qu'il se soûleva. On eut de la peine à appaiser la sedition; & bien qu'on en vinst à bout, par le secours des soldats, il ne laissa pas d'en couster la vie à quelques Ministres. 1651.

* Voy. Estat présent de l'Empire Ottoman. chap. 3.

L'une des factions, desquelles nous venons de parler, estant à la fin ruinée, les troubles cesserent; & la Cour songea à envoyer de nouvelles forces en Candie. Ainsi la Republique de Venise ne put profiter des desordres de l'Empire Turc, où les revoltes ne sont jamais de durée. Tout l'avantage qu'elle en tira, fut qu'elle eut le temps d'équipper une bonne flotte. *Foscolo*, qui avoit esté General de Dalma-

1651. matie, passe en Candie comme Generalissime, à la place de Mocenigo.

A peine *Chusain Bacha* eut il reçû ses recruës, que se flattant d'un meilleur succez qu'auparavant, il alla remettre le siége devant Candie. A peu prés au mesme temps, un certain Grec, qui passoit pour homme de qualité, & se plaignoit d'avoir esté maltraité par les Turcs, se rendit à la garnison. Comme l'on ne doûta point qu'il ne fust ce qu'il vouloit estre, on le reçût fort honnêtement. Mais aussi-tost que le Traître eust remarqué l'estat de la place, il s'en retourna au camp, & apprit aux Turcs, où ils devoient faire leurs attaques. Cette perfidie réveilla le General des Venitiens. Considerant, que sa garnison estoit foible, qu'il avoit de grands dehors, & qu'il luy estoit impossible de les conserver avec si peu de gens, il fit sauter quatre bastions éloignez, que l'on n'eust pû secourir sans s'exposer trop. Les assiegeans conclurent de là, que la place manquoit de monde, & que les autres ouvrages feroient peu de résistance. Dans cette pensée, ils donnerent un assaut furieux au fort *S. Demetrius*. Mais ils furent repoussez contre leur attente; & perdirent trois mille hommes dans cette attaque.

La Cour Ottomane faisoit ses préparatifs, avec toute l'application & toute la promptitude imaginable. La flotte fut chargée de mortiers, de bombes, de grenades, & de plusieurs sortes de feux d'artifice. Le Capitan-Bacha, fier de se voir onze cens voiles, tant galeres, que vaisseaux, galeasses, saïques, brigantins, & autres moindres bâtimens, résolut de joindre les Venitiens. Les derniers ne souhaitoient rien davantage. Le septiéme jour de Juin, ils estoient à l'ancre dans le port de *Santa-Ermina*, lors qu'ils découvrirent l'armée navale des Turcs. Ceux-cy avoient l'avantage, pour le nombre des vaisseaux; mais les autres, pour l'experience de leurs Chefs, & pour l'union de ces Chefs. Les Turcs continuerent de faire

faire route vers l'Isle de Candie. L'Amiral de la Republique les poursuivit; & afin de les attirer au combat, il détacha deux vaisseaux, commandez par *Barbaro* & par *Dolphino*, pour les couper à la pointe de l'Isle. Le Vice-Amiral *Battaggio* attaqua au mesme temps le gros de leur flotte. Il n'avoit d'abord que quatre vaisseaux. Mais il en vint d'autres pour le seconder. Avec ce secours il maltraita tellement les galeres ennemies, qu'elles furent obligées de chercher retraite dans l'Isle de *Scio*. Mahomet Bacha de Natolie, que la Porte envoyoit à la Canée, en la place de Chusain-Bacha, fut tué en cette rencontre. La nuit separa les combatans. On se retira sous les Isles de Naxia & de Paros. Au bout de trois jours, les Turcs ayant fait eau douce, donnerent le signal du combat par deux volées de canon. Les Venitiens accepterent le Deffi. La victoire que l'on disputa assez long temps, se declara à la fin pour les Chrestiens, qui ne le cedoient aucunement aux Turcs en courage, & les surpassoient de beaucoup en experience & en conduite. Le Capitan-Bacha eut plusieurs de ses propres gens tuez; & une volée de canon luy emporta la poupe de sa galere. Ce fut alors que toute sa flotte perdit courage, & prit la fuite. Il tâcha pourtant de ne rien laisser derriere luy, faisant remorquer chaque vaisseau par deux galeres. Mais cela ne peut empécher qu'une *Mahone* * ne se separast du reste. Deux galeasses & quelques vaisseaux fondirent sur cette Mahone, qui ne pouvant estre secouruë, & ayant déja perdu quatre cens hommes & son Capitaine, tomba au pouvoir des Venitiens. Ils y firent deux cens esclaves.

1651.

Combat sur mer entre les Turcs & les Venitiens.

Autre.

* Espée de gros vaisseau.

Le General Mocenigo donnoit cependant la chasse aux galeres, qui, selon que nous l'avons déja dit, tiroient les vaisseaux à force de rames, & faisoient la derniere diligence pour les sauver. Mais les Chrétiens les poursuivirent si chaudement, qu'elles lâcherent les cables qui les tenoient attachées aux

Victoire des Chrêtiens.

1651. vaisseaux, & songerent seulement à se sauver elles-mesmes. Ces vaisseaux abandonnez ne laisserent pas de se bien défendre, & de faire de furieuses décharges de tout leur bord sur les Chrétiens. *Querini* joignit à l'abordage une grande galeasse nommée la *Sultane*. Elle estoit montée de trois cens hommes, qui offrirent de se rendre, si on vouloit leur donner la vie. Mais les Venitiens estoient alors trop échauffez, pour vouloir entendre parler de conditions. Ils attaquerent la galeasse en desesperez, & en gagnerent enfin le pont. Ils se croyoient déja maistres de la Sultane, lors que l'équippage voyant sa perte infaillible de toutes parts, préfera une mort en quelque façon volontaire à celle qu'il devoit attendre de la fureur des Chrétiens : De sorte ne consultant que son desespoir, il mit le feu à ses poudres, & enveloppa dans une mesme destinée, & le vainqueur, & le vaincu. Quatre autres vaisseaux, l'un de soixante pieces de canon de fonte, & les autres de quarante à quarante-quatre, suivirent l'exemple que leur donna celuy-cy. Ils aimerent mieux sauter en l'air, que de tomber entre les mains d'un ennemi, qui ne donnoit point de quartier. Quinze vaisseaux de l'aisle droite se sauverent à la faveur de leurs voiles. De l'aisle gauche, le Capitaine Nicolo, Renegat, fut pris par l'Amiral des galeasses. Lazaro Mocenigo & le Proveditеur Melino prirent chacun un vaisseau des Turcs. En un mot, de tout ce qui demeura sous la vuë des Venitiens, il n'y eut rien qui ne fust pris, coulé à fond, ou brûlé. La victoire ne paroissoit pourtant entiere; tant à cause qu'il s'estoit sauvé une bonne partie de la flotte Turque, que parce que le Capitan-Bacha avoit débarqué trois mille hommes dans l'Isle de *Naxia*, pour les faire passer en Candie. Le General Mocenigo tâcha donc de les rejoindre, & au bout de quelques jours, il les rencontra. Le succez du dernier combat animoit les uns, autant qu'il ostoit le courage aux autres. La fortune ne changea point de parti.

Les

Les meſmes qui avoient eu du deſavantage peu auparavant, en eurent encore icy, & il en coûta aux Turcs trente-neuf galeres, vingt-trois vaiſſeaux, trois galeaſſes, & les trois mille hommes, qui avoient eſté rembarquez. Le debris de cette flotte ſe retira dans le port de Rhodes. 1651.

Aprés ces pertes, la Cour Ottomane ceſſa de ſe promettre la conqueſte entiere de la Candie. Les Miniſtres ne ſongerent plus qu'à garder le pied de terre, qu'ils y avoient; c'eſt-à-dire, à conſerver la Canée. Depuis ce temps-là les Turcs n'ont jamais oſé s'engager ſur mer en un combat reglé avec les armées navales de la Republique. Au contraire, reſolus plûtoſt de fuïr, que de ſe battre, ils ont baſti dans la ſuite, des galeres fort legeres, pour tranſporter en Candie, leur monde & leurs munitions. Auſſi diſent-ils communement, que *Dieu a donné la mer aux Chrétiens, & la terre aux Turcs.*

A tant de mauvais ſuccés, que leurs armes eurent au dehors, ſe joignoient les troubles du dedans. Les Spahis d'Aſie s'eſtoient revoltez, & ayant formé un puiſſant corps de troupes, marchoient vers la capitale de l'Empire, pour s'y joindre aux Spahis d'Europe. Leur haine pour les Janiſſaires n'eſtoit point encore étouffée. Ils avoient traité fort cruellement quelques uns de cette milice, leur ayant coupé les oreilles & le nez. Non contens de tout cela, ils demanderent la teſte du Grand-Viſir, & celle du General des Janiſſaires. Comme leur nombre s'eſtoit conſiderablement augmenté, la Cour jugea à propos de les ſatisfaire. De cette ſorte la rebellion fut appaiſée du moins pour un temps.

La tranquillité eſtoit difficilement rétablie, que le Divan eut nouvelles des deſordres arrivez au Grand-Caire & à Damas. Les habitans de ces deux places ſe revolterent en meſme temps, comme s'ils euſſent agi de concert, pour ſecoüer le joug de la puiſſance Ottomane. Leur ſoûlevement fit trembler 1652.

1652. tous les Miniſtres, lors qu'ils virent que la revolte devenoit plus dangereuſe de jour en jour. Ils employerent toute l'année à tâcher de ramener les uns & les autres à leur devoir. Cette conjoncture fut favorable à la ville de Candie, qui eut aſſez de relâche pour ſe pourvoir de munitions & de vivres, pour reparer ſes anciennes fortifications, & pour en faire de nouvelles.

1653. Les troubles eſtant appaiſez avec le temps, le premier Viſir tourna toutes ſes penſées vers la Candie. Il ne ſouhaitoit rien davantage que de voir le Grand-Seigneur en poſſeſſion de cette Iſle. Mais l'experience luy ayant aſſez fait juger, qu'il auroit beaucoup de peine à s'en rendre maiſtre par la force, il reſolut d'avoir recours à d'autres voyes. Il écrivit au Senat une lettre, dont les caracteres eſtoient d'or, & luy témoigna, *Qu'il eſtoit ſurpris qu'on ne luy euſt pas envoyé un Ambaſſadeur, avec la ceſſion de la ville & de l'Iſle de Candie; Qu'ils n'avoient point d'autre moyen de faire la paix; & que c'eſtoit mal à propos, que par une reſiſtance inutile ils retardoient la concluſion d'un bon traité.* Mais dans cette lettre le Viſir ne diſoit rien du mauvais traitement fait au Baïle, contre la parole qu'on avoit donnée à l'Ambaſſadeur de France. Il eſt vray pourtant, que cette rigueur n'avoit pas duré; que le Baïle avoit eſté élargi; qu'on luy avoit meſme payé pendant quelque temps douze cens aſpres par jour pour ſa ſubſiſtance; & que la Cour retournant à Conſtantinople, il avoit eu la permiſſion de loger dans l'Hoſtel des Ambaſſadeurs de Veniſe.

L'armée navale de la Republique eſtant victorieuſe, & par conſequent maiſtreſſe abſoluë de la mer, elle ſe poſta, à la bouche des Dardanelles, pour couper tous les convoys, que les Turcs voudroient faire paſſer en Candie. Mais comme elle eſtoit quelquefois contrainte de s'éloigner, pour faire aiguade, ou pour prendre des proviſions, l'Amiral des Turcs paſſa le détroit. On le pourſuivit ſi chaudement, qu'il ſe retira

tira dans le port de Rhodes, où il fut blocqué auſſi- 1653.
tôt. Cela mit les affaires de Candie en un tres-mauvais eſtat pour les Turcs. La porte fut extremement preſſée d'y envoyer du ſecours. Ainſi elle donna à l'Amiral des ordres reïterez de partir en diligence pour la Canée, de quitter Rhodes, quoy qu'il en puſt arriver, & de combatre les Venitiens, s'ils continuoient de s'oppoſer à ſon paſſage. Toutefois ni les menaces, ni les ordres du Divan ne purent porter l'Amiral à hazarder le combat. Il ſortit de Rhodes. Mais au lieu de faire voile pour Candie, il prit avec quarante galeres le chemin de Conſtantinople, & pilla toutes les Iſles, qui ſe rencontrerent ſur ſa route. Le butin qu'il fit, fut conſiderable. Il en deſtina une partie pour appaiſer le Conſeil, qui ne pouvoit qu'eſtre extremement irrité contre luy. Auſſitoſt que ce Bacha fut arrivé à Conſtantinople, on l'arrêta. Ses biens furent confiſquez, & on y mit le ſcellé. Mais ſes fils rompirent eux-meſmes ce ſcellé, prirent ce qu'ils trouverent de meilleur, le mirent ſur une galere, & s'enfuirent dans les païs étrangers, ſans s'embarraſſer du peril, où ils laiſſoient le Bacha. Les Venitiens gardoient cependant les coſtes de l'Iſle de Candie; & les Turcs pouvoient difficilement y faire paſſer du ſecours. Il falloit au moins avoir une flotte à oppoſer aux forces navales de la Republique. Mais il manquoit de l'argent pour l'équipper. Toutefois comme il n'y avoit que deux partis à prendre, ou de ſecourir la Canée, ou d'abandonner l'entrepriſe, les Miniſtres reſolurent de faire un effort. Pour avoir le fonds neceſſaire, on impoſa une taxe. Mais elle parut ſi rude au peuple, que toute la ville de Conſtantinople ſe ſoûleva, à peu prés au meſme temps que l'ancienne querelle des Spahis & des Janiſſaires ſe renouvelloit. Cela joint à la rebellion du Bacha d'Alep, qui voïant ſes forces conſiderablement augmentées, marchoit droit à Conſtantinople, jetta cette grande Ville dans une confuſion effroyable.

1654. On crut à Veniſe, que ces troubles donneroient lieu à une paix ſouhaitée depuis ſi long temps par le Senat. Mais en Turquie les revoltes ſont trop violentes, pour pouvoir durer. Celles-cy furent étouffées un peu aprés leur naiſſance; & on ſe vid en eſtat de ſonger à la continuation de la guerre. Ainſi les efforts de Monſieur de la Haye-Vantelay, fils de l'Ambaſſadeur de France furent inutiles. Il ne put porter les Miniſtres, ni à entrer en traité, ni à donner audience à Capello Ambaſſadeur de Veniſe, ni à luy laiſſer la liberté, dont on eſtoit convenu, avant l'arrivée de ce Baïle. La Porte declara meſme, qu'elle ne vouloit abſolument entendre parler d'aucun accommodement, ſans une clauſe, qui miſt le Sultan en poſſeſſion de toute l'iſle de Candie.

De cette ſorte on ſe diſpoſa de part & d'autre à continuer les preparatifs. Le Bacha de Bude fut fait Amiral. On luy donna ordre d'équipper en diligence une flotte de vaiſſeaux & de galeres, pour tranſporter en Candie des ſecours d'hommes & de munitions. Chuſain-Bacha fatigué d'un aſſez long ſiege, s'éloigna un peu de la capitale de l'Iſle, pour donner quelque relâche à ſes troupes. De plus le ſoldat manquant de beaucoup de choſes dans les lignes, commençoit à ſe mutiner, & à ne vouloir plus faire les factions. Mais tout le camp reprit courage, quand le General eut payé les montres, & fait à chaque Officier un preſent conſiderable. Pour profiter de la bonne humeur des ſoldats, Chuſain-Bacha envoya une eſpece de défi à ceux de Candie; offrant de remettre tout à la déciſion d'une bataille. Comme cette propoſition n'étoit gueres raiſonnable, les Chreſtiens la rejetterent. Le Turc voyant, que cela ne luy reüſſiſſoit point, tenta un autre moyen de ſe rendre maiſtre de la place. Il traita avec un Capitaine de la garniſon, & tira parole de luy, qu'une des portes de la ville ſeroit ouverte la nuit ſuivante. Mais le Capitaine découvrit au Gouverneur, ce qui ſe paſſoit. A l'heure marquée quel-

quelques troupes des assiegeans s'approcherent de la Ville. La garnison, qui avoit preparé une mine pour les recevoir, y mit le feu avec un si grand succés, que presque tous ceux qui avoient part au dessein, furent enlevez. Cela fit perdre au General Turc l'esperance de se pouvoir rendre maistre d'une place, qui jusques-là sembloit imprenable. Il resolut donc de se reposer, & d'attendre le secours, qu'on devoit luy envoyer de Constantinople. 1658.

D'abord que l'armée navale des Turcs ; fust en estat de partir, elle le fit, se flattant toûjours d'un meilleur succés, que les autres fois. Elle trouva à la bouche des Dardanelles un ennemi opiniâtré à luy disputer le passage. Le choc fut rude, & sanglant de costé & d'autre. Il dura long temps, & se termina enfin au desavantage des Turcs, qui y perdirent six mille hommes, deux galeres, trois vaisseaux, & une *Mahone*. Quoy qu'il en soit, ils passerent au travers des Venitiens, & débarquerent douze mille hommes en Candie. Cette défaite, dont les nouvelles furent confirmées par les blessez, que l'on débarqua à Constantinople, fit grand bruit parmi le peuple. Mais bien loin qu'elle étonnast les Ministres, ou qu'elle pust ébranler leur resolution, elle ne fit que les confirmer dans le dessein de soûtenir leur honneur. Ils envoyerent des ordres au General de la mer, de combattre encore les Venitiens, d'abord que sa flotte seroit en estat de faire voile. Les Chrestiens n'attendirent pas si long temps. Ils attaquerent les Turcs avec la mesme vigueur, & avec le mesme succés qu'auparavant, mirent leur flotte en desordre, & la contraignirent de prendre la fuite, & d'entrer dans le premier port commode, qu'elle put gagner. Elle y entendit un vent favorable pour Constantinople ; d'où on l'envoya sur la mer noire, contre les Cosaques.

L'Amiral Turc fit fort valoir ses services & ses dangers. D'un autre costé, il décria la conduite du

1654. Visir, le representant comme un homme sans experience, sans capacité, & sans resolution. Le Visir estoit absent. Personne ne le defendoit. Ainsi l'Amiral n'eut gueres de peine à le ruiner dans l'esprit des autres Ministres, qui crurent peut-estre, qu'un homme accusé ne pouvoit estre innocent. La perte de Chusain-Bacha fut donc resoluë; & l'on envoya un Officier en Candie, pour luy demander sa teste. Cependant son ennemi le General de la mer fut mis en sa place.

Quoy que la guerre fust allumée plus que jamais, l'Ambassadeur de France ne laissoit pas d'esperer la paix de temps en temps, & d'employer son credit, pour la procurer aux Venitiens. Capello estoit à la verité, reconnu pour Baïle de la Republique. Toutefois les Turcs avoient de la repugnance à traiter immediatement avec luy. En effet sa prison, jointe à plusieurs autres chagrins, qu'il essuya en cette Ambassade, l'avoit plongé dans une mélancolie, qui le mit, pour quelque temps, hors d'estat de s'appliquer à aucune affaire. Il s'abandonna à des pensées tout-à-fait funestes, qui luy firent perdre la raison. Au fort d'un délire, il voulut se tuer luy-mesme, & se donna dans le ventre deux ou trois coups dangereux. Ses blessures ne se trouverent pourtant pas mortelles. Il revint, & son esprit eut bientost repris l'assiette, où on l'avoit toûjours vû. C'est ce dont nous parlerons dans la suite, lorsque nous viendrons à sa mort.

1655. L'ennemi & le successeur de Chusain-Bacha entroit peine en possession de la premiere dignité de l'Empire, qu'il tomba malade. La Cour le trouvant incapable de rendre service, jetta les yeux sur le Gouverneur d'Alep. Ce dernier estoit un homme connu par son experience, & par sa valeur. Comme la guerre de Candie ne plaisoit pas aux Turcs, à cause qu'elle se faisoit en partie sur un élement, qui ne leur a jamais esté favorable, on ne pouvoit pren-

prendre trop de precaution dans le choix d'un General. Auſſi crut-on, qu'il ne ſeroit pas poſſible d'en trouver dans tout le reſte de l'Empire un plus digne de commander, en une guerre ſi importante. Tout ce que l'on allegua contre luy, fut ſa rebellion, & ſon opoſition continuelle au Gouvernement. Il fut répondu à cela, que ſes irregularitez eſtoient un effet de l'ambition exceſſive, qu'il avoit de ſe voir premier Viſir; mais que cette ſoif de gloire étant appaiſée, il s'appliqueroit uniquement à faire des actions éclatantes; & s'efforceroit de ſurpaſſer tous les Viſirs, qui l'auroient precedé. Lors qu'il eut les lettres, qui l'appelloient à la Cour, il demeura en ſuſpens, incertain de ce qu'il feroit. La veuë de la premiere dignité de l'Empire flatoit agreablement ſon ambition. Mais il pouvoit y avoir un piege ſous des faveurs apparentes. Conſiderant neanmoins que l'on ne peut parvenir, ni aux honneurs, ni à la gloire, que par des actions hazardeuſes, il reſolut d'accepter les offres, qu'on luy faiſoit, & de ne marquer aucune crainte. Il partit pour Conſtantinople avec une ſuite pompeuſe. Quarante mille hommes l'accompagnoient. Il ne douta point, s'il découvroit quelque piege, qu'il ne luy fuſt tres-aiſé de ſe retirer avec le ſecours de tant de gens. Eſtant arrivé dans le voiſinage de Conſtantinople, il en fut ſelicité de la part du Grand-Seigneur, qui luy fit donner à diverſes fois des aſſeurances & des marques de ſon affection. Enſuite il fit ſon entrée, & prit poſſeſſion de ſa Charge, avec toutes les ceremonies neceſſaires pour en relever l'éclat, & pour perſuader le nouveau Viſir de la bonne volonté de ſon maiſtre. Ces ceremonies achevées, il promit au Grand Seigneur, que dans peu de temps il rétabliroit le Gouvernement. Pour commencer, il éloigna de la Cour, pluſieurs Officiers ſuſpects. D'autres, qui pouvoient ou traverſer ſes deſſeins par leurs intrigues, ou troubler ſon miniſtere, perdirent la vie 1655.

1655. Aprés cela ayant resolu de mettre en mer la flotte la plus puissante, qui eust esté veuë dans le Levant, il envoya ordre à toutes les villes maritimes de l'Empire, d'équipper autant de vaisseaux & de galeres, qu'il se pourroit. Mais il y avoit deux difficultez dans l'execution de ce dessein; La premiere de trouver un Amiral, qui eust toute la conduite & toute l'experience necessaire: La seconde, d'embarquer les Spahis & les Janissaires, qui ayant esté témoins du carnage de leurs camarades, ne vouloient point entendre parler d'aller en mer. Ils refuserent absolument de monter sur les vaisseaux; & leur animosité, qui en toute autre rencontre, les eust mis aux mains ensemble, n'empêcha pas qu'ils n'excitassent, de concert, une sedition effroyable. Ils attaquerent le Mousti dans sa maison, & le poursuivirent jusqu'aux portes du Serrail, l'accablans d'injures & de reproches, & l'accusans d'estre auteur de mille mauvais conseils; & perturbateur du repos public. Quatre mois de paye, qu'on leur avança, les appaiserent. Ils rentrerent doucement dans leur devoir, & consentirent à s'embarquer pour Candie.

Zarnozan Mustapha fut fait General de la flotte. Elle estoit nombreuse, & parfaitement bien équippée. Il y avoit soixante galeres de l'Estat, soixante & une galeres de l'Archipel, ou des Beys, huit *Mahones*, & trente grands vaisseaux de guerre. Elle s'arrêta trois jours à l'ancre sous les châteaux des Dardanelles, d'où elle sortit en cet ordre. Les galeres de l'Archipel, qui sont toûjours les mieux équippées, & les mieux pourveuës de toutes sortes de munitions, marchoient à la teste. Aprés elles s'avançoient les grands vaisseaux, qui estoient suivis des Mahones. Les galeres du Sultan formoient seules l'arriere-garde. L'avantgarde avoit ordre d'attaquer le gros de la flotte des Chrestiens, & devoit estre secondée par les vaisseaux jusqu'à l'arrivée des Mahones, que l'on avoit destinées contre l'aisle gauche des Venitiens, com-

composée de galeasses. L'armée navale des Turcs 1655.
eust eu lieu de se promettre la victoire, si le nombre des vaisseaux eust dû la donner. Mais il paroissoit dans les Chrestiens, une telle ardeur de combattre, que la fortune sembloit déja prononcer en leur faveur. Ils se tinrent toûjours en posture, tandis que les Turcs passerent. Ceux-cy voyant dans cette fierté, une valeur qu'ils ont toûjours redoutée, en furent intimidez, & commencerent à tirer vers les costes de la Grece. Mais il falut qu'ils passassent sous le canon de l'Amiral de Venise, qui les maltraita au dernier point par des bordées entieres, qu'il leur envoya. Cela leur fit perdre la pensée de retourner à la charge. Leurs vaisseaux & leurs autres bâtimens ne furent pas plus heureux; estant contraints d'essuyer le feu des Chrétiens. Le General Turc tâcha, avec ses galeres les moins pésantes, de gagner la coste de Natolie. Mais une forte escadre de vaisseaux Chrestiens l'en empêcha, & le contraignit de suivre les costes de Grece, avec le reste de sa flotte. Dans ce choc une Mahone fut coulée à fond, & deux furent mises hors d'estat. Le plus chaud de ce combat fut entre une escadre des Turcs, & quatre vaisseaux de Venise, qui assûrement eussent esté fort maltraitez sans les soins de Mocenigo. Le Capitaine de la *Couronne* fut tué d'un coup de mousquet. Enfin les Chrestiens aborderent les vaisseaux ennemis avec la derniere resolution. Ils en prirent un bon nombre, & se mélant dans le plus épais de ce qui restoit, firent échoüer les uns, & presserent tellement les autres, que les équippages se jetterent dans leurs chaloupes; laissant la chiourme & le vaisseau à la discretion du vainqueur. La victoire fut signalée; & toutefois elle ne coûta presque aux Venitiens, que le *Goliath* & *David*, vaisseau, où les Turcs mirent le feu, aprés s'en estre rendus maîtres. On gagna cent pieces de canon de fonte.

Toute la Turquie s'estoit flattée d'un succés proportionné à de si grands preparatifs, & attendoit de jour

1655. jour en jour, les nouvelles de la défaite des Chrêtiens. Mais les avis qu'elle réçût furent ceux de sa propre perte. On passa d'abord de l'esperance à la tristesse & à la consternation. Le seul plaisir que l'on eut, fut de juger selon son sens & selon ses interests ; de juger, dis-je, de la cause de tant de disgraces. La plusspart, principalement les habitans de Constantinople, s'en prenoient au Gouvernement en general, & en particulier au manque d'experience du Capitan-Bacha. Pour arrêter les murmures, & pour appaiser tant le peuple que les Marchands, également fatiguez d'une guerre qui les ruinoit, la Cour jugea à propos d'entrer en traité avec la République de Venise. Mais comme l'Ambassadeur Capello n'avoit plus sa commission, que le Senat luy avoit ostée, à cause du déreglement de son esprit, Ballarino son Secrétaire tint sa place. Il eut deux audiences du Visir, sur le sujet de la paix, & luy fit présent, au nom du Senat, de quelques riches pieces de drap d'or. Il en donna pareillement à d'autres Seigneurs du Divan. Ces negociations n'eurent pourtant aucun succez. Les Ministres se persuaderent, que la gloire de l'Empire leur défendoit de faire la paix, à moins qu'on ne leur cedast toute l'Isle de Candie ; & sur ce pied, ils continuerent leurs preparatifs. Les Marchands & les Artisans de Constantinople en furent si irritez, qu'ils allerent tumultueusement à la porte du Serrail, demander la paix. Leur insolence obligea la Cour de faire appeller les Janissaires pour les chasser. Quoy qu'il en soit, la sedition ne fut appaisée, qu'aprés la mort du Visir, qui fut immolé à la fureur des Mutins. Le fils de ce malheureux Ministre parut aux portes de la ville, avec une armée de quarante mille hommes, & voulut avoir justice de la mort de son pere. Mais les Rebelles paroissant plus animez que jamais, on ne songea à rien moins qu'à le satisfaire ; & toute l'autorité du Divan suffit à peine pour empêcher ces divisions de degenerer en une guerre civile.

La

La crainte des ſuites de ces déſordres porta les Miniſtres à renoüer le traité de paix avec l'Agent de Veniſe. Ils luy offrirent de retirer de Candie toutes leurs forces, & de ſigner un traité, à condition que la République payaſt au Sultan dix millions pour les frais de la guerre. Et afin de faire voir aux Venitiens, que c'eſtoient là les conditions les plus favorables, qu'ils puſſent attendre, on donna en meſme temps, des ordres ſevéres aux habitans Turcs des environs de Corfou, de maltraiter autant qu'ils pourroient, les ſujets de la République, & d'exercer contre eux toutes ſortes d'actes d'hoſtilité. De plus, les Turcs publierent, qu'ils mettroient en mer une flotte plus nombreuſe & plus puiſſante, que toutes celles qu'ils avoient eües juſques-là. Et pour témoigner, qu'ils parloient ſérieuſement, ils achetérent des Tartares, un tres-grand nombre d'eſclaves Coſaques & Moſcovites, qu'ils firent conduire à Conſtantinople. 1656.

Tout cela n'étonna point le Senat, qui ſçavoit l'extremité où les Turcs eſtoient en Candie. Ainſi il chargea *Ballarino* de ceſſer toutes ſortes de traitez, & de demander permiſſion de ſe retirer. D'un autre coſté les Turcs, réſolus de continuer la guerre, entrerent dans la Canée, avec vingt-huit voiles chargées d'armes & de proviſions. Il y débarqua quinze cens ſoldats. Par la même voye, il arriva en Candie un Officier des Janiſſaires; que le Grand-Seigneur envoyoit pour mettre Chuſain-Bacha en poſſeſſion de la Charge de General de la mer. Le ruſé Bacha craignit juſtement, que ce ne fuſt-là un piége tendu à ſa vie. Auſſi n'eut-il garde de quitter un poſte, où il eſtoit plus en ſeureté, qu'il n'euſt pû l'eſtre ſur la flotte. Il remercia donc le Grand Seigneur, & juſtifia ſon refus le mieux qu'il put. Le Conſeil fut obligé de paroiſtre ſatisfait de ſes raiſons, & diſſimula dans un temps, où la prudence défendoit de témoigner du reſſentiment.

Pendant que l'on faiſoit de nouveaux preparatifs contre

1656. tre l'isle de Candie, il s'éleva à Constantinople une si violente sedition, que le Conseil abandonna entierement le soin de la guerre, & ne songea qu'à se défendre de la furie du peuple. Les Spahis & les Janissaires s'unirent pour reformer, disoient-ils, les abus du Gouvernement. Sous ce pretexte ils prirent les armes, & coururent au Divan avec un bruit & une confusion horrible. Ils deposerent le Grand-Visir, & plusieurs autres Ministres d'Estat. Le Moufti s'enfuit à Jerusalem, & la Reine-Mere ne fut presque pas en seureté dans son vieux Serrail. L'insolence des Seditieux alla si loin, qu'ils proposerent de détrôner le Grand-Seigneur. Ne songeant plus à ce qu'ils devoient à leur Prince, ils entrerent dans le Serrail, forcerent les gardes, & enfoncerent la porte du tresor, d'où ils emporterent deux millions ou environ. Dans une si effroyable confusion, le riche marchand & le Bourgeois bien intentionné se trouvoient en des alarmes continuelles; & pour dire vray, ils avoient lieu de tout craindre. Les Loix estoient violées; on fouloit aux pieds la Justice; tout Constantinople estoit en proye à la fureur du soldat. On fut quelques jours sans premier Visir, & sans Moufti, parce que les deux factions ne purent tomber d'accord, à qui ces Charges importantes seroient données. A la fin les plus seditieux l'emporterent, fatigant les autres par leurs cris. Un homme de rien, qui n'avoit ni esprit, ni reputation, fut élevé à la dignité éminente de Grand-Visir. Mais il ne la posseda pas long temps. Le feu des émotions s'éteignit. Tout retourna dans son estat naturel; & le Grand-Seigneur reprit son autorité, à mesure que ses sujets rentrerent dans leur devoir. Le nouveau Visir fit place au Gouverneur de Damas, un Bacha d'âge & d'experience, que l'on regardoit comme un homme tres-capable de remédier aux maux de l'Estat. Il avoit quatre-vingt ans, estoit consommé dans les affaires, & avoit passé par tous les emplois considerables. En un mot, c'estoit le fameux *Kupriuli*, pere

Vne rebellion à Constantinople.

pere d'un fils, qui contre les Loix, ou au moins contre l'usage de la Turquie a possedé la mesme Charge. Le Bacha de Silistrie fut fait Amiral; & l'on continua Chusain dans son Gouvernement de Candie. Ainsi le calme succeda à l'orage; la Justice à la violence; & l'autorité legitime à la furie d'une populace. Le Sultan suivi de ses principaux Ministres, visita tous les lieux de Constantinople, & fit faire une rigoureuse recherche des auteurs de la sedition. En ayant trouvé quelques-uns, il les fit exécuter à la veuë du peuple, sans aucune forme de procez. Mais il se passa quatre mois, avant que la tranquillité fut parfaitement rétablie. Dans cet intervalle l'Empire Ottoman fut sans pilote, batu des émotions populaires. Et toutefois la Republique de Venise n'en put profiter. Elle eut seulement quelque relâche; mais sans aucun avantage solide; tant les Turcs estoient obstinez à la conqueste de toute l'Isle de Candie. 1656.

La Porte n'ayant voulu entendre parler d'aucun accommodement, les Ministres équipperent une flotte formidable. Elle consistoit en soixante galeres legeres, vingt-huit vaisseaux, & neuf galeasses. Tout cela mit à la voile pour Candie, dans l'intention de combattre les Venitiens, s'ils s'opiniâtroient à défendre le passage des Dardanelles. Les esperances de l'Amiral augmenterent, quand il vit la flotte Chrétienne vers le détroit. Elle n'estoit que de vingt-neuf galeres, & d'un petit nombre de brigantins. Cependant les Turcs ne se fioient pas tellement au nombre de leurs voiles, qu'ils negligeassent d'autres secours. Ils se fortifierent de deux batteries; l'une sur la coste d'Europe, l'autre sur la coste de Natolie; & canonerent continuellement les Chrestiens sans pouvoir en trois jours de temps, les chasser du poste qu'ils occupoient. Le vingt-six de Juin, le vent, qui tenoit du Nord, estant favorable aux Turcs, ils resolurent de sortir du détroit. Dans cette pensée, ils voguerent assez doucement vers les Chrestiens, qui de leur costé

1656. ne souhaitant rien davantage que de se batre, tâcherent, quoy que contre vent, de s'approcher de leurs ennemis. Ce mouvement étonna un peu les Turcs. Ils ne songérent presque plus qu'à éviter le combat, & à se sauver sous la pointe de Babiers, laquelle renferme une des Bayes, qui sont entre les chasteaux & la bouche des Dardanelles. Mais le vent changea tout d'un coup, en faveur des Venitiens. Le Prieur de la Rochelle, à la teste de son escadre, & Mocenigo, avec trois vaisseaux, qu'il commandoit, s'avancérent vers les chasteaux, pour oster cette retraite aux galeres Turques. On se batoit cependant, avec toute la chaleur imaginable. Le choc fut sanglant & opiniastré, & dura long-temps. Enfin la victoire se déclara pour les Chrestiens. Le General Marcello fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un si brave homme. Il joignit à l'abordage un grand vaisseau, que les Turcs appellent Sultane, & s'en rendit maistre, aussi-bien que de la galere de ce vaisseau. Mais un malheureux coup de canon l'emporta & de cette sorte ne luy permit pas de joüir de sa victoire. Le Provediteur prit sa place, & poussa vivement les Turcs. De toute leur flotte, il n'y eut point de batiment, qui ne fust pris, brûlé, ou coulé à fond, si l'on en excepte quatorze galeres, qui se sauverent avec le Capitan-Bacha, & quatre galeres des Beys. Les Venitiens n'ayant pas assez de gens pour monter tous les vaisseaux, qu'ils avoient pris, en brûlerent un bon nombre, la nuit suivante, & ne conservérent pour marque de leur victoire, que douze galéres, quatre vaisseaux, & deux galeasses. Cinq mille esclaves Chrestiens furent remis en liberté. On ne sçauroit dire au vray, combien les Turcs y perdirent de soldats. Pour ce qui est des Venitiens, il est constant qu'il n'y eut pas plus de trois cens morts ou blessez; si neanmoins, on ne doit compter Marcello, que pour un homme.

Combat entre les Chrêtiens & les Turcs.

Animez par une si grande victoire, ils attaquerent l'Isle

l'Isle de Tenedos, l'emporterent en quatre jours, & 1656.
peu aprés, prirent Stalimene, qui est l'ancienne Lemnos. Outrée de tant de disgraces, la Porte forma le dessein de fondre sur la Dalmatie; & le Grand-Seigneur résolut d'y commander en personne, la campagne suivante. On choisit Raguse pour magasin & pour place d'armes. Le Gouverneur de Bosnie fit avertir les Magistrats de mettre tout en estat. Cette pauvre Republique, craignant un malheur, qui ne pouvoit que la ruiner, envoya des Deputez à Constantinople, avec le tribut. Ils eurent ordre de voir le Bacha en passant, & de le prier de s'employer pour leur ville, auprés des Ministres. Mais le Bacha irrité de ce que Raguse envoyoit ces Deputez, les mit en prison, & les menaça de les faire étrangler, si leur République n'obeïssoit.

Il sembloit alors, que la conqueste de la Dalmatie dût 1657.
n'estre l'ouvrage que d'une campagne. Le Sultan vouloit partir, aussi tost que la saison le pourroit permettre; & la République de Venise se disposoit à soûtenir un puissant effort. Neanmoins, les Ministres de la Porte, considerant le mauvais estat de leurs affaires; Que la ville de Constantinople estoit pleine de Mécontens; Que le Roy de Perse & l'Empereur de Moscovie meditoient une irruption; Qu'il y avoit des factieux, qui parloient de deposer le Grand Seigneur, & de mettre un de ses freres sur le Trône; Qu'enfin, l'Empire estoit menacée de toutes parts: Les Ministres, dis-je, considerant tout cela, crurent qu'il falloit differer l'éloignement de la Cour, & le voyage de Dalmatie, à cause que la presence du Grand Seigneur estoit nécessaire au cœur de l'Empire.

Ce Prince commença à paroître plus rarement en public, qu'il n'avoit fait jusques-là. Il avoit remis son voyage d'Andrinople, afin de presser le départ des Spahis & des Janissaires, destinez pour la Canée. Mais ces troupes, qui avoient une forte repugnance pour la guerre de Candie, refusérent de partir, qu'on

1657. ne les euſt ſatisfaits, de tout ce qui leur pouvoit eſtre dû. Le Sultan trouva cette propoſition ſi inſolente, que ſur le champ, il fit couper la teſte à deux des Mutins.

Une execution faite ſi mal à propos, ne pouvoit qu'avoir de fâcheuſes ſuites. Auſſi aigrit-elle les eſprits au lieu de les adoucir. D'un autre coſté le pain & les vivres commencerent à eſtre fort chers à Conſtantinople. Cette cherté eſtoit cauſée non ſeulement par les priſes continuelles que les Venitiens faiſoient ſur les Turcs, mais encore par l'interruption du tranſport des proviſions, que l'Archipel a coûtumé d'envoyer à cette ville. Le peuple cria fort haut, comme s'il euſt eſté reduit à l'extremité. Pour l'appaiſer le Viſir promit de mettre en mer une flotte conſiderable, & d'attaquer Tenedos, dont la perte eſtoit à vray dire la ſeule cauſe de cette cherté. Il tint parole. Mais les vents & le mauvais temps contraignirent ſes vaiſſeaux de ſe retirer dans un port voiſin. Ils y attendirent les galeres de l'Archipel, qui les devoient joindre. Cependant le General de Veniſe en ayant eſté averti, mit à la voile, pour empêcher leur jonction. A peine eſtoit-il dans le canal de Scio, qu'il rencontra dix vaiſſeaux de guerre de Barbarie, qui convoyoient un grand nombre de ſaïques & d'autres bâtimens, dont quatorze eſtoient chargez de vivres, & portoient le tribut de l'Iſle de Rhodes, conſiſtant en deux cens mille écus. Il les attaqua avec ſuccés, brûla les dix vaiſſeaux de guerre, & une partie des ſaïques, tua mille Turcs, fit quatre cens priſonniers, & delivra trois cens Chreſtiens. Tout cela ne luy coûta que cent hommes tuez, & trois cens bleſſez.

Sur l'avis de cette défaite, le nombre des Mécontens de Conſtantinople augmenta de telle maniére, que pour prévenir une revolte generale, le premier Viſir reſolut d'aller en perſonne à Tenedos. Il embarqua cent mille hommes ſur une flotte com-

composée de dix-huit vaisseaux, trente galeres, & dix galeasses, & sur un nombre prodigieux de saïques, & d'autres bâtimens. De ces cent mille hommes, il y en avoit la cinquiéme partie de cavalerie, & le reste d'infanterie. Le dix-septiéme de Juillet, il mit à la voile, & sortit des Dardanelles, aprés avoir sçû que Mocenigo estoit du costé de la Morée en chasse de quelques vaisseaux. Le passage n'estoit pourtant pas trop libre; & Bembo parut avec un escadre de dix-huit vaisseaux. Les Turcs mépriſant des ennemis, qui leur paroissoient si foibles, les chargerent en gens asseurez de la victoire. L'Amiral & le Vice-Amiral de leur flotte attaquerent avec cinq autres gros vaisseaux, l'Amiral Venitien. Celuy-cy se défendit aussi courageusement qu'il se puisse, ayant esté trois heures entieres bord à bord des Turcs. Leurs autres vaisseaux s'attacherent à ceux de l'escadre Chrétienne; & il se donna un combat terrible. L'avantage fut encore du costé des Venitiens, qui dans la poursuite firent échoüer une Sultane, mirent une galeasse hors de combat, coulerent à fond deux vaisseaux, & donnerent la chasse au reste jusqu'à Mitylene. Cependant Mocenigo s'approchoit des Dardanelles. Estant arrivé à la portée du bruit du canon, il fit toute la diligence possible, pour se rendre au lieu du combat, & s'y rendit fort à propos. D'abord qu'il parut, la plus part des galeres Turques tournerent la proüe, & firent voile vers la coste de Natolie. Mais ce fut avec un si grand desordre, que de vingt huit galeres, sans compter deux galeasses, il n'y en eut pas plus de cinq, qui se retirerent sous le canon des châteaux, avec la Galere-Bastarde. Mocenigo poursuivit le reste, qu'il ne put joindre de ce jour-là, à cause du vent. Le lendemain, le vent estant favorable, on tint un Conseil de guerre dans le vaisseau du General. Tandis qu'on deliberoit, on apperçût cinq galeres Turques, qui tiroient vers une pointe nommée *Baba*, pour s'y mettre en seureté. Il fut resolu, que

1659.

C'est ainsi qu'ils appellent l'Amirale.

1657. que le General attaqueroit avec l'eſcadre de Malthe ces cinq galeres, & les autres qui ſe ſeroient retirées au meſme endroit ; que cependant le reſte de la flotte feroit feu ſur les vaiſſeaux Turcs, qui ſeroient hors de cet azile. Le General s'avança vers cette pointe, où paſſant ſous le feu de deux batteries, & meſme à la portée du mouſquet, un malheureux coup donna dans la chambre des poudres, & fit ſauter le vaiſſeau. Ainſi mourut le brave Mocenigo, de qui les actions éclatantes ont trouvé place dans l'Hiſtoire de Veniſe, & dont la memoire eſt encore chere à cet Eſtat. Le Proveditеur prit auſſitoſt le commandement de la flotte, & s'avança contre les Turcs, dans le deſſein de venger la mort de Mocenigo. Il le fit, & comme s'il euſt voulu imiter les anciens buchers, il en dreſſa un à Mocenigo de la galere Amirale des ennemis, qu'il brûla. Enſuite il ſe retira à Tenedos.

Quelques jours aprés, c'eſt-à-dire le 28. Juillet au ſoir, la flotte Turque eſtant rétablie, elle fit voile de Mitylene pour Tenedos ; où elle arriva le trentiéme. Cinq mille hommes furent débarquez d'abord ; & un plus grand nombre ſe preparant à les ſuivre, les Officiers de la fortereſſe s'aſſemblerent en Conſeil de guerre. Ils tomberent tous d'accord, qu'il eſtoit abſolument impoſſible de défendre l'Iſle contre un ſi puiſſant ennemi, & qu'il falloit ſe retirer. Ainſi ayant embarqué leur monde, leur artillerie, & leurs munitions, ils abandonnerent la place aux Turcs. Ceux-cy aprés un ſuccés, qui leur coûtoit ſi peu, débarquerent dix mille hommes dans l'Iſle de Lemnos, & aſſiegerent le château, auſquels ils donnerent un aſſaut general. Mais ils furent repouſſez avec perte de cinq cens hommes, & de leurs échelles. Leurs autres attaques n'eurent pas plus de ſuccés. Ils ſe retiroient toûjours avec perte, & aſſeurement ils euſſent levé le ſiege s'ils n'euſſent pas autant craint la colere du Divan, que le bras de leurs ennemis. Cette penſée leur fit reprendre courage. Ils s'opiniâtrerent à emporter

Tenedos repris par les Turcs.

la

la place, & l'emporterent effectivement. Car les Chrestiens affoiblis par un siege d'environ deux mois, & desesperant d'estre secourus, demanderent à capituler. Ils sortirent avec armes & bagages, & eurent la liberté de se retirer en Candie. 1657. Lemnos repris.

La prise de ces deux Isles causa de la joye aux Ministres, appaisa le peuple, & rasseura le Grand-Seigneur, qui apprehendoit que son départ ne fust suivi de quelque soûlevement. Ce Prince partit à la fin pour Andrinople, où il fit une entrée solemnelle, à la teste de vingt mille hommes, sans compter la suite ordinaire de la Cour. Il voulut que l'Ambassadeur de Venise, & le Secretaire Ballarino fussent témoins de sa grandeur; & aprés cela il chargea Ballarino d'écrire à Venise, *Que bien qu'il pust inonder tous les Estats de la Republique, & mesme en prendre la capitale, sa clemence estoit si grande, qu'il vouloit bien leur donner la paix: Que neanmoins, ils ne devoient rien esperer à cet égard, s'ils n'estoient dans le dessein de luy ceder toute l'Isle de Candie avec la forteresse de Cliſſa en Dalmatie, & de luy payer trois millions d'or pour les frais de la guerre.* Mais ces conditions furent trouvées injurieuses par le Senat, qui prit le parti de se defendre plus vigoureusement que jamais.

Tandis que l'on avançoit les preparatifs à Constantinople, & que l'on s'y disposoit à faire un effort du costé de Dalmatie, les Turcs & les Venitiens de Candie ne negligeoient rien, ceux-là pour subjuguer toute l'Isle, & ceux-cy pour s'en conserver une partie. Les premiers se preparerent à assieger la capitale. Les autres tâcherent de se rendre maistres de la Canée, par intelligence. Mais le dessein de ces derniers échoüa. Ils ne purent faire descente, à cause que le Gouverneur, qui estoit tres-vigilant, avoit renforcé de cinq cens hommes, sa garnison, & que Chusain-Bacha s'estoit approché de cette place avec trente galeres.

1657. Une acte de severité du premier Visir pensa estre cause de la ruine de l'Estat. Le Rendez-vous de toutes les troupes estoit à Andrinople. Les forces du Gouvernement d'Alep, commandées par le beau-frere du Bacha de cette Province, arriverent un peu trop tard. Le Visir crut qu'une negligence de cette nature ne devoit pas estre laissée impunie. Dans cette pensée, il fit mettre à mort le Commandant de ces troupes. Le Bacha d'Alep, outré d'une execution si severe, leva en tres-peu de temps une armée de quarante mille hommes, & s'approcha de Scutari, menaçant Constantinople mesme, à moins qu'on ne luy donnast la teste du Visir. Cette demande fit trembler le Divan, qui n'osoit ni satisfaire le Bacha, ni refuser nettement de le contenter. Ce qu'on put faire, fut de tâcher de l'amuser par des réponses obligeantes. Mais il regarda ces délais comme un refus, & redoubla ses demandes; voulant qu'à la teste du Visir on joignist celles de quatre Conseillers d'Estat, qu'il accusoit d'avoir signé la Sentence de son beau-frere. Enfin pour témoigner aux Ministres, qu'il ne se relâcheroit point, il pilla & brûla les environs de Constantinople. Cette grande ville estoit alors dans une consternation incroyable. Les menaces du Bacha, jointes aux ravages de la peste, causerent un mécontentement general, qui parust tres-dangereux : & l'on craignit, que l'autorité du Grand Seigneur ne reçût au dedans, de plus facheuses atteintes, qu'elle n'en recevoit au dehors. Aussi-tost que le Visir eut appris, que l'armée des Rebelles estoit de soixante mille hommes, il quitta tout, pour songer uniquement à les reduire. Il rappella de Dalmatie les forces que l'on y avoit envoyées, en tira d'autres de Transsylvanie, se mit à leur teste, & marcha droit à Constantinople. Avant que de partir d'Andrinople, il conseilla au Grand-Seigneur de donner la liberté à Cappello & à Ballarino. Son dessein estoit de faire

croire

croire aux Rebelles, que pour n'avoir qu'eux à combattre, on feroit la paix avec la Republique de Veniſe. Quelque prudent que fuſt ce conſeil, il ne fit aucun effet ſur le Bacha, qui ne laiſſa pas, & de continuer ſa marche, & de s'aſſeurer de tous les poſtes avantageux. Mais l'action de toutes la plus hardie, une action qui lia les mains au Sultan, & le mit hors de pouvoir de pardonner au Bacha, fut que ce Rebelle oſa proclamer Empereur, un jeune homme de vingt ans, qu'il avoit auprés de luy. Pour juſtifier cette démarche, il publia, *Que c'eſtoit un fils d'Amurat, dont il avoit pris la défenſe; qu'en ſa faveur, il s'eſtoit emparé d'une partie de l'Aſie: & qu'il alloit à Conſtantinople depoſer l'uſurpateur, & mettre ſur le Trône, l'heritier inconteſtable de la Couronne.* 1657.

Les alarmes furent encore plus grandes à Conſtantinople ſur les nouvelles, qui y vinrent, que le Roy de Perſe, vouloit profiter d'une conjoncture ſi favorable; qu'il ſongeoit à attaquer Babylone; & qu'il eſperoit ſe venger des actes d'hoſtilité, que les Turcs avoient commis ſur ſes terres. Cet avis donna du chagrin aux Miniſtres: mais ſi leurs craintes augmenterent, ils redoublerent leur application & leur diligence. Toutes choſes n'en allerent pas plus mal en Candie. Chuſain-Bacha reçût de Morée une recruë de vingt-cinq mille hommes; & la confuſion des affaires n'empêcha pas qu'il n'eſperaſt d'emporter la capitale de l'Iſle.

Cependant, comme la revolte du Bacha d'Alep eſtoit de la derniere importance, on ſe donna tout entier à l'étouffer. Le premier pas que l'on fit, fut de tirer du Mouſti une Fetſa ou Sentence, par laquelle le Bacha eſtoit declaré Traître. On ne laiſſa pourtant pas d'envoyer vers les Rebelles un Chiaoux, avec des lettres d'abolition, & des aſſeurances, que ſi leur Chef licentioit ſes troupes, & rentroit dans le devoir, il rentreroit au meſme temps, en faveur auprés de ſon Maiſtre. Le Bacha

1657. reçût ce Chiaoux avec les meſmes ceremonies, que ſi c'euſt eſté un Ambaſſadeur. Auſſi aimoit-il bien mieux le conſiderer comme tel, que de le regarder comme un Officier envoyé pour luy apprendre ſon devoir, Aprés l'avoir écoûté aſſez patiemment, il luy dit, *Que le jeune Prince, pour qui il prenoit les armes, eſtoit un fils d'Amurat; Que pour l'arracher à la violence de ſon oncle, ſa mere l'avoit tenu caché fort long-temps; & qu'il n'y avoit aucun accommodement à faire, à moins que Mahomet ne rendit une Couronne, qui appartenoit legitimement au fils d'Amurat.* Sur ce pied, & pour couvrir ſa revolte d'une apparence de fidelité & de juſtice, auſſi bien que pour ébloüir l'armée, le Bâcha menoit toûjours avec luy, ſon jeune Sultan. Il luy fit un train magnifique, & digne de la grandeur des Empereurs Ottomans. Il ſouffroit, que l'on portaſt devant luy le *Tugh*, ou Etendart Royal; que ce Prince prétendu donnaſt audience aux Ambaſſadeurs; que l'on miſt toutes les dépeſches en ſon nom; en un mot, qu'il ne luy manquaſt aucune des apparences de l'autorité Souveraine. L'armée des Rebelles eſtoit alors de ſoixante & dix mille hommes. Le Bacha en fit deux détachemens conſiderables, qu'il envoya; l'un vers Scutari, & l'autre vers Smyrne. De cette ſorte, il jetta par tout l'épouvante, & contraignit le Grand-Seigneur à luy faire des offres avantageuſes. Un jour on luy propoſa le Gouvernement du Grand-Caire. Mais il rejetta toutes ces propoſitions, & les Miniſtres jugerent facilement, qu'il ne faloit rien attendre que de la force. Ils firent des levées en Aſie: mais il leur arriva une nouvelle diſgrace. Ces troupes révolterent, & prirent parti dans l'armée de l'ennemi. En une telle extremité, on eut recours au premier remede; c'eſt-à-dire que le Bacha fut declaré de nouveau Rebelle, & qu'on donna ordre à tous les ſujets, de n'épargner ni luy, ni ceux qui étoient

toient dans ſes intereſts. Sur cet ordre, les habitans d'un certain village d'Aſie luy tuerent vingt-cinq ou trente ſoldats. En revange, il paſſa tout le village au fil de l'épée, & ne pardonna ni aux femmes, ni aux enfans. 1657.

Tout demeura dans cette effroyable confuſion, durant l'année 1658. Le commencement de l'année ſuivante ne promit rien de plus doux. Le bruit courut que le Roy de Perſe eſtoit en marche, à la teſte de deux cens mille hommes, & qu'il pretendoit reprendre Bagdet, ville que ſes prédeceſſeurs avoient poſſedée. Sur la foy de cette nouvelle, le Sultan parut plus diſpoſé que jamais à faire la paix avec les Rebelles. Il fit offrir à leur General le Gouvernement perpetuel de Syrie, dont il ne ſe reſervoit en hommage que cent mille Sultanins par an; ce qui n'eſtoit que le tiers du revenu ordinaire de cette Province. Mais le Bacha, dont les eſperances augmentoient, à meſure que ſon armée groſſiſſoit, rejetta ces offres avec mépris; comme ſi rien n'euſt eſté capable de le ſatisfaire, que la poſſeſſion de l'Empire, ou tout au moins une égalité de puiſſance avec le Sultan. L'armée des Rebelles eſtoit alors de quatre-vingt mille hommes. Le Bacha tint quelques jours ſon grand quartier aux environs de la forteresſe *Tocacaya* à dix jours de marche de Smyrne. De là s'approchant de Conſtantinople, il fit connoître aux Miniſtres, qu'ils n'avoient qu'à ſe réſoudre, ou à le combattre, ou à luy céder. Ils embraſſerent le plus honnorable de ces partis. Le Viſir paſſa en Aſie avec une belle armée, & livra bataille au Bacha. Le choc dura quelques heures, ſoûtenu de part & d'autre avec vigueur: Il y eut beaucoup de ſang repandu: mais la fortune des Rebelles l'emporta enfin: L'armée du Viſir fut miſe en déroute: ſon bagage & ſon canon demeurerent aux victorieux; & pour luy, il ſe ſauva dans les Provinces voiſines, où il ne fut pas

Bataille entre le Viſir & les Rebelles.

1659. pourſuivi : De ſorte qu'il eut le temps de rallier ſes troupes.

La nouvelle de cette défaite fut encore un coup terrible pour les habitans de Conſtantinople, où les Miniſtres ſe trouverent dans un extréme embarras. Les affaires paroiſſoient deſeſperées. Les Rebelles eſtoient maiſtres de la campagne. Le nombre des Mécontens augmentoit. On venoit de perdre une grande bataille. Le Perſan vouloit, diſoit-on, ſe joindre au Bacha d'Alep. Le turbulent Ragotzki excitoit de nouveaux troubles en Tranſſylvanie. Tout eſtoit également à apprehender, & l'ennemi, & le ſujet.

Pour employer le dernier remede, le Grand-Seigneur marcha en perſonne contre ſes ſujets revoltez. Son armée, que groſſiſſoit le débris de celle du Grand-Viſir, conſiſtoit en ſoixante & dix mille fantaſſins : & trente mille chevaux. A ſon approche le Bacha perdit courage ; & ce Rebelle, qui juſques-là avoit eſté intrepide, tremble à la vuë de ſon Maiſtre, convoque un Conſeil general de guerre, & y repreſente, qu'il vaut bien mieux écoûter des propoſitions de paix, que de tout remettre ſur le ſuccés incertain d'une bataille. Ses ſoldats déja étonnez d'avoir ſur les bras une armée nombreuſe, ſe trouverent diſpoſez à la paix. Les articles furent dreſſez. On les envoya au Grand-Seigneur, qui ne voulut pas faire tort à ſa dignité, en traitant directement avec ſes ſujets. Mais il ordonna à Morteza Bacha d'agir en ſon nom, & promit de ratifier tout ce que ce Miniſtre feroit. Morteza de ſon coſté refuſa d'entrer en negociation avec les Rebelles, tant qu'ils ſeroient proches de l'armée Royale. Pour le ſatisfaire à cet égard ; ils ſe retirerent vers Alexandrie, à quelques journées du camp du Grand Seigneur. Morteza fit connoiſtre aprés cela au General des Rebelles, qu'une conference ſeroit génée au milieu d'un camp, où l'on ſe verroit expoſé au bruit & à la violence du ſoldat ; qu'ainſi il faloit choiſir un endroit un peu retiré. Le Bacha eut l'im-

pru-

prudence de tomber d'accord d'un lieu neutre, où Morteza l'étrangla avec l'aide de dix-sept personnes, qu'il pretendoit avoir amenées pour confirmer le traité au nom du Sultan. Cette exécution changea la face des affaires, & jetta la confusion & le depit dans l'armée des Rebelles. Un triste silence succeda à l'attente de la paix, & chacun se retira le mieux qu'il put. Ainsi finit en un seul moment, cette guerre qui menaçoit d'une étrange revolution l'Empire des Ottomans. L'inexorable Visir conserva toûjours dans la suite un esprit de severité, & de vengeance, contre les partisans du Bacha. Il n'eut point de cesse, qu'il n'eust fait perir les plus riches habitans d'Asie, & les plus puissans des Spahis; ainsi que nous le dirons cy-aprés. Le service que Morteza venoit de rendre, estoit trop considerable, pour ne luy pas attirer quelques effets de la reconnoissance de son Maistre. On l'envoya en Transsylvanie contre Ragotzki au secours des Tartares. Ensuite le Grand-Seigneur luy donna le Gouvernement de Babylone. Nous verrons dans quelque temps & ses progrés & sa fin. 1659.

Autre revolte.

La tranquillité n'estoit pas encore entierement rétablie, lors qu'une nouvelle revolte donna des nouvelles occupations à la Cour. Le neveu du Bacha d'Alep prit les armes pour venger la mort de son oncle, & se fit suivre par les peuples du Gouvernement d'Alep. D'autres Mécontens le joignirent. Un des principaux fut le fils du Chusain-Bacha, dernier General de Candie. Le Visir avoit fait mourir ce Bacha pour une legere desobeissance, sans se souvenir des services qu'il avoit rendus à l'Estat. La verité est, que ce Ministre n'épargnoit personne, beaucoup moins des gens qui ne luy devoient point leur fortune, & ne luy faisoient gueres leur Cour. Le Bey de Torgues vassal du Bacha d'Egypte se revolta au mesme temps, & mena dix mille chevaux au camp des Rebelles. Cette armée grossie de la sorte, jetta la ville de Constantinople dans les mesmes apprehensions,

1659. sions, dont on venoit de sortir. Mais l'adroit Visir se conduisit si prudemment, que semant la division entre les Chefs, & faisant sous main des largesses aux soldats, il dissipa insensiblement ce parti, qui s'estoit déja rendu formidable. Ainsi les Chefs demeurerent à la merci d'un Ministre, à qui la clemence n'estoit pas connuë, & qui n'avoit jamais pardonné, ni à des coupables, ni mesme à des gens, qu'il ne faisoit que soupçonner.

Sur la fin de cette année, il fit construire les bas forts, que l'on appelle les Châteaux de la Reyne-Mere, & qui sont situez à l'entrée des Dardanelles. Au même temps le Bacha de la Canée reçût ordre de preparer toutes choses pour le siege de Candie: & l'on chargea les Gouverneurs des Provinces de se tenir prêts à marcher en Transsylvanie & en Dalmatie.

1660. Le Rendez-vous de l'armée fut donné à Belgrade; où le Visir se rendit en diligence, pour presser la marche des troupes, qui y abordoient de tous costez, & pour hâter les preparatifs. Ce Ministre, quoi que vieux ne manquoit ni de vigilance, ni de vigueur: Et c'étoit en partie cela, qui l'avoit mis si avant dans les bonnes graces & dans l'estime de son Maistre. On ne faisoit rien sans luy. Mais il estoit soupçonneux au dernier point; & pour s'attirer sa haine, il suffisoit d'estre puissant. Le Casir ou Gouverneur de Damas, éprouva toute la rigueur de sa politique. C'estoit un homme attaché au service & aux interests du Sultan. Mais à cause qu'il estoit favori à la Reyne-Mere, & que sa fortune estoit trop bien établie, l'ombrageux Visir trouva un pretexte de le mettre à mort. Cette action barbare irrita si fort la Princesse, que jamais elle n'a pû pardonner à ce Ministre. Sa colere s'est même étenduë jusques sur le grand Kiuperli, fils & successeur du Visir. A la fin pourtant touchée de la vertu, du merite, & des soûmissions de ce fils, elle a oublié le crime du pere.

Le traité des Pirenées ayant alors rétabli une bonne intel-

intelligence entre les deux plus puiſſans Monarques de la Chreſtienté, le Roy de France envoya genereuſement aux Venitiens un ſecours de quatre mille hommes de pied, qui les mirent en eſtat d'entreprendre quelque choſe en Candie. Ils preſſerent de telle ſorte le Bacha de la Canée, qu'il écrivit à Conſtantinople, que ſi on ne le ſecouroit promptement, il ſeroit contraint de rendre la place. Le Grand-Seigneur l'aſſûra, qu'on alloit faire toute la diligence imaginable; & cependant pour l'encourager à ſe bien défendre, il le regala d'une épée, & d'une veſte de martre zibeline. Dans ces entrefaites les Venitiens prirent trois forts, *Calamo*, *Calegro*, & *Epicarno*: aprés quoy ils aſſiegerent la Canée. Mais trois mille hommes y eſtant entrez, on leva le ſiege dans l'eſperance de chaſſer de Candie neuve, les Turcs qui avoient baſti cette place prés de l'ancienne Candie pour la brider. 1666.

Le Viſir également accablé d'âge & de fatigues, tomba malade à Belgrade. Comme il avoit ſouvent menacé ſes Medecins de les faire mourir, s'ils ne luy conſervoient la ſanté, ils ne negligerent rien pour ſa gueriſon. De leur avis il quitta l'air de Belgrade, & ſe rendit à Andrinople, où il revint peu à peu. Il envoya ordre à Halil-Bacha de former en diligence le ſiege de Varadin, place dont les Turcs ſouhaitoient de ſe rendre maiſtres, pour pouſſer leurs conqueſtes plus avant. Dans la ſuite nous parlerons & de la priſe de cette place, & des troubles, que l'ambitieux Ragotzki excita en Tranſſylvanie.

SUI-

SUITE DE L'HISTOIRE DE MAHOMET IV. OU MEMOIRES DE M. RYCAUT.

Contenant outre la Relation de tout ce qui s'eſt paſſé en Turquie depuis l'an 1660. *juſqu'en* 1677. *l'eſtat du commerce durant ſeize ans ; ſur tout par rapport à la nation Angloiſe.*

LIVRE PREMIER.

En l'An de I. C. 1661. *& de l'Hegire* 1072.

1661. DABORD que le Roy de la Grand'-Bretagne ſe vit rétabli ſur le Trône de ſes anceſtres, il ſongea à renouveller les alliances étrangeres. Celle des Turcs luy paroiſſant la plus importante, à cauſe que l'on conſume en Turquie quantité de manufactures Angloiſes, & qu'en échange les Eſtats du Grand-Seigneur fourniſſent à l'Angleterre pluſieurs choſes, dont elle a beſoin, il reſolut d'envoyer un Ambaſſadeur à la Porte, pour confirmer les anciens traitez. Le Comte de Winchelſey, qui fut honoré de cet employ arriva à Conſtantinople dans les premiers mois de l'année 1661.

Les affaires de ce floriſſant Empire eſtoient alors entre les mains du grand *Kiuperli*, un Miniſtre chargé

gé d'ans & d'infirmitez, mais dont l'esprit se conservoit dans une tres-belle assiette. Naturellement il estoit cruel, & l'âge avoit joint à cette mauvaise qualité une humeur fâcheuse, qui ne faisoit que l'aigrir. Avec cela tout autre temperament n'eust pas esté si utile dans ce temps, où il falloit ne point ployer sous la violence des seditions. Une paix de plusieurs années, & la foiblesse du Gouvernement avoient donné lieu aux Chefs des troupes & aux Bachas de s'élever. S'estant enrichis & rendus assez puissans, leur insolence n'eut plus de bornes; comme cela arrive ordinairement dans les Estats, dont tout le corps est si vaste, qu'il ne sçauroit estre gouverné par un Prince foible. A la verité, l'on avoit la guerre avec les Venitiens. Mais on ne la soûtenoit que mollement: on se contentoit d'envoyer en mer tous les ans une flotte de galeres: & si l'on faisoit des preparatifs, ce n'estoit que par parade: Il sembloit mesme que l'on ne songeast qu'à exercer les gens de l'Amirauté, ou à amuser le peuple, sans se mettre en peine de faire des conquestes, qui consolassent les Turcs des Sommes qu'il leur en coûtoit, & des incommoditez qu'ils essuyoient. De la sorte pour arrester les mauvais effets de l'ambition & de l'avarice des Bachas, cet Empire gouverné par un jeune Prince, avoit besoin d'un homme inflexible comme Kiuperli. En deux ou trois ans, ce Ministre ruina tous les Bachas qui luy parurent trop puissans pour son interest, aussi bien que pour l'interest de son Maistre, & les principaux Mutins furent immolez à la seureté du Grand-Seigneur, qui profita de leurs biens. Le ministere de Kiuperli à coûté la vie à trente-six mille personnes, qui ont esté condamnées dans les diverses Provinces de l'Empire. Ce Visir faisoit étrangler secretement dans Constantinople, ceux qu'il proscrivoit d'autorité souveraine. Ses executions estoient promptes, & violentes. Tout se passoit presque à l'insçû des soldats & du peuple; & ces malheureux perdoient la vie 1661.

sans

1661. ſans avoir le temps de ſe juſtifier, ſans pouvoir ſe plaindre; ſans qu'on fiſt la céremonie de dreſſer des échaffauts pour leur ſupplice. Les Grands, qui par leurs rapines & par leur orgueil, s'eſtoient attiré la haine & l'envie de leurs inférieurs, demeuroient confus; & ne pouvant ſe révolter, ne ſçavoient où prendre un azile contre la juſtice inexorable du Viſir. C'eſt-là l'effet d'une puiſſance ſans bornes, qui diſpoſe abſolument des temps & des choſes, & accommode plûtoſt les déliberations aux entrepriſes, que les entrepriſes aux déliberations.

Cependant le Grand Seigneur applaudiſſoit à la vigilance de ſon Miniſtre, & ſe repoſoit de toutes choſes ſur luy. Les frequentes mutineries des Janiſſaires avoient fait beaucoup d'impreſſion ſur ce Prince. Mais il réſolut de ſe donner tout entier aux divertiſſemens de la chaſſe; tandis que le Grand Viſir continuoit ſes proſcriptions, & oſtoit la vie à tout autant d'Officiers qu'il y en avoit, qui n'eſtoient pas ou ſes creatures, ou dans ſes intereſts. Il épargna neanmoins le Kahya-Bey, ou Lieutenant General des Janiſſaires, le Bacha de Babylone nommé Mortéza, & le Bacha de Magnéſie, trois Seigneurs connus par leur valeur & par leur integrité. Encore ne les épargna-t il peut-eſtre, que parce qu'il vit qu'ils ſe tenoient ſur leurs gardes.

Tel eſtoit alors l'eſtat des affaires au dedans. Pour le dehors, les Princes Chreſtiens avoient des Ambaſſadeurs ou des Réſidens à la Cour du Grand-Seigneur. Il y en avoit d'Allemagne, d'Angleterre, & de Hollande; ces Princes ayant juſques-là entretenu une bonne correſpondance avec les Turcs. Veniſe meſme ne laiſſoit pas, nonobſtant la guerre, d'avoir deux Miniſtres à Conſtantinople; Capello, Procurateur de S. Marc, un perſonnage conſommé dans les affaires; & Ballarino, un homme adroit, vigilant, qui ne laiſſoit échaper aucune occaſion d'avancer ſes intereſts, & en meſme temps ceux de ſes Maiſtres.

De

De meſme, la France, quoy que tres-ſenſible à l'inſulte faite à ſon Ambaſſadeur que l'on avoit maltraité, & enſuite contraint de ſe retirer, entretenoit un Miniſtre à Conſtantinople. Monſ. de Rheninghen Reſident de l'Empereur eſtoit un Gentilhomme franc, ſincere & ouvert, ſuivant le caractere de ſa nation. Il avoit ſi bien menagé les Turcs, que juſques-là les deux Empereurs n'en eſtoient pas encore venus à une rupture; bien que l'on fiſt tous les jours des courſes ſur la frontiere, & que l'on reçuſt de part & d'autre de grands ſujets de mécontentement & de plainte. 1661.

Mais pour rendre plus intelligible la ſuite de noſtre Hiſtoire, il faut reprendre les choſes d'un peu plus haut, c'eſt-à-dire dés l'an 1657. auquel temps l'ambitieux Ragotzki excita de nouveaux troubles en Tranſſylvanie, & jetta les fondemens d'une guerre, qui éclata peu aprés entre l'Empereur & le Turc. La Pologne eſtant extrémement affoiblie par une guerre preſque continuelle avec le Grand Duc de Moſcovie, par les rebellions frequentes des Coſaques, & par l'irruption des Suedois, que le Vice-Chancelier du Royaume avoit appellez au pillage de ſa patrie, le Roy Caſimir ſe trouva dans le dernier embarras. Voyant ſes affaires deſeſperées, les treſors publics & particuliers épuiſez, les villages deſolez, les terres en friche, le commerce ruiné, tout en deſordre & en combuſtion, il ne laiſſa pas de ſe promettre quelque choſe de l'amitié de Ragotzki. Pour le gagner, il luy envoya en qualité d'Ambaſſadeur, Albert Pravesmotski, Grand Chancelier du Royaume, & luy fit donner parole, que s'il vouloit le ſecourir, on éliroit le jeune Prince de Tranſſylvanie pour ſucceſſeur à la Couronne de Pologne. Cette offre flatta agreablement l'ambitieux Ragotzki. Il ſe regarda comme le plus heureux de tous les hommes, de voir enfin dans ſa maiſon une Couronne qui n'avoit eſté montré à ſon pere que de loin, Hiſtoire du Prince Ragotzki.

1661. comme la terre de Canaan à Moïse. Il eut plusieurs conferences sur ce sujet avec les Commissaires de Casimir. Mais le traité fut rompu, parce que le Prince insista sur des conditions, qu'il n'estoit pas au pouvoir de l'Ambassadeur d'accorder, & que le Roy mesme n'eut pû signer sans le consentement de ses Estats. Ragotzki parut outré de cette demarche. Il se plaignit qu'on s'estoit mocqué de luy, & resolut d'en tirer raison, & d'emporter à la pointe de l'épée une Couronne dont il s'estoit déja crû possesseur par un traité. Dans cette pensée il fit une ligue avec les Suedois; & mettant sur pied une belle armée, entra dans les Estats de Pologne, dont il brûla & pilla toute la frontiere. Ses progrés donnerent de l'ombrage aux Turcs, qui toutefois s'alarmoient moins des conquestes de Ragotzki, que de la grandeur naissante des Suedois, dont ils n'eussent pas voulu estre voisins. Ils envoyerent des ordres precis au Prince, & de ne pas aller plus avant, & de s'en retourner en diligence dans ses Estats, avec toutes ses troupes. D'un autre costé le Cham de la Tartarie Crimée, & l'Empereur offensez de sa marche, le menacerent d'une irruption, s'il n'abandonnoit son entrepriſe, pour se retirer chez luy. Mais la passion d'estre Roy l'emporta sur d'autres considerations, & fit que le Prince ferma les oreilles aux menaces de ses ennemis, & aux conseils de ses amis. Il estoit maistre d'un Estat assez fertile, assez grand, & assez peuplé, qui eust satisfait tout autre que l'ambitieux Ragotzki. Il pouvoit estre fort heureux, en joüissant paisiblement de ce pays, qui le cedoit veritablement à quelques autres, mais qui d'ailleurs estoit tres considerable. Pour cela il n'eust falu que se posseder un peu plus soy-mesme, que vaincre son propre cœur, & ne se pas attirer imprudemment la haine de ses formidables voisins. Icy la Cour Ottomane le menaçoit, & il sçavoit que parmi les Turcs le moindre soupçon est un subjet legitime de faire la guerre à quiconque leur fait ombrage. Là il avoit à crain-

Ragotzki se ligue avec les Suedois contre la Pologne.

Estat embarassé des affaires de Ragotzki.

craindre l'Empereur : & du coſté de Valachie & de Moldavie, ſes Eſtats eſtoient ouverts aux courſes des Tartares. De cette ſorte, il euſt eſté aſſez honorable à ce Prince de conſerver ce qui luy appartenoit ; & il euſt beaucoup mieux fait de ne point donner de jalouſie à ſes voiſins. Mais il eſtoit ſi enteſté de la paſſion & de l'eſperance de poſſeder une Couronne, que rien ne ſembloit ou impoſſible, ou meſme difficile à cet eſprit ambitieux, de qui les déreglemens ont cauſé tous les malheurs de la Hongrie. 1661.

L'Empereur jugeant à peu prés ce qui pouvoit arriver, envoya à Conſtantinople un Exprés, pour proteſter contre la temerité de Ragotzki. Cependant ce Prince faiſoit des progrés conſiderables, prenoit le fort de Briſtia, entroit en Ruſſie, y mettoit tout à feu & à ſang, ſaccageoit la Podolie, s'approchoit de Camonitz ; ville que l'art & la nature ont également renduë forte, joignoit les Suedois, & leur aidoit à ſe rendre maiſtres de Cracovie. Dans ces entrefaites, l'Empereur Ferdinand III. donna du ſecours à la Pologne, qui s'en vit privée pour un temps, par la mort de cet Empereur : ce que Ragotzki regarda comme une faveur de ſon bon deſtin.

Mais que les Princes ſe trompent dans leurs eſperances, quand elles n'ont pour fondement que la force, ou l'ambition ! Les affaires ne furent pas fort long temps à changer de face ; & la fortune ſe declara pour les Polonois. Leopold fils de Ferdinand, & ſon ſucceſſeur, tant au Royaume de Hongrie, qu'à l'Empire, reſolut de ſecourir les Polonois. Les premiers efforts de ſes troupes tomberent ſur une ville conſiderable de Pruſſe, appellée Turone, dont les Suedois s'eſtoient emparez. Elle fut contrainte de capituler. Preſque au meſme temps, le Roy de Dannemarc, à qui les progrez de la Couronne de Suede donnoient de l'ombrage, & qu'une forte émulation entre les deux peuples du Nord rendoit ennemi ſecret

1661. cret des Suedois, prit les armes pour la Pologne. Comme il avoit beaucoup d'argent comptant, il payoit fort bien ſes troupes : De ſorte que les Suedois deſertoient pour prendre parti ſous luy. Son armée eſtant fort groſſie par ce moyen, il entra ſur les terres de l'ennemi, & ſe rendit maiſtre de l'importante forteresſe d'Olme en Norvége. Ce ſuccés fut ſuivi d'une victoire que les Danois remporterent ſur les Suedois vers Volgaſt, & de l'avantage que la flotte des premiers eut ſur ceux-cy dans la mer Baltique. D'autre coſté, les Polonois qui eſtoient en armes contre leur Prince, pour les intereſts de la Suede, n'eurent pas plûtoſt remarqué que la fortune changeoit de parti, qu'ils rentrerent peu à peu dans le devoir.

Enfin le General *Zerneski* & *Lubomirski* Grand-Chancelier du Royaume, joignirent les Suedois aux environs de Cracovie. Les deux armées en vinrent aux mains, & aprés un combat ſanglant, l'honneur de la journée demeura aux Polonois, qui tuerent quatorze mille hommes ſur la place, gagnerent toute l'artillerie & tout le bagage de l'ennemi, & remporterent une victoire ſignalée.

Tout eſtoit alors contraire au Prince de Tranſſylvanie. Ses Moldaves & ſes Valaques l'avoient abandonné par ordre de la Porte : & la derniere victoire des Polonois le ruinoit entierement. Il commença à ſonger à la retraite, & euſt bien voulu eſtre en Tranſſylvanie avec ſon armée. Mais il n'avoit pas encore gagné les montagnes de ſa principauté, lors qu'il vit paroiſtre le General Zerneski. Eſtant plus foible que les Polonois, il fit ſon poſſible pour ne ſe point batre. Mais la cavalerie Polonoiſe l'attaqua avec tant de furie, qu'il n'en put ſoûtenir l'effort, bien que ſelon ſa coûtume, il fuſt toûjours à la teſte de ſes gens. Auſſitoſt qu'il vit ſes rangs forcez, il ne ſongea plus qu'à ſe retirer en bon ordre. Mais ſon armée

Ragotzki batu par les Polonois.

mée fut entierement miſe en fuite. Il en perit un grand nombre par le fer. De ceux qui s'eſtoient ſauvez dans les bois & dans les montagnes, la pluſpart moururent de faim. Ragotzki fut obligé d'acheter une paix honteuſe, & de s'engager par ſerment, qu'il payeroit aux Polonois une groſſe ſomme d'argent. Sous cette condition, on luy permit de ſe retirer dans ſes Eſtats avec peu de ſuite. Mais ſa mauvaiſe fortune alla encore plus loin. Les Turcs indignez, qu'il euſt entrepris la guerre, ſans leur conſentement, permirent aux Tartares de faire des courſes en Tranſſylvanie. Ils y entrerent en un corps conſiderable, & marcherent avec tant de diligence, que Kemini, qui commandoit les troupes du Prince, n'eut pas le temps d'aſſembler aſſez de forces pour s'oppoſer à ces courſes. Ainſi les Tartares ne trouvant point de reſiſtance, tout leur fit joug. Ils brûlerent des villes & des villages entiers, & firent un nombre prodigieux d'eſclaves de tout ſexe, de tout âge, & de toute qualité, meſme de la plus haute. A tant de diſgraces s'en joignit une nouvelle, qui porta le dernier coup à la ruine du malheureux Ragotzki. Des lettres de la Porte, addreſſées à la Nobleſſe de Tranſſylvanie, le declaroient Rebelle, & ordonnoient de proceder à l'élection d'un nouveau Prince, ſelon les Loix & les Privileges du pays, qu'elles menaçoient de la derniere deſolation, ſi l'on n'obeiſſoit aux ordres du Grand-Seigneur. 1661.

Ragotzki jugea aiſement, qu'on ne ſongeoit plus à le menager. Mais voyant d'ailleurs qu'il luy eſtoit impoſſible de faire teſte à toutes les forces de la Turquie, il ceda de bonne grace, aymant mieux quitter luy-meſme le Gouvernement, que d'attendre qu'on l'en chaſſaſt. Il ſe démit donc doucement de la principauté, dans l'eſperance que ſa ſoumiſſion pourroit engager la Porte à luy pardonner. Les

Ragotzki ſe demet de la principauté.

1661. Estats de Transsylvanie voulurent faire paroistre en mesme temps leur affection pour ce Prince, & leur déference pour les ordres du Grand-Seigneur. Le jour fut choisi pour élire un nouveau Prince. Mais la Diette resolut, *Que l'on presenteroit une Requeste generale au Sultan, en faveur de Ragotzki; Que pendant que l'on travailleroit à le remettre dans les bonnes graces de sa Hautesse, il vivroit tranquillement, & en personne privée, sans exciter aucuns troubles dans l'Estat, & sans innover la moindre chose au Gouvernement; Que quand sa grace auroit esté obtenuë, le nouveau Prince se retireroit, & consentiroit que les choses retournassent dans leur ancien estat.* En attendant ils élûrent François Redey, un homme si amateur du repos, qu'il n'acceptoit qu'à regret la principauté, & qu'il estoit toûjours prêt à y renoncer. Ragotzki avoit selon l'apparence quitté son Gouvernement, & cedé aux ordres d'une puissance, à laquelle il ne pouvoit resister. Il avoit même juré qu'il ne se mesleroit aucunement des affaires de l'Estat. Mais l'ambition le possedoit tellement, qu'il n'eust pû mener une vie tranquille & privée. Il commença à miner & à affoiblir sous main l'autorité du nouveau Prince. Dans la suite, ses dessеins estant trop vastes, pour pouvoir estre cachez sous le voile de la dissimulation, il en laissa échapper quelques étincelles. La Cour Ottomane, qui se souvenoit du passé, craignit pour l'avenir, & envoya ordre au Bacha de Bude de demander la forte place de *Janoua*, pour seureté de la conduite des Transsylvains.

Redey fait Prince de Transsylvanie.

Ragotzki voyant qu'il estoit découvert, & que la feinte n'avoit plus de lieu, leva hautement le masque, & reprit avec beaucoup de courage un Gouvernement, duquel il s'estoit démis malgré luy. Redey fut contraint, non seulement de le luy resigner, mais encore de jurer, que jamais il ne le prendroit, quand mesme toutes les forces des Turcs voudroient l'y contraindre.

Ragotzki se declare derechef Prince de Transsylvanie.

Le

Le procedé de Ragotzki irrita exceſſivement les Turcs, qui auparavant avoient un peu de tendreſſe pour la Tranſſylvanie. Ils ne mediterent plus que la conqueſte & la ruine entiere de cette province; & ſans s'arreſter à des remontrances & à des traitez, ils leverent des troupes de toutes parts. Le Prince vit d'aſſez loin l'orage qui le menaçoit. Eſtant incapable par luy-meſme de le détourner, il eut recours à la generoſité de l'Empereur. *Il le conjura d'oublier une conduite extravagante, qui eſtoit plus digne de châtiment, que de protection, & qui devoit plutoſt engager ſa Majeſté Imperiale à l'abandonner qu'à le proteger.* Il ajoûtoit, *que l'Empereur ne devoit en cette rencontre avoir égard qu'aux intereſts de toute la Chrêtienté; & qu'il valoit mieux ſonger à ſauver un Eſtat Chreſtien, qu'à ſatisfaire un reſſentiment particulier. Michel Miſces* Chancelier de Tranſſylvanie, fut envoyé à Vienne faire ces ſoûmiſſions à l'Empereur, qui en fut aſſez ſatisfait, & promit de ſecourir puiſſamment le Prince. 1661.

Ces promeſſes releverent les eſperances de Ragotzki, & luy inſpirerent le deſſein d'agir contre les Turcs. Il aſſembla autant de forces, qu'il luy fut poſſible, & marcha courageuſement contre le Bacha de Bude, qui avoit eu ordre d'entrer en Tranſſylvanie avec une armée aſſez nombreuſe, & d'y attendre la jonction du Bacha de Temiſwar. 1658.

Au commencement de Juillet, les deux armées ſe trouverent en preſence. Bien que Ragotzki fuſt beaucoup plus foible que les Turcs, il les attaqua avec une valeur, qui luy eſtoit ordinaire, rompit leurs rangs, les mit en deſordre, & les força à prendre la fuite, & à laiſſer ſur la place trois mille des leurs. La pauvre Tranſſylvanie ne tira pourtant que peu d'avantage d'un ſuccés ſi favorable. Une armée de cent mille hommes ou environ vint fondre ſur elle peu de temps aprés. Le premier Viſir y commandoit en perſonne, ſecondé d'un grand nombre de Tartares, de Valaques, de Moldaves, & d'autres

1661. nations étrangeres. Ayant de l'artillerie & des munitions, autant qu'il en falloit pour former un siege, il mena ses troupes devant Janoua place importante, qu'il prit en tres-peu de temps. Cet avantage fut suivi de quelques autres. Tout fit joug. Les Villes que le General Turc assiegea tomberent en sa puissance, & tous les lieux par où il passa, furent mis à feu & à sang. Les Grands de Transsylvanie ne songerent qu'à prevenir la desolation entiere de leur pays, & à conjurer l'orage. Ils envoyerent au Visir trois Deputez des plus considerables d'entre eux, à sçavoir François Daniel, Jean Lues, & Acatius Berclay, & luy remontrerent, qu'ils n'avoient nulle part à la Rebellion de Ragotzki; qu'au contraire ils avoient toûjours esté tres-soûmis aux volontez de la Porte; qu'ainsi ils le supplioient d'avoir pitié d'une province ruinée par ses troupes. Le Visir parut sensible à leur misere, & arresta ses progrés. Mais en recompensa, il augmenta le tribut des Transsylvains, & le fit aller si haut, que le pays en devoit estre accablé. Ensuite il donna la principauté à Berclay; ostant de la sorte au peuple le pouvoir d'élire luy-mesme son Prince. Il est incertain, si Berclay sollicita pour avoir cette dignité, ou si le Visir la luy offrit. Quoyqu'il en soit, la Noblesse eut ordre de le recevoir sans difficulté. Dés qu'il eut pris possession du Gouvernement, il s'appliqua tout entier à affermir son autorité, par la ruine du parti de Ragotzki.

Janoua assiegé par le Visir, & pris.

Les Turcs satisfaits d'avoir ramené les Transsylvains à leur devoir, joint à l'Empire plusieurs places d'importance, deposé Ragotzki, & établi un nouveau Prince en sa place, licentierent la plus grande partie de leurs forces. Le reste s'en retourna à Constantinople avec le Visir, qui ne douta point que la guerre ne fust tout-à-fait éteinte; & en effet la Transsylvanie fut assez tranquille, durant environ deux ans. Mais Ragotzki aveuglé d'ambition, trop sensible à la perte d'une principauté, incapable de se

posse-

posseder luy-mesme dans un si grand revers de fortune, aussi-bien que de vivre autrement qu'en Prince, resolut de faire un dernier effort, & de reprendre l'autorité souveraine, ou au moins de se rendre égal aux autres Princes par la mort. Il estoit seur de l'affection de ses sujets, & ne doutoit point que quelques-uns de ses voisins ne le secondassent. Conduit par de si belles esperances, il s'empara derechef du Gouvernement de Transsylvanie, & chassa le Prince que les Turcs y avoient établi, & qu'il n'y voyoit que d'un œil d'envie. Berclay mépriſé par ses sujets, & supplanté par Ragotzki, porta aussitost ses plaintes à la Cour Ottomane, y representa quelle estoit la temerité de Ragotzki, & fit tant que l'on resolut de défendre un Prince que le Grand Visir avoit fait tel, & qu'il falloit regarder comme l'ouvrage de la bonté du Sultan. La Porte se prepara donc à donner un puissant secours à Berclay, & nomma d'avance Ali-Bacha pour General en Transsylvanie. Cependant on envoya ordre à Ciddy Achmet, nouvellement fait Bacha de Bude, d'assembler en diligence autant de troupes qu'il pourroit, de s'opposer aux entreprises des Transsylvains, & de tenir toutes choses en balance jusqu'à la venuë de l'armée, qu'Ali devoit commander. Le Bacha de Bude obeït. Il fit en Hongrie un bon corps de troupes, & joignit le Bacha de Temiswar. L'un & l'autre passerent ensemble le Danube, & entrerent en Transsylvanie. Ragotzki ne parut point étonné à la nouvelle de cette marche. Au contraire il prit d'abord la campagne, dans le dessein d'attaquer les Turcs. La bataille fut donnée au mois de Juin de l'an 1660. dans un lieu, qui est entre Clausembourg & Weissembourg. D'abord les Chrestiens tacherent de couper le passage à leurs ennemis, ou par embuscade, ou d'autre maniere. Mais les Turcs qui avançoient toûjours, se trouverent à la fin proche de l'avant-garde du Prince. Le choc commença d'abord par des escarmou-

1661.

Ragotzki excite de nouveaux troubles.

Bataille entre les Turcs & Ragotzki

1681. carmouches, auſquelles une bataille ſuccéda. Le Prince y donna des marques de cette valeur que l'on a toûjours admirée en luy, & qui ne s'eſt jamais démentie. Il ſe batit d'une maniere à faire connoître qu'il vouloit vaincre. Neanmoins, eſtant bleſſé en quatre endroits de ſon corps, & voyant que ſon armée cedoit au nombre, il fut contraint de laiſſer aux Turcs la gloire de la journée, huit pieces de canon, & ſon étendart. La meilleure partie de ſes troupes fut ou priſe, ou taillée en pieces. Pour luy, il ſe retira avec peu de ſuite à Varadin, où une maladie cauſée par les bleſſures qu'il avoit reçûës; l'emporta en dix-huit jours de temps, ſeparant ainſi de ſon corps une ame inquiete, qui n'avoit jamais pû goûter le moindre repos.

Mort de Ragotzki.

Telle fut la fin de cet Icare imprudent, qui vouloit voler avec des ailes empruntées. Telle eſt auſſi la deſtinée de tous ces eſprits ambitieux, que l'orgueil éleve fort haut, & qui tombent en peu de temps dans un abîme de confuſion.

Son portrait.

Ragotzki eſtoit d'une taille avantageuſe & bien priſe. Il avoit les cheveux noirs, la barbe friſée, l'œil vif & perçant, le corps agile & robuſte, l'eſprit grand & élevé: Avec cela, il n'a pas laiſſé de faire des fautes qu'on ne luy ſçauroit pardonner. Il eſtoit honneſte, civil, & obligeant envers toutes ſortes de perſonnes; & c'eſt-là principalement ce qui luy a attiré l'eſtime & l'affection de ſa Nobleſſe. Sa converſation eſtoit douce & familiere, ſes expreſſions nobles, ſes deſſeins accompagnez d'une prudence peu commune. Quelquefois pourtant la vivacité, ou s'il faut parler plus juſte, l'impetuoſité qui luy eſtoit naturelle, l'emportoit, & le rendoit trop violent, ſouvent meſme témeraire dans les choſes qu'il entreprenoit. Il eſtoit Proteſtant de Religion, & a laiſſé une veuve avec un fils, duquel on peut ſe promettre de grandes choſes.

Ce

. Ce Prince eſtant mort, la Tranſſylvanie pou- 1661.
voit juſtement s'attendre à joüir d'un repos, qu'elle n'avoit pû goûter pendant la vie de Ragotzki. Mais Ali-Bacha, qui arrivoit alors ſur la frontiere, n'eſtoit pas d'humeur de s'en retourner les mains vuides, & ſans rien faire d'avantageux pour ſon Maiſtre; qui devoit par la priſe de quelque place, ſe dédommager des frais de cette marche. Ragotzki s'eſtoit ſauvé à Varadin aprés ſa défaite. Ce fut un pretexte aſſez plauſible pour accuſer les habitans de cette ville d'avoir embraſſé les intereſts d'un Rebelle, & de luy avoir fourni un azile. La verité eſt, que Varadin eſtant ſituée, au pied de quelques montagnes, par où l'on entre en Tranſſylvanie, & ainſi eſtant une clef de cette Province, les Turcs faiſoient un coup d'eſtat, s'ils pouvoient s'en rendre maîtres. Sur ces conſiderations, Ali-Bacha fit ſommer la place. Les habitans étonnez à l'approche de cét ennemi formidable, envoyerent un Courier à Vienne, prier inſtamment l'Empereur de les ſecourir. Ils luy firent remontrer, *Que par les traitez, les Turcs ne devoient bâtir aucun nouveau fort ſur la frontiére; qu'en faire conſtruire un nouveau, ou en uſurper un déja bâti, eſtoit violer également la paix; Que la perte de leur ville ſeroit de la derniere conſequence pour la Hongrie, auſſi bien que pour la Tranſſylvanie, puiſque c'eſtoit le ſeul paſſage qu'il y euſt entre l'Allemagne & ces deux Provinces; Qu'enfin il eſtoit queſtion de s'oppoſer aux progrez de l'ennemi irréconciliable des Chreſtiens.* Le Conſeil de l'Empereur entra dans les intereſts de ce peuple, & réſolut, que le General de Souches mettroit ſes troupes en eſtat de marcher où il faudroit. Car l'on ſuppoſoit que les troupes Allemandes & les forces de Hongrie jointes enſemble feroient une armée d'environ vingt-cinq mille hommes. Mais comme les inſtructions du General luy défendoient d'engager ſon monde en des rencontres, dont le ſuccés fut douteux, il aſſembla un Con-

1661. Conſeil de guerre, où il appela les principaux du païs. Il mit en queſtion ſi l'on pouvoit entreprendre de ſecourir Varadin, ſans trop expoſer les troupes de l'Empereur, & ſi le ſuccés d'une pareille entrepriſe n'eſtoit pas douteux. Pour répondre à cette queſtion, on fit une liſte exacte de toutes les forces Imperiales. On les trouva de beaucoup plus foibles que la Cour de Vienne ne le croyoit. Car depuis que quelques places des Eſtats de Ragotzki, comme *Zatmar*, *Tockay*, *Kalo* & d'autres, avoient reçû garniſon Allemande, les troupes de l'Empereur ſe trouvoient réduites à quatre mille hommes effectifs, & pas davantage. D'ailleurs les Hongrois, que l'on avoit mis à deux mille hommes, ne paſſoient pas ſix cens. Des Haïduques mis à ſix mille, il n'en parut pas un ſeul; chacun d'eux s'eſtant retiré chez ſoy, & de cette ſorte tout leur corps eſtant diſperſé. A l'égard des forces auxiliaires de l'Empire, il n'y avoit rien de plus incertain. Du moins leur marche eſtoit ſi lente, qu'on ne les devoit attendre de trés-long-temps. De là on peut recueillir, qu'à la verité toute l'Allemagne bien unie mettroit ſur pied des armées nombreuſes, & ne craindroit point la puiſſance des Ottomans; mais qu'il eſt fort difficile de lever ces armées. Pour unir un ſi grand corps, il faut convoquer des Diettes. Dans ces Diettes, les déliberations demandent un temps preſque infini, & l'on ne conclud qu'avec des longueurs effroyables. D'ailleurs, les factions, la meſ-intelligence, la jalouſie, & des intereſts particuliers ruinent toutes les meſures, que l'on pourroit prendre; & ſouvent le temps d'agir eſt paſſé, avant que l'on ſoit d'accord de ce qu'il faut faire. De cette ſorte, les malheurs publics retombent toûjours ſur l'Empereur, dont les Eſtats hereditaires & électifs joignent ceux des Turcs. Il eſt contraint de ſervir de boulevart aux Eſtats des autres, & de les défendre des inondations des barbares; tandis que les Princes, dont l'éloignement

Difficulté qu'il y a de faire la guerre aux Turcs.

ment fait la seureté, ne se sentent point de ses pertes. A ces disgraces, qui renversoient les mesures que l'Empereur eut pû prendre pour secourir Varadin, s'en joignoient d'autres, qui rendirent impossible l'éxecution de ce dessein. L'argent, l'ame de toutes les entrepriſes, & sur tout des militaires, manqua. D'un autre costé, l'Empereur s'en alla à Trieste, recevoir hommage des peuples de Stirie, de Carinthie, & de Carniole. Il entreprit ce voyage contre l'avis de l'Archiduc Leopold son oncle, qui voyoit assez les fâcheuses consequences de l'éloignement de la Cour. Dans ces entrefaites, le Comte de Souches envoya la liste des troupes Imperiales, & l'estat de l'armée Turquesque. Il remontra en mesme temps, que pour jetter du secours dans Varadin, il faudroit donner bataille, Que cela ne pouvoit se faire, sans rompre avec la Cour Ottomane; & que dans la conjoncture où l'on estoit, une rupture ne seroit ni avantageuse ni honorable. 1661.

Siége de Varadin.

Cependant l'armée des Turcs campa devant Varadin, & fit ouverture de la tranchée, le quatriéme Juillet 1660. Les lignes furent bien-tost achevées, & les Turcs travaillans sans relâche, à remüer la terre, à dresser des batteries, & à faire leurs approches; ils arriverent en peu de jours à la contr'escarpe du rempart. Mais pour faire mieux comprendre de quelle maniere s'est fait ce siége, il est necessaire de dire deux mots de l'estat de la place.

Descr-ption de cette place.

La ville de Varadin est située dans une plaine, sur les bords d'une riviere appellée Chrysé. Des montagnes escarpées la couvrent à l'Est, & la rendent inaccessible de ce costé là. Elle s'étend le plus au Midy. Au Nord elle est arrousée de la riviere, aux environs de laquelle on void des collines fort fertiles. Le corps de la place est ceint d'un rampart à la moderne, revetu de cinq gros bastions. Tout alentour régne un fossé tres-profond rempli de l'eau de la riviere. Cette Ville estoit bien pourveuë de vivres; & avoit

1661. avoit autant de munitions, d'armes & d'artillerie qu'il en falloit pour soûtenir un long siége. Mais la garnison n'estoit que de huit cens cinquante hommes: ce qui ne suffisoit pas pour garder tous les ouvrages, contre un si grand nombre d'assaillans.

Les Turcs estoient déja sous la contr'escarpe du rempart, comme nous l'avons dit, & leurs batteries avoient fait d'assez grandes bréches. Mais ils trouvérent le fossé si profond & si plein d'eau, qu'il ne leur fut pas possible de monter à l'assaut, ni d'en venir aux coups de main avec les assiégez, qui ne craignoient pas non-plus l'escalade. D'un autre costé les sorties continuelles de la garnison harceloient extrémement les assiégeans, & leur enlevoient beaucoup de monde. De sorte qu'aprés avoir inutilement tâché pendant vingt-trois jours de saigner le fossé, Ali-Bacha se preparoit à la retraite.

Deux accidens fâcheux pour la Ville.

Tandis qu'il délibéroit de ce qu'il devoit faire, une esclave qui avoit servi le Gouverneur, 'tira les Turcs d'embaras. Comme elle avoit remarqué de quelle maniere la garnison sechoit le fossé, elle leur en apprit le secret, dans l'esperance qu'on luy donneroit & sa liberté & une bonne somme d'argent. Les Turcs travaillérent à détourner l'eau, & mirent bien-tost le fossé à sec; se voyant ainsi en estat de livrer l'assaut. Un autre malheur, qui arriva aux habitans, contribua encore plus à la perte de Varadin. Un Officier de munitions, allant dans les magasins avec une chandelle allumée, mit le feu aux poudres, par une étincelle, qui vola de sa lanterne. Le magasin fut enlevé avec les maisons voisines, & il périt cent hommes en cette rencontre, outre les poudres, les grenades, les bombes, & les autres munitions que l'on y perdit.

Aprés deux disgraces de cette nature, les habitans de Varadin devoient perdre cœur. Mais ils parurent plus animez que jamais, & leur courage fut secondé du désespoir. Les Turcs se préparerent à l'assaut, aprés avoir miné & fait sauter quelques forts. La bréche

bréche eſtant grande, ils ne doûtérent point de la priſe de la place. On commanda pour l'aſſaut un nombre prodigieux de ſoldats. Ils le donnérent en gens, qui fatiguez de la longueur du ſiége, vouloient à ce coup, emporter la Ville, s'il eſtoit poſſible de l'emporter jamais. De ſorte que s'approchant des embrazures, ſans craindre le feu du canon & du mouſquet, ils gagnérent le rampart, & arborérent la banniére Turque ſur les ouvrages. Mais les aſſiégez les en chaſſerent, & les renverſérent dans le foſſé, où ils en firent un grand carnage. Il eſt difficile de décrire icy, quelle fut la réſolution des Chrêtiens. Trois ou quatre ſoûtenoient l'effort d'une troupe entiere, & un petit nombre faiſoit teſte à tout un Sangiac d'ennemis. Les femmes meſmes ſe ſurpaſſérent en cette rencontre. Elles s'expoſérent continuellement ſur les ramparts, & accablerent les Turcs d'eau boüillante, de pierres, de poix brûlante, & de tout ce qu'elles ſe trouvérent dans les mains. Enfin, depuis le lever du Soleil juſques à midy, les aſſiégeans furent toûjours repouſſez. Ayant fait une grande perte, ils ſe retirérent dans leurs tranchées, pour y prendre haleine. L'intrépidité des Chrétiens étonna les Turcs. Tout le camp ſe mit à murmurer, de ce que l'on ſacrifioit mal-à-propos un ſi grand nombre de ſoldats, & dit tout haut qu'il valoit mieux lever le ſiége, que de perdre inutilement tant de monde. Ali-Bacha ne put approuver la diſpoſition de ſes troupes. Il tâcha de les ramener à leur devoir, quoy que ſans fruit; les Mutins le menaçant de le tuer, s'il ne les ſatisfaiſoit. La Providence ſembloit alors travailler pour la conſervation de Varadin. Mais en moins de rien tout changea de face. Au moment qu'Ali ſongeoit à lever le ſiége, un ſoldat originaire de Thrace, luy fit ſçavoir de la ville que la garniſon eſtoit réduite à l'extrémité; qu'il n'y avoit pas plus de trois cens hommes en eſtat de ſe défendre; & que ſi les Turcs ſe préſentoient à la bréche, la place capituleroit infaillible

1661.

Vn ſoldat trahit la place.

1661. falliblement. Sur un tel avis, on tomba d'accord qu'il falloit differer la levée du siege. Les Turcs monterent à la bréche, effectivement resolus de faire un nouvel effort, à quelque risque que ce fust. La garnison, que tant d'assauts avoient extrémement affoiblie, fit réflexion, qu'il valoit mieux sortir de la place par un traité, que de périr sur des ramparts qu'on ne pouvoit plus garder. On demanda à capituler; & pour cet effet on arbora un drapeau blanc. Le parti fut accepté par les Turcs; le dix-septiéme du mois, les articles furentreglez; & trois jours aprés, la garnison sortit enseignes déployées & tambour batant, avec liberté d'aller où il luy plairoit. Ces conditions furent religieusement observées.

Varadin rendu.

Vienne alarmée de la perte de Varadin.

La reddition de Varadin fut un coup terrible pour les habitans de Vienne. Ils estoient mal satisfaits, que l'on eust pris si peu de soin de prevenir cette perte. Les uns disoient, que quand la maison de nostre voisin brûle, il est temps que nous songions à nous-mesmes. Les autres parloient hautement contre le phlegme des Ministres Imperiaux, qui regardoient cette disgrace avec autant de sens froid, que les spectateurs d'une comedie regardent des choses, où ils n'ont aucun interest. Tout le monde paroissoit surpris de l'insensibilité des Allemands; & l'on ne pouvoit juger, s'ils estoient devenus stupides, ou bien si leur politique avoit quelque chose que personne ne compriſt. Le seul Comte Nicolas de Serin, qui possedoit en souveraineté un bel Estat dans le voisinage du Turc, & commandoit en Croatie pour l'Empereur, ne put souffrir le manque de foy d'une nation infidelle, qui empiete tous les jours sur les terres de ses voisins. La prise de Varadin augmenta la haine qu'il avoit naturellement pour les Turcs, il embrassa une occasion de se vanger d'eux. Canise, Ville de leur dépendance, ayant souffert un embrasement effroyable, où la plus part des maisons furent consumées, aussi bien que la plus-

part

part des munitions de guerre & de bouche, le Comte assembla des troupes en diligence, assiégea la place, & en avertit l'Empereur. Il se flatoit, *Que la Cour de Vienne, outrée du manque de foy des Turcs, approuveroit sa conduite; Qu'on ne laisseroit jamais échapper une occasion si favorable de tirer raison de leurs perfidies; Que du moins si l'Empereur ne vouloit point rompre, il demeureroit neutre, tandis que pour luy il acheveroit de se rendre maistre de Canise.* Mais les Ministres de Vienne furent d'un avis contraire. Car aprés avoir fait quelques reflexions sur les suites de l'entrepriſe du Comte, *Que les Turcs ne le pourroient attaquer, sans y engager l'Empereur; Que les Princes d'Allemagne ne seroient point satisfaits d'une rupture; Que sur-tout ils ne se pourroient résoudre à estre les aggresseurs;* Aprés, dis-je, que l'on eut fait ces réflexions dans le Conseil de l'Empereur on envoya ordre au Comte de lever le siege. Il le fit, mais avec fureur; jettant de dépit son cimeterre, & se retirant ensuite à Chiacaturno, le lieu de sa résidence. 1661.

Comme la Transsylvanie demeuroit fort exposée par la perte de Varadin, les Estats de cette Province commencerent à songer à leur salut. Leurs affaires estoient tout-à-fait désesperées; & dans les dangers, dont ils se voyoient menacez, il n'y avoit qu'un remede violent, qui les pust tirer d'embaras. Aussi l'employerent-ils. Ils deposerent Barklay leur Prince, & la créature des Turcs. Ensuite, ils élurent à sa place Jean Chiminianus, ou Kemini, qui avoit esté General d'armée sous Ragotzki, & envoyerent à Vienne demander la protection de l'Empereur. La Cour de Vienne, persuadée à cette fois, que son interest ne pouvoit estre separé de celuy des Transsylvains, promit de les secourir, à condition qu'on luy donneroit quelques places pour seureté. Elles luy furent accordées, & il entra garnison Allemande dans Zeckelhyd, Chowar, Julie, & d'autres lieux. Mais ces promesses ne furent suivies d'aucun effet considerable. On eust dit, que le Conseil de l'Empe-

1661. reur avoit dessein d'assûrer les Turcs, qu'on vouloit vivre avec eux en fort bonne intelligence. Si mesme nous en croyons la voix publique, le Prince de Gonzague écrivit au Bacha de Buda, *Qu'on ne songeoit en nulle maniere à une rupture; Que si l'Empereur faisoit passer quelques troupes en Transsylvanie, c'estoit par parade, & pour sauver les apparences.* On ajoûte, *que le Bacha envoya ces Lettres aux Transsylvains, pour leur montrer, qu'ils ne devoient pas faire fonds sur l'Empereur, & que le plus seur pour eux, estoit de se mettre entierement à la disposition de la Porte.* Quoy qu'il en puisse estre, les Turcs ne se laisserent point endormir aux asseûrances de la Cour de Vienne. Les mouvemens des Imperiaux en Transsylvanie leur firent ombrage. Le Grand-Visir se plaignit, mesme avec emportement, que l'Empereur favorisoit Kemini, qui dans sa révolte contre Barclay, le seul & legitime possesseur du Gouvernement de Transsylvanie, avoit cruellement fait mettre à mort ses deux freres. Ce ne fut pas tout. Ils joignirent les effets à la menace, entrerent dans les Estats de l'Empereur en Hongrie, & y mirent tout à feu & à sang. Le Comte de Serin crut bien que la guerre alloit estre déclarée, & qu'il estoit temps de pourvoir à sa propre seureté. Au commencement de Juin, il jetta les fondemens d'un nouveau fort, sur la riviere de Mure, dans les terres du Turc, à une lieuë de Canise. Ce fort, d'autant plus avantageux qu'il couvroit toute la province de Stirie, & estoit en mesme temps un passage pour ravager la frontiére de Turquie, fut basti si secretement, & avec tant de diligence, qu'il estoit presque achevé, lorsque les Turcs eurent avis qu'on y travailloit. Le Comte pour faire honneur à ses illustres ancestres, luy donna le nom de Serinswar. Le Visir parut enragé à la premiére nouvelle qu'il en reçût, & signa sur le champ mesme un ordre pour étrangler le Bacha de Canise, qui ne s'estoit pas d'abord opposé au dessein du Comte. D'un autre costé, la construction de ce

Le Comte de Serin bâtit un fort sur les terres des Turcs en 1661.

fort

fort ne fut pas plus agreable à la Cour de Vienne, qu'à la Cour Ottomane. Il eſt certain, que les Turcs avoient violé la paix les premiers, qu'ainſi les Chrêtiens eſtoient en droit de ſe mettre à tout hazard, en poſture de défenſe. Mais malgré cela, ſoit que le Comte euſt des envieux, ou que l'on euſt du chagrin de voir l'Allemagne engagée en une guerre fâcheuſe, ſa conduite ne fut pas approuvée. On dit, qu'il avoit jetté de l'huile dans un feu, déja allumé. Toutefois on ne ſe peut diſpenſer de loüer ce genereux Prince, qui veilloit toûjours pour le ſalut de ſon païs; qui avoit continuellement l'œil ſur les mouvemens des Turcs; qui ne pouvoit ſouffrir leur manque de foy, & qui enfin a eſté un des plus zelés défenſeurs des Chrêtiens. 1661.

Cependant on s'efforçoit de rétablir une bonne intelligence entre les deux Empereurs: mais la playe étoit trop profonde, pour laiſſer quelque eſperance qu'elle puſt ſe rejoindre par des voyes douces & aiſées. Il n'y avoit que des remedes violens qui puſſent guérir un ſi grand mal. Le ſecours que l'Empereur avoit promis aux peuples de Tranſſylvanie eſtoit déja arrivé dans cette province, ſous les ordres de Montécuculi. Ces forces & celles du Prince Kemini jointes enſemble formoient une armée ſi belle & ſi nombreuſe, que l'on euſt dit qu'elle alloit non ſeulement défendre les frontieres de la Chreſtienté, mais diſputer aux Ottomans l'Empire de tout le monde. Les deux Generaux ne doutérent point de la victoire; & ce fut dans cette penſée, que ſans attendre l'approche d'Ali-Bacha, ils allerent à ſa rencontre, pour luy livrer bataille.

Le Bacha voyant les Chrêtiens dans cette réſolution; & ſçachant d'ailleurs que la partie eſtoit inegale, forma le deſſein de ne ſe point batre. Il prit ſur tout ce parti, parce qu'il craignoit, que la chaleur ordinaire aux Turcs ne luy fiſt perdre des avantages qu'il ſe promettoit du temps. Il remarqua, que les Politique des Turcs.

1661. les Transſylvains eſtoient mal unis, & ſongea à profiter de leur meſintelligence. Pour l'augmenter, il mit *Michel Apaffi* à la teſte de quelques-uns, & le leur donna pour Prince. Apaffi eſtoit alors dans la fleur de ſon âge, & avoit aſſurement des qualitez qui le rendoient digne d'une principauté. Avec cela, il avoit une ambition proportionnée à ſon grand cœur. Peu auparavant il s'eſtoit rachepté d'eſclavage. Ainſi il paſſa preſque des fers à un Gouvernement trés-important. Mais alors la Transſylvanie eſtoit dans un eſtat déplorable, ſe déchirant elle-meſme, & avançant ſa ruine de jour en jour. Jamais les Turcs n'ont eu une maxime plus generale & d'un ſuccés plus certain, que de ſemer la diſcorde entre les Princes Chreſtiens. Peut-eſtre qu'ils doivent toute leur grandeur à cette excellente politique, qui a bien plus fait pour eux que leurs armes. Outre qu'elle les confirme dans leur Religion ſuperſtitieuſe: Car ils ſe perſuadent, que la diviſion des Chrêtiens eſt un miracle que Dieu fait en faveur des Mahometans, & une grace qu'il accorde à leurs priéres. Les Transſylvains ainſi partagez, il y en eut un grand nombre qui abandonnerent le parti de Kemini, pour embraſſer celuy d'Apaffi. Cela affoiblit extremement l'armée Chreſtienne; & y jetta l'épouvante & la confuſion.

Kemini batu. Le General Turc profita de cet avantage. Il attaqua ſes ennemis, aſſez prés de Clauſembourg; & comme tout luy eſtoit favorable, & qu'il avoit parfaitement bien pris ſon temps, il remporta une victoire ſignalée, dans laquelle cinquante mille Chrêtiens furent tuez ou faits priſonniers. Ce fut-là tout le ſuccés d'une ligue, qui devoit faire trembler les Turcs.

Kemini ſe retira en Hongrie, où la paſſion de ſe rétablir ne luy permit pas de goûter le moindre repos. Il crut avoir des moyens de chaſſer le Prince Apaffi, & de reprendre ſon ancien Gouvernement. Dans cette penſée, il demanda du ſecours au General Montecuculli, qui luy donna quelques troupes. Il les joignit

à ſes propres forces, qu'il avoit ralliées, & reſolut de tenter une ſeconde fois la fortune. Il donna bataille aux Turcs à quelque diſtance de Preſbourg; les attaquant en déſeſperé, & en homme qui vouloit ou vaincre ou mourir. Le ſuccés de ce combat fut aſſez long-temps incertain; tant l'un & l'autre parti avoit de courage, de reſolution & de conduite. Mais il fallut ceder au nombre: & Kemini fut obligé de ſe retirer; ce qu'il ne put faire qu'avec beaucoup de déſordre. Cette retraite finit meſme par une fuite honteuſe. Le Prince fut renverſé de cheval par ſes propres gens, qui le foulerent aux pieds. Et la pluſpart de ſes ſoldats furent immolez à la fureur de leurs ennemis. 1661.

Kemini batu une ſeconde fois.

Ce grand avantage redonna du cœur au parti du Prince Apaffi, qui avec un corps de Turcs qu'il avoit joints, mit le ſiége devant Clauſembourg, réſidence des Princes de Tranſſylvanie. La garniſon de cette place eſtoit Allemande; & le Gouverneur nommé David Retani ſe rendit également recommandable par ſon courage & par ſa fidelité. Il fit pour défendre ſa place tout ce que l'on peut demander à un homme brave & vigilant. Ses ſorties fatiguerent tellement les Turcs, que le ſiége commença enfin à leur paroiſtre inſupportable. Cependant le General Scheniſdau faiſoit des troupes en Hongrie, pour ſecourir la place aſſiegée; & bien qu'il n'euſt que ſix mille hommes, il ne laiſſa pas de ſe mettre à leur teſte, & de faire toute la diligence imaginable. Le bruit de ſa marche porta d'avance la terreur au camp des Turcs. Ils ſe perſuaderent que ces forces eſtoient beaucoup plus nombreuſes, qu'elles ne l'eſtoient effectivement; & ils en furent ſi étonnez qu'ils ſe retirerent, aprés avoir eſté environ trois mois devant Clauſembourg. Encore ſe retirerent-ils en déſordre, laiſſant dans les lignes une grande quantité de vivres, & de proviſions, qu'ils ne pûrent emporter faute de beſtes de ſommes & de charrois. Scheniſdau, aprés un ſuccés qui luy avoit ſi peu coûté, renforça la garniſon, & c'en

Clauſembourg aſſiégé.

Le ſiége levé.

1661. s'en retourna en Hongrie chargé d'un fort grand butin, qui consistoit en bestail & en plusieurs autres choses. L'on a presque regardé comme un miracle, que cette place ait tenu si long-temps: Car outre que ses fortifications estoient à l'antique, elle manquoit de canon & de munitions de guerre. Ainsi il est juste, que nous donnions au Gouverneur Retani les loüanges deuës à son courage, à sa prudence & à ses soins. Il fondit les cloches de la Ville, pour en faire du canon. Il harassoit à tous momens les ennemis par ses sorties, dans l'une desquelles il ruina une de leurs batteries, qui incommodoit extrémement la Ville: Il étouffa les seditions & les mutineries des Bourgeois: & en un mot, il conserva à l'Empereur une place, qui dans la pensée de tout le monde, ne pouvoit faire qu'une mediocre résistance.

La levée du siege de Clausembourg, & la honte qui l'accompagnoit, causérent un dépit secret aux Turcs. Mais ils jugerent à propos de dissimuler. En ce temps-là, le Résident de l'Empereur ayant fait quelques propositions pour les Transsylvains, le Visir sembla les agréer, & cacha si bien ses sentimens, que l'on crût la paix assûrée; ce Ministre allant jusques à défendre toutes sortes d'actes d'hostilité sur la frontiere.

Soupçon des Turcs. Neanmoins le bruit qui courut alors, que le Pape, & la République de Venise avoient, l'un par ses instances, & l'autre par ses intrigues, engagé la plus-part des Princes Chrestiens en une ligue contre le Turcs, renouvella les soupçons des Ministres de la Porte. Cela fit que les rencontres & les escarmouches devinrent sur la frontiere plus fréquentes & plus violentes qu'auparavant. De sorte que le Visir n'estant pas naturellement trop moderé, la rupture se fust faite sur le champ; si le Résident de l'Empereur, n'eust eû l'adresse de calmer cet esprit violent. Il adoucit toutes choses le mieux qu'il put, & par ce moyen dissipa, ou tout au moins étouffa pour quelque

que temps les apparences de la guerre. L'Eſté ſe paſſa en conteſtations, en negociations, & en envoy de Couriers de part & d'autre ; quoy que le Viſir fuſt déterminé à une rupture avec l'Allemagne. 1661.

Le Grand-Seigneur ne demeurant plus à Conſtantinople qu'avec regret, on marqua le jour pour le voyage d'Andrinople. Vers la fin du mois de Join la Cour entra dans les tentes, qui avoient eſté dreſſées hors de la Ville. Mais avant que toutes choſes fuſſent preſtes pour le départ, la peſte, maladie épidemique & annuelle de la Turquie, où elle regne d'ordinaire pendant l'Eſté, commença à attaquer Conſtantinople. Ses ravages furent terribles. On apportoit à tout moment au Grand-Seigneur des clefs de maiſons, qui eſtoient ſans maiſtres. Chez des Bachas, où un peu auparavant, on pouvoit compter juſqu'à cent cinquante perſonnes, on en euſt à peine trouvé cinq de reſte. Enfin le Journal des morts ſuffiſoit pour faire juger de la violence de cette peſte : puiſque durant quelques ſemaines on enlevoit par la ſeule porte d'Andrinople, douze & treize cens perſonnes chaque jour. Auſſi c'eſt une remarque en Turquie, que quand on voit paſſer par cette porte plus de mille morts en un jour, il eſt temps que l'on implore extraordinairement la miſéricorde de Dieu. C'eſt à lors qu'on le prie de retirer ſa main de deſſus le peuple ; que le Patriarche des Grecs, & le Patriarche des Armeniens joignent leurs vœux aux vœux du public. Tous s'aſſemblent en un meſme jour dans l'Hyprodrome, où à la vérité les Chreſtiens ſont ſéparez des Turcs. Mais, & les uns & les autres font des priéres communes pour le ſalut de l'Eſtat. Car les Turcs croyent qu'il eſt bon qu'en de ſemblables conjonctures, chacun ſollicite l'aſſiſtance de ſon Dieu. Au meſme temps que Conſtantinople gemiſſoit ſous la violence de la peſte, ce fléau terrible de la vengeance Divine porta ſa fureur juſques dans le Propontide & dans la mer noire, ſur les vaiſſeaux & La Cour transferée à Andrinople.

1661. sur les saïques qui y estoient. Leur éloignement ne suffit pas pour les garentir. On voyoit en divers ports une centaine de vaisseaux arrestez faute d'équippage pour les conduire. La peste ne respecta pas mesme le camp du Grand-Seigneur. Comme il estoit d'une nécessité indispensable, qu'il y eust quelque communication entre les tentes & la Ville, la contagion se communiqua. Le grand-chemin, qui conduisoit de la Ville au camp, estoit couvert de corps morts; & on l'eust bien plûtost pris pour un cimetiere, que pour le chemin du quartier ou de la Cour d'un grand Empereur. Cela hasta le départ du Sultan, qui résolut d'aller chercher à Andrinople un air plus sain que celuy de Constantinople. Le Visir, qui devoit suivre peu de jours aprés, établit son fils Caïmacam de cette derniere Ville. Comme le voyage fut un peu précipité, le Grand-Seigneur prit un long tour, afin de donner à ceux d'Andrinople assez de temps pour travailler aux préparatifs de sa réception. Il alla par les Châteaux jusques à la bouche de l'Ellespont, d'où il passa à *Dimitochum*. Aprés s'y estre arresté huit ou dix jours, il en partit pour Andrinople, où il fit son entrée publique, avec une pompe digne d'un si grand Empereur, & digne d'une Ville, qui devoit estre pendant quelques années la capitale de l'Empire; comme nous le verrons dans la suite.

L'Hyver ayant fait connoître au Visir, que sa fin n'estoit pas fort éloignée, il songea à faire venir son fils de Constantinople. Il en demanda la permission au Grand-Seigneur, à qui il remontra. Que son âge ne luy permettant plus de l'aller trouver aussi souvent qu'il seroit necessaire, ni de suivre la Cour, il avoit besoin d'une personne fidéle qu'il pust charger de ses conseils & de ses avis: Qu'*Achmet* son fils ne manquoit ni de capacité ni de zele: Qu'il rendroit fidelement compte à sa Hautesse des choses dont il auroit esté chargé: & qu'enfin la pluspart des autres seroient ou ses propres ennemis, ou ennemis du

Sul-

Sultan. Le Grand-Seigneur agréa la perſonne qu'on luy offroit, & accorda au Viſir ce qu'il demandoit. De cette ſorte Achmet Kiuperli eut diverſes conferences avec ſon Maiſtre, & luy donna tant de preuves de ſa capacité, & de ſes lumieres, que le vieux Viſir n'eut pas de peine à obtenir pour luy la ſurvivance de ſa Charge. Cette affaire eſtoit pourtant delicate. La politique des Turcs proſcrit generalement toutes ſortes de ſurvivances. D'ailleurs, Achmet Kiuperli n'avoit pas plus de trente-deux ans; & pluſieurs Bachas d'âge & d'experience eſtoient ſes competiteurs, auſſi-bien que les ennemis jurez de ſon pere. Mais le Grand-Seigneur eſtoit prevenu de telle ſorte en faveur du vieux Kiuperli, qu'il l'aſſeura, que ni âge, ni ſervices, ni merite ne le porteroient jamais à prendre un autre Viſir qu'Achmet. Auſſi l'on peut dire, que le Sultan ne devoit pas moins à un homme qui l'avoit ſauvé, & qui avoit conſervé l'Eſtat. Sans Kiuperli le puiſſant Empire des Ottomans euſt eſté diviſé en tout autant de parties, qu'il ſe fuſt trouvé de Gouvernemens conſiderables. Quoy-qu'il en ſoit, le premier Viſir reçût avec reſpect & avec reconnoiſſance la faveur que ſon Maiſtre luy faiſoit. Il le pria de ſe ſouvenir, *Qu'il l'avoit ſervi fort fidelement, l'eſpace de cinq années, c'eſt-à-dire plus long temps que les Viſirs n'ont accoûtumé de poſſeder une Charge, que l'on perd bien viſte, ou pour ſes crimes, ou par imprudence & par manque de conduite. Qu'il eſtoit venu dans le plus fâcheux & dans le plus difficile de tous les temps, lorſque la rage des Rebelles ſe trouvoit en ſon plus haut point, & que l'Empire ſe voyoit menacé d'une ruine entiere: Que neanmoins il avoit calmé les troubles, & ramené les Mécontens à l'obeiſſance; Que par ces heureux ſuccez, le Grand-Seigneur eſtoit en eſtat de ne preſque plus ſonger qu'à ſes divertiſſemens, & de ne plus apprehender les mêmes ſoûlevemens qui luy avoient donné tant de peine, & qui avoient fait perir ſon pere. Que l'Empire demeureroit dans cette condition floriſſante, tant que l'on*

1661.

Le Viſir obtient pour ſon fils la ſurvivance de ſa Charge.

1661. *suivroit les maximes, qu'il avoit non seulement suivies, mais même dressées. Qu'il apprenoit à son fils des secrets qui ne pourroient que procurer de grands avantages à la Turquie; Et qu'enfin il ne doutoit point, que ce fils instruit de la sorte n'eust assez de fidelité, de prudence & d'application pour bien gouverner; mais qu'en general il recommandoit trois choses à sa Hautesse.*

Conseils donnez en mourant au Grand-Seigneur par le Visir.

La premiere, de ne jamais prester l'oreille aux conseils des femmes.

La seconde, d'emplir ses coffres autant qu'il pourroit; quand mesme le peuple en devroit estre soulé.

Et la troisiéme d'estre toûjours à cheval, & de tenir ses troupes continuellement en action.

Mort de ce Ministre.

Le dix neuviéme d'Octobre, il mourut de la gangréne, qui se mit à sa jambe, ou pour mieux dire, il ne mourut que de vieillesse. Aussitost son fils prit le Sceau, en vertu d'un Hatterscheriff ou d'une Patente du Grand Seigneur. Le choix du Sultan trompa l'attente des plus habiles, qui eurent le déplaisir d'estre negligez pour une personne, que les Loix & la Coûtume rendoient incapable d'estre Grand Visir.

Le corps de Mahomet Kiuperli fut porté à Constantinople, où ce Ministre avoit fait faire son tombeau. Ce tombeau estoit une voute, que pendant sa vie, il faisoit emplir de bled, dont il distribuoit tous les jours aux pauvres une certaine quantité. Ce fut-là que l'on mit reposer son corps. On luy dressa une petite mosquée, avec le fonds necessaire pour renouveller l'huyle des lampes, & pour entretenir quelques *Talismans*, & quelques *Softas*, qui devoient faire des prieres & des offrandes pour son ame.

Aprés avoir rendu à ce Ministre les derniers devoirs, Achmet songea à affermir son autorité, & à suivre exactement les maximes de son pere. Il resolut de l'imiter mesme dans cette cruauté, que tout le monde avoit condamnée, & d'executer à la rigueur tous les articles de son Testament. Le Visir avoit proscrit en mourant plusieurs personnes de marque; &

Ach-

Achmet crut que ce seroit irriter les manes de ce Ministre, que de ne pas obeir à sa derniere volonté. Il immola à cette consideration le Bacha de Magnesie, & quelques autres Seigneurs moins considerables. Ces executions firent bien connoistre aux Turcs qu'ils avoient changé de Visir; mais que le Gouvernement estoit aussi tyrannique qu'auparavant, ou qu'enfin le mesme esprit, qui avoit animé le pere, animoit aussi le fils. Le nouveau Visir eust fait un semblable sacrifice de deux autres Grands Officiers, Morteza Bacha de Babylone, & le *Kahya-Bey* ou Lieutenant General des Janissaires; mais il estoit tres-difficile de les surprendre. On regardoit le premier, comme le Bacha le plus puissant de l'Asie. C'estoit un Seigneur actif, vigilant, qui avoit rendu à son Maistre de services tres-importans. Ce fut luy qui attira dans le piege Asan Bacha, & coupa la teste à ce grand Rebelle, dont l'insolence avoit fait trembler tout l'Empire. Instruit estoit de la haine de Kiuperli, il se tenoit toûjours sur ses gardes; logeant sous des tentes hors de la Ville. Là il estoit en seureté au milieu de ses soldats, à qui sa generosité le rendoit cher. On avoit assez souvent entrepris sur sa personne: & la Cour sous pretexte de luy donner les marques ordinaires de la faveur du Sultan, je veux dire une veste de marbre zibeline, & une épée, luy envoyoit quelquefois des Officiers pour l'étrangler. Mais il les tenoit à une certaine distance; & sans leur permettre de l'approcher, il sçavoit les renvoyer avec autant de dissimulation qu'il le jugeoit necessaire. Soliman-Bacha, Kahya-Bey, ou Lieutenant General des Janissaires, estoit un Capitaine estimé pour sa connoissance en l'art de la guerre, pour de longs services, & pour une longue experience. Il estoit aimé des soldats; & ne s'estoit dérobé à la haine de Kiuperli, qu'à la faveur de sa Charge. Car entre les privileges des Janissaires, celuy-cy est des premiers que l'on ne peut faire mourir un Kahya-Bey, tant qu'il possede cette Charge. Mais ce que l'on ne pouvoit

1661.

Mort du Bacha de Magnesie.

1661. voit faire d'autorité absoluë, on le fit sous ombre de donner à cet Officier des marques de la faveur du Sultan. Une Commission du Grand-Seigneur le faisant Bacha de Damas, luy osta les privileges de Kahya-Bey, & l'exposa à la haine de son ennemi. Ses prieres & ses sollicitations furent inutiles; & on ne les écoûta pas. On luy remontra au contraire, qu'il devoit prendre avec joye un Gouvernement tres considerable, dont son Maistre l'honoroit, & que son merite & ses services devoient luy avoir déja procuré. Cet encens ne fit qu'augmenter les soupçons de Solyman. Il n'ignoroit pas le proverbe de Turquie, *Qu'un Kahya-Bey est comme un poisson qui meurt aussitost qu'il sort de son élement.* Il falloit pourtant qu'il acceptast cette grace, toute cruelle qu'elle fust; & que selon le devoir d'un bon sujet, il en témoignast beaucoup de reconnoissance. On ne luy donna que trois jours pour se preparer à partir. Comme il ne se flatoit gueres, il voyoit assez les dangers, qui le menaçoient de tous costez. Il apprehendoit qu'aprés son départ, un nouvel ordre ne le joignist au milieu des siens, & ne luy fist trouver une mort obscure, dans quelque lieu peu connu. Au plus fort de ces alarmes, il prit une resolution genereuse: Il alla trouver le Visir, sous pretexte de prendre congé de luy. Il ne luy cacha ni ses craintes, ni ses soupçons. Il le conjura de luy apprendre ingenument, à quoy on le destinoit, *Quand ma vie ne seroit point en vostre puissance*, ajoûta-t-il, *je ne suis pas assez mauvais Mussulman, pour vouloir aller ou contre les Decrets de la Providence, ou contre les ordres de sa Hautesse; & de quelque disgrace que je puisse estre menacé, je me soûmettray aveuglement aux uns & aux autres.* Le Visir eut du respect pour un homme, que son âge & son merite rendoient digne d'une meilleure destinée. Il se contenta de l'avoir ruiné, & luy promit que jamais on n'attaqueroit sa vie; du moins tant qu'il ne feroit rien contre le service du Grand-Seigneur. Cette promesse fut

Solyman-Bacha disgracié.

con-

confirmé par des sermens & par des protestations, qui rasseurerent un peu le Bacha. De sorte que trois jours aprés qu'il eust esté nommé au Gouvernement de Damas, il partit d'Andrinople. A peine estoit-il un peu avancé en Asie, que des ordres du Grand-Seigneur & du Visir luy firent changer de route. Il fut contraint de faire un pelerinage à la Meque, & d'aller apres cela vivre en exil dans les parties d'Arabie les moins frequentées, jusqu'à ce que la mesme puissance, qui l'exiloit, jugeast à propos de le rappeller. Le Moufti eut un fort semblable. Un Vendredy qu'il étoit assis pontificalement dans la belle Mosquée de Sultan Selim, ou pour commencer les prieres, il n'attendoit une l'arrivée du Grand-Seigneur, on luy fit dire doucement de ceder sa place à un autre. Il obeit sur le champ; & peu d'heures aprés, il partit pour le lieu de son exil, qui estoit Gallipoli. On dit que sa disgrace fut causée par son étroite union avec Solyman-Bacha, & par le refus qu'il fit de donner une Fetfa ou Sentence pour la mort de ce Seigneur. 1661.

Tandis que toutes ces choses se faisoient, on ne poussoit que mollement les Venitiens. Les galeres du Grand-Seigneur n'estoient employées qu'à transporter des recruës & des munitions à la Canée. Les Turcs ne songeoient qu'à conserver ce qu'ils possedoient en Candie, & vouloient attendre que leurs autres guerres estant terminées, ils pussent joindre toutes leurs forces contre Venise. Le Capitan-Bacha partit de Constantinople au temps ordinaire, & arriva à Scio avec vingt-trois galeres, outre l'Amirale, que l'on appelle Galere Bastarde. Le Capitaine General des Venitiens n'en eut pas plûtost reçû l'avis, qu'il se mit en mer avec sa flotte, & fit toute sa diligence possible pour assieger l'Amiral Turc dans le port. Voyant neanmoins quelques jours aprés, que c'estoit une entrepriſe qui demandoit beaucoup de temps, il se contenta de laisser devant

1661. le port autant de vaisseaux qu'il en falloit pour y renfermer les Turcs. Ses brigantins l'ayant averti que le reste de la flotte des derniers avoit moüillé à Rhodes, afin d'y prendre deux mille soldats destinez à renforcer la garnison de la Canée, il fit voile de ce costé-là avec deux galeasses, treize galeres legeres, & sept galeres d'Alliez : Mais avant qu'il y arrivast, il apprit que cette flotte avoit levé l'anchre, & estoit à la rade de Patmos. Cela obligea les Venitiens à faire route vers Nio, où ils se pourvûrent d'eau douce. Ensuite ils mirent à la voile pour Nixia. Leur avant-garde découvrit trente-cinq galeres ennemies, qui avoient pris une Tartane chargée de provisions pour la flotte de Venise, & l'avoient brûlée, aprés en avoir tiré la chargé. Ils les suivirent jusques à la nuit ; & quoyque l'obscurité eust separé les deux flottes, elles ne laisserent pas de tenir toûjours leur route vers l'Isle de Candie. Le jour suivant, elles se trouverent dés le matin, en veuë l'une de l'autre. Aussitost qu'elles se furent approchées, les Turcs arborerent le signal du combat. Mais la violence du vent, & l'agitation de la mer les separerent de nouveau. Le lendemain les Venitiens ayant apperçû les galeres ennemies, qui cingloient vers la coste de Milo, ils leur donnerent la chasse, ayant le vent en poupe. Il y en eut cinq qui allerent échoüer d'elles-mesmes. Une de ces cinq fut coulée à fond. Les quatre autres furent prises. Mais de ces quatre, trois se défendirent avec une resolution qui coûta la vie à plusieurs braves Cavaliers. L'équipage de ces cinq galeres n'avoit échoüé que dans l'esperance de gagner un petit fort que les Turcs avoient à Milo. Cependant ils n'y furent pas en seureté. Car les Venitiens aprés avoir mis le feu à ces galeres, & aprés en avoir tiré le canon, & les autres choses qui valoient la peine d'estre sauvées, entrerent dans le port, & débarquerent deux cens hommes d'élite, pour assieger le fort. Un nommé *Mansiacchi Macchiotti*, qui sçavoit le Turc, eut ordre de sommer la garnison,

niſon. Elle ſe rendit à diſcretion ; & le lendemain on 1661.
l'embarqua forte de neuf cens hommes ou environ. D'Officiers, il y avoit un Janiſar *Aga*, un Bey de *Rhodes*, & trois Beys de Conſtantinople, outre des Capitaines, & pluſieurs perſonnes de marque. Les priſonniers ayant eſté diſtribuez en differentes galeres, & en differens vaiſſeaux, les Venitiens remirent à la voile, pour aller croiſer ſur les coſtes de Candie, leur deſſein eſtant d'empeſcher les Turcs de débarquer dans cette Iſle, avec des recruës. Cette flotte rencontra en mer Antonio Priuli, qui commandoit une belle eſcadre.

SUI-

SUITE DE L'HISTOIRE DE MAHOMET IV.

LIVRE SECOND.

En l'An de Jesus-Christ 1662. *& de l'Hegire* 1073.

1662. AU commencement de l'année 1662. il arriva à Constantinople des Députez de la Ville d'Algers, qui venoient se plaindre, que la flotte d'Angleterre, commandée par Mylord Sandwich, avoit insulté leur Ville & leurs Chasteaux. Pour mettre le Grand-Seigneur dans leurs interests, & l'engager à approuver leurs voleries, ils luy remontrerent, que les forts luy appartenant, l'insulte estoit faite à sa Hautesse plûtost qu'à leur Ville. Ces raisons furent accompagnées de quelques presens, qui autrefois estoient un tribut. Mais depuis un temps ces peuples ne le payoient plus, à moins qu'il n'y allast de leur interest à le faire. Icy par exemple, que la protection du Sultan leur estoit tres-necessaire, ils donnerent une fois plus qu'ils n'avoient accoutumé de donner. Outre ce qu'ils avoient destiné pour les Ministres, ils presenterent au Grand-Seigneur trois sortes de choses ; Un vaisseau d'argent, enrichy de pierres precieuses, comme d'émeraudes, & de rubis; quatorze jeunes garçons tres-beaux, & un Eunuque Negre pour le Serrail. Leur negociation n'eut pourtant point de succés. Le Comte de Winchelsey representa si fortement au Visir les motifs de la rupture, que ces

ces plaintes furent rejettées. Et bien loin que l'on regardaſt à Conſtantinople cette rupture avec Alger, comme une infraction aux traitez faits avec Sa Hauteſſe, on condamna la temerité qu'avoient les Corſaires de viſiter les vaiſſeaux Anglois, & d'en tirer les effets des étrangers. L'inſolence avec laquelle les Algeriens avoient traité le Bacha que le Grand-Seigneur leur avoit envoyé, acheva de rendre leur cauſe tout-à-fait mauvaiſe. Et en effet, ils avoient empriſonné ce Bacha, & l'avoient depoüillé de toute ſon autorité. Des reproches qu'en reçûrent les Deputez, les firent trembler. Ils apprehenderent pour eux-meſmes, & aimerent mieux ne plus ſonger au ſujet de leur Commiſſion, que de s'expoſer à la colere du Sultan; excitée peut-eſtre par un Ambaſſadeur, qui avoit aſſez de credit. 1662.

En ce temps-là le Viſir fit reflexion, que s'il perſuadoit au Grand-Seigneur de rétablir ſa reſidence à Conſtantinople, il s'attireroit l'amitié des habitans de cette Ville, & mettroit dans ſes intereſts pluſieurs Bachas de l'Empire. L'entrepriſe luy parut d'abord difficile. Le Sultan avoit toûjours dans l'eſprit les revoltes du peuple de Conſtantinople: Il ſe ſouvenoit de la mort tragique d'Ibrahim. Enfin dans la veuë des dangers, qu'il avoit luy-meſme courus, il s'eſtoit laiſſé prevenir d'une incroyable averſion pour cette Ville. Les chambres de ſon Serrail eſtoient pour luy un ſejour lugubre. Il regardoit meſme ſes jardins de Conſtantinople comme autant de ſolitudes affreuſes, où il croyoit à toute heure entendre le croaſſement des corbeaux, & les cris déſagreables des autres oyſeaux de mauvais augure. Mais d'autre coſté, il avoit tant de confiance en ſon Viſir, il l'aimoit & l'eſtimoit ſi parfaitement, qu'il ſe rendit aux inſtances & aux conſeils de ce Miniſtre. De ſorte que vers l'équinoxe les habitans de Conſtantinople eurent le plaiſir d'apprendre que le Sultan alloit rétablir au milieu d'eux le ſiege de ſon Empire.

Le Grand-Seigneur perſuadé de retourner à Conſtantinople.

1662. Son entrée publique ne se fit pourtant que le trentiéme jour de Mars, à cause qu'il prit sur la route tous les divertissemens que purent fournir les champs & les bois. Jamais on n'a vû de plus grand *Nimrod*, de chasseur plus infatigable que ce Prince. Il estoit continuellement à cheval; & on le voyoit toûjours en campagne. Quelquefois il se levoit à minuit, & s'en alloit sur la cime d'une montagne, pour avoir la satisfaction de découvrir le Soleil avant les autres. Ce déreglement dégoûtoit si fort ses Officiers & ses Courtisans, qu'ils eussent preferé de tres-bon cœur la molesse & les débauches d'Ibrahim aux égaremens d'un esprit si peu capable de se donner du repos. Mais si les chasses du Grand Seigneur dégoûtoient la Cour, elles ruinoient le peuple de la campagne. Trente & quarante mille hommes estoient commandez trois ou quatre jours de suite, pour batre les bois, & pour renfermer le gibier dans un circuit d'un jour de chemin. Le jour de la chasse, le Grand-Seigneur faisoit dechirer les bestes par ses chiens, ou bien les tuoit à coups de fusil, ou de quelque autre maniere: ce qu'on ne faisoit qu'avec un bruit & une confusion effroyable. La chasse est asseurement un plaisir permis, digne d'un grand Prince. Mais il faut toûjours de la moderation: & le Sultan ne devoit jamais s'obstiner à un exercice, qui tout innocent qu'il fust en luy-mesme, ruinoit ses sujets, & souvent coûtoit la vie à des malheureux. On les exposoit des nuits entieres, à la mercy d'une saison rigoureuse; & comme ils n'estoient pas accoûtumez à un si rude travail, ils payoient souvent de leur vie, les divertissemens de leur Empereur.

Déreglemens du Grand-Seigneur.

D'abord que la Cour fut arrivée à Constantinople, le Visir, qui ne se croyoit pas si solidement établi dans l'esprit du Grand-Seigneur, & dans la premiere Charge de l'Empire, qu'il n'eust un revers de fortune à apprehender, parce qu'il avoit auprés de son Maistre des ennemis assez puissans: Ce Ministre, dis-je, songea à se rasseurer par leur perte. Le *Kuslir-Aga*, ou le

Le Visir travaille à asseurer son credit.

le Chef des Eunuques noirs du Serrail, luy paroiſſoit l'ennemi le plus dangereux. C'eſtoit un homme que la Reyne-Mere protegeoit, meſme hautement, & qui de la ſorte eſtant tout-à-fait dans les intereſts de cette Princeſſe, ne pouvoit qu'avoir une forte haine pour le Viſir. Et en effet la Sultane & le Kuſlir-Aga travailloient avec chaleur à affoiblir le pouvoir de ce Miniſtre, auſſi bien qu'à avancer leurs creatures aux premieres Charges. Un homme de leur parti fut fait Treſorier ſans l'approbation du Viſir, qui auſſi ne fut pas long temps à luy oſter cette Charge, & voulut à peine luy accorder quelques heures, pour ſe preparer à ſortir de Conſtantinople. 1662.

La Sultane & le Kuſlir-Aga furent outrez de la diſgrace du Treſorier. Ils formerent le deſſein d'en tirer raiſon par une eſpece de repreſailles. Le Kahya, c'eſt à dire l'Intendant ou le Secretaire du premier Viſir, étoit un homme à qui la Maiſon des Kiuperli devoit ſa fortune, du moins en partie. Car ce fut par ſon credit, & par l'argent qu'il leur preſta au beſoin, qu'ils commencerent à s'élever. Le vieux Kiuperli n'en fut pas méconnoiſſant. Il partagea avec luy ſes richeſſes & ſes dignitez, & le prit pour ſon Kahya. Bien que favory du premier Miniſtre de l'Empire, ce Kahya ne changea ni de manieres, ni d'inclination. Il vécut toujours dans la ſuite avec la meſme moderation qu'auparavant; toûjours avec la meſme égalité d'ame; toûjours ſi juſte dans ſa conduite, qu'il ne s'attira ni la haine, ni l'envie des autres. Juſques-là que ceux qui ſouhaitoient de ruiner le Grand Viſir, ne ſouhaitoient point que le Kahya fuſt enveloppé dans une meſme diſgrace. Seulement l'envieux Eunuque, & la Sultane irritée, qui ſçavoient combien un Officier ſi fidelle & ſi habile eſtoit neceſſaire au Viſir, reſolurent de l'éloigner. Ils luy firent donner le riche Gouvernement de Diarbekir; & ainſi oſterent au premier Miniſtre, les ſervices importans, que luy rendoit ſon Intendant. Le nouveau Bacha de Diar-

1662. bekir eut du temps pour ſe preparer à ſon voyage. Ce Seigneur qui eſtoit tres-riche, fit un train ſuperbe. Il partit avec une ſuite leſte & nombreuſe; ayant ſans compter le reſte de ſon équippage, cinq cens jeunes hommes bien montez & bien armez. Cela ne put pourtant empêcher, qu'aprés quelques journées de chemin, il ne ſe viſt attaqué par une puiſſante troupe de Bandits, qui fondirent en deſeſperez ſur ſes gens, luy tuerent deux cens hommes, pillerent tout ſon bagage, & le contraignirent de ſe ſauver dans une Ville voiſine. Auſſi-toſt que les nouvelles en furent arrivées à la Porte, on envoya ordre de rechercher les auteurs d'un coup ſi hardi, & en general de purger la Natolie de voleurs. Ces ordres furent executez ſur des malheureux, de qui le ſeul crime eſtoit de n'avoir pas mille aſpres à donner aux Officiers qui les arreſtoient. On les prit dans des montagnes & dans des bois. Enſuite, on les envoya à Conſtantinople, où quoy qu'innocens, ils furent condamnez à mort ſans aucune preuve, & ſans aucune forme de procez.

Vol conſiderable.

Le Viſir ainſi affoibli par l'éloignement de l'Officier le plus fidelle, & le plus affectionné qu'il euſt; on le regarda comme un homme perdu. Et pour en parler ſincerement, toutes choſes conſpiroient alors contre luy. Des commencemens de troubles, dont tout l'Eſtat eſtoit menacé, fournirent à la Sultane & à ſon parti une occaſion apparente de détruire ce Miniſtre dans l'eſprit du Grand-Seigneur. On remontra à ſa Hauteſſe, *Qu'elle devoit ſuivre l'exemple de ſes illuſtres predeceſſeurs, qui vouloient toûjours prendre connoiſſance des affaires les plus importantes, & ne laiſſoient à leurs Miniſtres que les moins conſiderables; Qu'il luy eſtoit injurieux de ſe repoſer de tout ſur un Viſir ſans capacité & ſans conduite.* Cette leçon reveilla un peu le Grand-Seigneur. Il renonça pour quelques jours à ſes divertiſſemens ordinaires; paſſant la plus grande partie de ce temps dans un Chiosk, eſpece de Pavil-

Pavillon, qu'il avoit dans les jardins du Serrail, vis à vis de l'appartement du Visir. Là il observoit, qui entroit chez ce Ministre, ou qui en sortoit. Que s'il y voyoit aller des personnes remarquables ou par leur suite, ou par un habit different de ceux que portent les Turcs, il envoyoit demander au Grand Visir quelles affaires conduisoient ces gens chez luy. Ayant fait cela, il s'applaudissoit à luy-mesme de ses soins, & croyoit avoir trouvé le veritable moyen de sçavoir tout ce qui se passoit dans son Empire. Le Visir ne fut pas long temps à juger, & d'où venoit cette curiosité extraordinaire du Sultan, & combien elle pouvoit luy estre funeste. Il n'avoit qu'un seul moyen de conjurer cet orage. C'estoit de faire sa paix avec la Sultane-Mere. Il fit des demarches pour cela : mais sans succez ; comme s'il eust esté impossible d'appaiser cette Junon irritée. Elle dissimuloit si peu sa haine, que tout le monde en fut étonné : du moins ceux qui se persuadoient, que la mere du Visir avoit commerce avec les esprits. Car croyant, qu'à la faveur de ce commerce, elle avoit élevé son fils à la premiere dignité de l'Empire, ils ne se pouvoient imaginer, que des charmes si puissans n'eussent point de force sur la passion d'une femme. En cette disposition d'affaires quelques-uns crurent que le Visir se demettroit de sa Charge, & la cederoit pour un des principaux Gouvernemens. Il n'en eut pourtant pas la pensée ; où s'il l'eut, il vit sans doute à peu prés le mesme risque, & à descendre honteusement d'un si beau poste, & à le garder malgré toute sorte d'oppositions. Apparemment il se dit ce que des Romains remontrerent autrefois à *Vitellius*, *Que d'abord qu'il faut mourir, ceux qui sont forcez, & ceux qui se rendent, ont la mesme destinée; Avec cette difference seulement, que les uns laissent aprés eux un nom illustre, à cause qu'ils meurent en gens de cœur ; Au lieu que les autres se rendent odieux aux siecles futurs, parce qu'ils meurent couverts d'infamie.* Resolu donc

1662.

Haine de la Validé pour le Grand Visir.

1662. donc de perir, ou bien de conſerver, le Viſir ſongea aux moyens de reüſſir. Et comme *Samoſade Rets Effendi*, ou Chancelier eſtoit un homme rompu dans les intrigues de la Cour, & dans les affaires de l'Empire; qui d'ailleurs avoit fort grand part à la faveur de la Reyne-Mere, le Viſir crut qu'il devoit s'en faire un ami. Dans cette penſée, il faiſoit paroiſtre pour le Reis Effendi une complaiſance que quelques-uns trouvoient indigne du premier Miniſtre de l'Eſtat. Toutes les fois que Samoſade luy rendoit viſite, il ſe levoit, & quoy qu'en particulier, luy donnoit des titres dont le Grand Seigneur n'honore que le Viſir; comme ſont celuy de Pere, celuy de Maiſtre, & celuy de Compagnon. Pour ſe juſtifier, le Viſir diſoit que le Chancelier luy aidoit à ſoûtenir le faix des affaires les plus importantes. Auſſi peut-on dire, que Samoſade a eſté un des plus grands hommes de ſon temps, & que le Viſir, jeune & preſque ſans experience qu'il eſtoit, ne pouvoit faire un choix plus judicieux. Le premier Miniſtre avoit à toute heure des entretiens familiers avec Samoſade, s'ouvroit à luy de toutes choſes, luy demandoit des avis & des inſtructions, & avoit pour luy toute la bonté poſſible. Sa complaiſance alla meſme juſqu'à ne garder pour un temps que le titre de Grand Viſir. De ſorte que Samoſade diſpoſoit preſque abſolument de toutes choſes.

Cependant les principaux Officiers du Serrail, c'eſt-à-dire les Officiers de l'*Haſoda*, ou de la Chambre Royale continuoient toûjours leurs intrigues à la ſollicitation de la Validé. Ils inſinuerent de nouveau au Grand-Seigneur, qu'il eſtoit de la dignité d'un Sultan, d'avoir continuellement l'œil ſur ſon Eſtat, & de ne s'en pas rapporter entierement à la bonne foy d'un premier Miniſtre. C'en fut aſſez pour obliger Mahomet à ſe renfermer dans ſon Chiosk plus ſouvent qu'il n'avoit accoûtumé, & que meſme il ne ſouhaitoit. Un jour il vit entrer chez le Viſir des Chrétiens

tiens en Calpacks ou bonnets rouges, & en souliers jaunes. A la verité de petits Juges avoient défendu aux Francs de porter de ces bonnets & de ces souliers. Mais jusques-là il estoit inoüi que la Cour se fust mélée d'une chose si peu importante. Le Grand-Seigneur crut neanmoins, que l'autorité Royale pouvoit avoir lieu en cette rencontre. Il fit appeller le Sous-Bachi de Constantinople, & de la fenestre de son Chiosk, luy commanda en furie d'aller dans la Cour du premier Visir, de batre tous les Chrétiens, qu'il y trouveroit en bonnet rouge & en souliers jaunes, & ensuite de les renvoyer les pieds nuds & la teste nuë. Sur un ordre si precis, le Sous-Bachi entra dans l'Hostel du premier Visir, sans luy faire le moindre compliment, & sans luy demander permission d'obeïr au Grand-Seigneur. Les premiers Chrestiens qu'il rencontra avec des bonnets rouges & des souliers jaunes, estoient les Kapi-Kahya, ou Agens de Moldavie & de Valachie, qui alloient chez le Visir, pour les affaires de leurs Princes. Sans respecter ni leur caractere, ni leurs personnes, il les coucha rudement par terre, leur donna plusieurs coups sous la plante des pieds, déchira leurs bas & leurs bonnets rouges, & les renvoya chez eux nud-teste & nud-pieds, exposez à la risée du peuple, & deplorans leur malheur, de vivre sous un Gouvernement si tyrannique. Aprés avoir traité de la sorte des personnes, qui sont en quelque façon sacrées, le Sultan fit publier une Ordonnance severe, pour empécher qu'à l'avenir les Chrétiens ne continuassent de porter des bonnets rouges, des souliers jaunes, & plusieurs choses de cette nature. Il défendit en mesme temps aux Janissaires de se servir de Danjars ou de poignards, & de porter des Turbans de soye. Les uns & les autres estoient condamnez à mort, s'ils violoient cette Ordonnance. Et afin qu'on ne le pust faire impunement, le Grand-Seigneur distribua à chaque coin de ruë des Officiers, pour prendre garde si l'on ne desobeïroit point, &

1662.

Severe defense aux Chrétiens de porter des bonnets rouges & des souliers jaunes.

1662. pour faire punir les coupables. Il fit davantage. Car comme si le salut de l'Empire eust dependu absolument de l'observation de cette nouvelle Ordonnance, il vouloit sçavoir luy-mesme avec quel zele & avec quelle vigilance ses Officiers s'acquitoient de leur devoir. Il se promenoit déguisé dans les ruës de Constantinople, menant un bourreau pour executer sur le champ ceux qu'il auroit condamnez. Un jour qu'il se promenoit de la sorte, une malheureuse victime vint se presenter à luy. C'estoit un pauvre Armenien, qui s'alloit marier, & qui avoit pris la liberté de mettre des chaussons de cuir jaune; croyant que le jour de ses nopces, il pouvoit bien se dispenser d'obeïr si scrupuleusement à l'Edit du Grand-Seigneur. Mais sa mauvaise fortune l'ayant fait passer devant le Sultan déguisé, rien ne pust luy sauver la vie. Le coup fatal, dont l'Arrest fut prononcé sans donner à ce malheureux le temps de s'excuser, l'envoya au tombeau, au lieu du lit nuptial qui l'attendoit. On fit observer l'Ordonnance pendant quelques jours avec la mesme rigueur. Mais on se relâcha ensuite d'une si grande severité; & il en arriva de cette Ordonnance comme il arrive ordinairement de toutes les choses qui ne sont fondées que sur les caprices d'un esprit volage.

Le changement de conduite du Grand-Seigneur inquietoit extrémement le Visir. Mais le credit & la puissance du Bacha de Babylone luy donnoient de bien plus grandes alarmes. Morteza c'est ainsi qu'on l'appelloit, avoit donné plusieurs preuves d'une valeur & d'une prudence peu commune. Le Visir l'avoit laissé vivre jusques-là contre ses interests, & contre la derniere volonté de son pere. Mais la haute reputation qu'il s'acqueroit tous les jours, le faisant enfin regarder comme un homme dangereux, sa perte parut necessaire; & le Grand Visir forma plusieurs desseins sur sa vie.

Je me souviens, qu'au mois de Decembre de l'année

née 1661. nous rencontrâmes sur la route d'Andrinople, un Officier qui entr'autres choses nous dit qu'il alloit à Babylone porter au Bacha une veste de martre zibeline avec une épée, & le confirmer dans ce beau Gouvernement. Nous n'eûmes pas de peine à deviner de quelle nature estoit ce present, & nous devinâmes assez juste, comme il parut quelque temps aprés. Car le Bacha se doutant du piege qu'on lui tendoit, & n'estant pas si superstitieux que de croire qu'il mourroit Martyr en mourant par ordre du Grand-Seigneur, ne voulut pas seulement permettre au Chiaoux-Bachi de luy parler. Cet Officier s'en retourna sans avoir reüssi dans sa commission, & arriva quelques mois aprés à Constantinople, peu satisfait de son voyage. Morteza vit bien, qu'ayant fait un coup si hardi, il devoit s'attendre à avoir sur les bras toutes les forces de l'Empire, & qu'il falloit s'asseurer de quelque azile. Il rechercha l'alliance d'un des Princes Gordéens, ou Curdes, dont la fille luy apporta en dot une des meilleures fortereſſes de leurs montagnes. 1662.

Le Visir travaille à la perte de Morteza-Bacha.

La ruse estant inutile, le Visir leva hautement le masque. Pour venir à bout de son dessein, il remontra au Grand-Seigneur, *Que Morteza-Bacha avoit esté continué dans son Gouvernement beaucoup au delà du temps ordinaire; Qu'une si longue possession d'un Gouvernement si considerable, estoit contraire aux interests de l'Estat; Que le Bacha estoit ambitieux & mutin; Qu'il ne manqueroit jamais de se servir de ses richesses & de son authorité pour disputer à sa Hautesse la possession de l'Empire; Que pour prevenir un si grand malheur, il n'y avoit qu'à envoyer un puissant renfort à la Canée, sous les ordres de Morteza, que l'on feroit accompagner des principaux de son parti.* Mahomet, qui craint naturellement le peril, goûta la proposition de son Ministre. Il donna au General des Janissaires le Gouvernement de Diarbekir, & le chargea de partir en diligence. Le nouveau Bacha obeït; & ne

1662. perdit point de temps, dans l'eſperance d'envoyer à Conſtantinople la teſte de Morteza, comme les premices de ce qu'il devoit au Grand Seigneur, pour les graces qu'il venoit d'en recevoir. Mais Morteza fut informé aſſez à temps du changement de ſa fortune. N'eſtant pas capable de ſe revolter, il ſe contenta de ſe tenir ſur ſes gardes, & fit une retraite honorable, publiant qu'il s'en alloit en Candie avec ſon armée. On la diſoit forte d'environ quarante mille hommes. La feinte ne fut pourtant pas de durée; & peu aprés on découvrit le veritable deſſein de Morteza. Il ſe retira avec ſes treſors, dans ſon fort des montagnes, ſous la protection du Roy des Curdes ſon beau-pere; & n'emmena avec luy que ceux de ſes gens dont il eſtoit ſeur. Ce fut là qu'il demeura, attendant une occaſion de ſe vanger du Viſir; & ſe flattant de l'eſperance de rentrer un jour dans les bonnes graces du Sultan.

Les peuples, dont nous parlons, ſont nommez par quelques Auteurs, *Gordiæi*; & autrefois leur Province eſtoit appellée Gordienne. Elle eſtoit frontiere de l'Aſſyrie, & a eu un Roy nommé Zabienus, qui s'allia avec Lucullus contre Tigrane, Roy d'Armenie, & fut tué avec ſa femme & ſes enfans par ce Roy. Les Curdes habitent le mont Amanus, qui ſepare la Syrie de la Cilicie, & eſt d'un accés ſi difficile, que jamais les Turcs n'ont pû s'en rendre maiſtres. Anciennement ils adoroient un chien noir à ce que l'on dit, & n'oſoient parler injurieuſement du Diable, plûtoſt par crainte, que par amour. Mais des perſonnes qui ont eſté depuis peu dans leur païs, rapportent qu'ils ont renoncé à la premiere de ces ſuperſtitions, & que maintenant ils font profeſſion d'une Religion meſlée de la doctrine de l'Evangile, & des extravagances de l'Alcoran. Ils n'admettent neanmoins ni Bapteſme, ni Circonciſion. Tout ce que l'on en peut dire de plus avantageux,

Les Curdes.

c'eſt

c'eſt qu'ils ſont une aſſez méchante eſpéce de gens 1662.
groſſiers, qui ſe contentent de peu de Religion, & qui s'accoûtument de bonne heure au ſang & au pillage. Ils vivent aſſez retirez, ne s'éloignent guerre de leurs montagnes, parlent peu, & ont une converſation ſeche & rude: De ſorte que l'on ne ſçauroit apprendre d'eux, ni quels ſont leurs ſentimens dans les choſes de la Religion, ni en general quelle eſt leur maniere de vivre. Voicy ce que des Anglois, qui ont eſté parmi eux depuis quelque temps, nous rapportent ſur ce ſujet. Ils demeurent dans ces montagnes, que l'on appelloit anciennement Mont-Gordéens ou Cordiens. Ces montagnes commencent dés les environs d'Alep, & s'étendent juſques en Perſe. Les Curdes ſont Mahometans pour l'exterieur, & la crainte qu'ils ont des Turcs eſt ce qui les fait diſſimuler. Dans le fond, il eſt conſtant qu'ils ont une Religion particuliére; qu'à l'imitation des Druſes & des Kalbines, ils boivent du vin, & mangent de la chair de cochon. Le lard eſt regardé parmi eux comme un reſtaurant, & comme un cordial excellent; ils en donnent aux malades. La principale Province de ceux qui demeurent prés d'Alep, & la principale ville de cette Province, portent un meſme nom, qui eſt celuy de *Jumi*. Ils ont deux Couvents de douze Preſtres chacun; l'un à Jumi; l'autre à Moſul, qui eſt l'ancienne Ninive. Les Superieurs de ces deux Couvents, s'aſſemblent en de certains temps pour déliberer ſur les choſes, qui regardent le public. Les Curdes font leurs dévotions en particulier, & dans une eſpéce de cave. Ils n'ont qu'un ſeul Livre, qui contient leurs ceremonies & leurs loix. Quand on leur demande ce qu'ils penſent de noſtre Sauveur, ils répondent qu'il eſt leur ame & leur vie. D'un autre coſté, d'abord qu'on profére le nom de Mahomet, ils crachent, & font paroiſtre une haine particuliere; Enfin ils proteſtent, quoy qu'avec la circonſpection de *Nicodéme*, qu'ils

1662. qu'ils ſont véritablement Chreſtiens, & qu'ils le feront paroiſtre, auſſi-toſt qu'ils ſe verront en eſtat de ne plus craindre les Turcs. Ils adorent Dieu; mais rien, ni promeſſes, ni menaces, ni violences, ne peut les porter à maudire le Diable; ſoit qu'ils veüillent pratiquer un des grands préceptes de l'Evangile, *Beniſſez & ne maudiſſez point*; ou plûtoſt qu'ils croyent, que les Diables & ceux qui gemiſſent dans l'Enfer, rentreront un jour dans le Paradis. Quand leurs Preſtres ſont aſſemblez, on fait apporter du vin au milieu de la compagnie. Le Superieur demande ſilence, & fait une courte exhortation, où il les aſſûre que le vin eſt le Sang de Dieu. On m'a dit qu'un jour, ils prierent un Capucin de les viſiter, & que pour l'y engager, ils luy promirent de luy faire voir leur Rituel. Le Religieux accepta l'offre; & ſe rendit au Couvent. On l'y enferma dans une cave un jour ou deux, ſous pretexte que le Superieur du Couvent de Moſul, eſtoit arrivé à Jumi, & que s'il venoit à découvrir que le Capucin fuſt-là, il le feroit infailliblement mourir, comme un corrupteur de leur Religion. Le Capucin prit l'épouvante & la fuite, aimant bien mieux étouffer ſa curioſité, que de mettre ſa vie en hazard, pour ſatisfaire cette curioſité. On dit que leurs Preſtres ſont poſez & graves; qu'ils ne s'habillent que de noir; & que leurs habits ſont pliſſez ou picquez. Le commun peuple eſt veſtu comme le ſont d'ordinaire des Montagnards. Ils ſont fort ruſtres, & fort groſſiers, gens de ſang, ſujets au larcin, qui eſt le vice general de leur nation.

Le fils d'une veuve ayant eſté tué par un de ces Montagnards; elle aſſembla ſes parens, & les pria inſtamment de luy apporter le conduit de la reſpiration de l'aſſaſſin. L'ayant eu, elle le devora avec ſes amis pour ſatisfaire ſa vangeance. Pour achever leur portrait, ſi la Religion qu'ils ſuivent a des reſtes du Chriſtianiſme, ces reſtes ſont confondus avec la

lie

lie des autres Religions. Ces peuples pourroient venir des anciens Manichéens. Le rétabliſſement du Diable, a eſté creû en partie par Origéne. Pour l'opinion qu'ils ont que le vin eſt le Sang de Dieu, c'eſt une penſée extravagante de quelque ancien Preſtre d'Egypte. S'ils eſtoient unis, ils mettroient ſur pied une armée de trente ou quarante mille hommes. 1662.

Les nouvelles de la fuite de Mortéza, vers un peuple peu conſiderable, cauſérent d'abord du chagrin au Grand-Seigneur. Ce Prince ſentoit encore de l'affection pour un Bacha, dont il connoiſſoit le mérite, la valeur, & les ſervices. A des mouvemens ſi favorables pour Mortéza, ſe joignirent les ſollicitations des amis, que cet illuſtre fugitif avoit à la Cour. Ils travaillérent à cultiver les ſemences d'affection, qu'ils remarquoient dans le cœur du Sultan, & luy remontrerent, que la fuite du Bacha de Diarbekir eſtoit non une fuite de rebellion, ou une marque du peu d'eſtat qu'il faiſoit de la protection de ſa Hauteſſe; mais une fuite de néceſſité, & l'effet de cet inſtinct naturel qui porte toutes les creatures à ſonger à leur propre conſervation. Le Sultan, déja bien intentionné pour Morteza, fut touché de ce diſcours. Il envoya querir le Viſir; & luy demanda des nouvelles du Bacha de Diarbekir. Pour ſe défendre, le Viſir exagera autant qu'il put la fuite de Morteza, fit de cette fuite un crime énorme, & peignit ce crime avec des couleurs ſi noires, que le Grand-Seigneur en fut adouci. Il demeura convaincu, que l'éloignement de Morteza eſtoit neceſſaire pour l'intereſt de ſon Eſtat, & meſme pour la ſeureté de ſa perſonne. Le Viſir ne fut pas plûtoſt de retour chez luy, qu'il apprit que l'Emaum ou l'Aumônier de Morteza, eſtoit à Conſtantinople. Il l'envoya arreſter, & luy fit couper la teſte ſur le champ, ſans aucune forme de procez: on jetta ſon corps dans la mer. Quelques méchans, ou quelque

1662. que absolus que soient des Ministres, ils tâchent toûjours de colorer leurs actions, quand mesme on ne leur en demanderoit aucun compte. Que si elles sont sans un fondement legitime, ils leur cherchent tout au moins des prétextes un peu plausibles. De cette sorte, pour adoucir une violence, que tout le monde eust condamnée, le Visir fit courir le bruit, que l'Emaum estoit un espion de Morteza; qu'il rendoit compte à son Maistre, de tout ce qui se passoit à Constantinople; & qu'il taschoit d'y exciter des seditions. L'Aga de Babylone eut la mesme destinée. Voyant que Morteza se retiroit, il voulut en faire autant, & partit d'abord pour Constantinople. Mais il n'y arriva pas. Le nouveau Bacha de Diarbekir l'attrapa en chemin, & abregea d'un seul coup, & son voyage & sa vie.

Quoy que la fuite de Morteza, & la mort de l'Emaum de ce Bacha, aussi bien que celle de l'Aga de Babylone, dûssent rassûrer le Visir, ses alarmes se renouvellerent bien-tost. Le bruit courut que le dernier Kahya-Bey d'Andrinople estoit secretement retourné à Constantinople; qu'il y demeuroit caché; & que cependant il encourageoit sous-main les Janissaires à se soûlever que le bruit de son voyage à Damas, & de Damas à la Mecque n'estoit qu'un faux bruit, semé pour cacher son séjour à Constantinople. Sur cet avis, l'ombrageux Ministre prend feu. La seule pensée de la présence du Kahya-Bey à Constantinople le fait fremir. On cherche par tout. On ne trouve rien. Car en effet le Kahya estoit allé à Damas. Mais son Secretaire fut aussi malheureux que l'Emaum de Morteza. On luy donna tant de coups, pour luy faire dire où estoit son Maistre, qu'il en mourut peu aprés.

La suite de Morteza estoit un grand coup pour le Visir. Mais ce Ministre ne laissoit pas d'appréhender une révolution assez commune en Turquie. Craignant que son ennemi ne fust rappelé, pour estre fait

fait Grand-Visir, il résolut de ne le point laisser en repos. Des ordres furent envoyez aux Bacha de Diarbekir, d'Alep, d'Erzerum & des autres lieux voisins, d'assembler autant de troupes qu'il en faudroit, pour contraindre le Roy des Curdes à leur livrer Morteza. Mahomet, Bacha de Diarbekir, qui avoit esté Kahya ou Intendant du Visir, fut declaré General de ces troupes, de l'aveu du Grand-Seigneur. Tandis qu'on faisoit les preparatifs necessaires, la marche des troupes fut suspenduë par les nouvelles que l'on eut de Georgie; où il s'éleva des troubles, dont voicy la source. Erzerum ayant esté pris par Solyman, il fut arresté entre les Turcs & les Perſans, que des sept Provinces de Georgie, * trois demeureroient tributaires du Grand-Seigneur; Que trois autres le seroient du Roy de Perse; Que les six seroient gouvernées par *Achic-Basch*, à qui la septieme appartiendroit en toute Souveraineté. Ces Provinces n'avoient pas manqué de payer régulierement le tribut; parce que tirant du sel, ou de Turquie ou de Perse, elles relevoient nécessairement de l'une ou de l'autre. Achic-Basch estant mort, la Doüairiere se remaria, & pour favoriser son nouvel époux, consentit que l'on crevast les yeux à son propre fils, qui estoit l'heritier légitime de l'Estat. Les Seigneurs des trois Provinces, qui relevoient du Roy de Perse, ne pûrent voir qu'avec horreur une action si odieuse, & ne pûrent se resoudre à la laisser impunie. D'un consentement unanime, ils donnerent un successeur à Achic-Basch, & arracherent l'autorité des mains de l'Usurpateur. Les Seigneurs de trois Provinces soûmises au Turc, prirent ombrage des mouvemens de celles-cy, & coururent aussi-tost aux armes; aimant toûjours mieux estre gouvernez par un Prince du sang d'Achic-Basch, que d'obeïr à un étranger. Les Provinces qui estoient sous la protection du Sophy, approuvérent ensuite la résolution des Provinces Turques; & toutes ensemble firent une armée de soixan-

1662.

Troubles en Georgie.

* C'est l'*Iberie* des anciens. On croit qu'elle est appellée Georgie, de S. George le Cappadocien, Martyr qui est en grande vénération parmi ces peuples.

1662. ſoixante mille hommes pour defendre le choix qu'elles feroient. Lors que les Bachas eurent avis de ces mouvemens, ils eſtoient en marche contre les Curdes. Ne ſçachant pas quelle en pouvoit eſtre la cauſe, ils remirent à un autre temps l'exécution de leur deſſein, & tirerent vers la Georgie, pour empêcher qu'on n'y entrepriſt quelque choſe contre le ſervice du Grand-Seigneur. A peu prés au meſme temps que l'on apprit à la Porte, ce qui ſe paſſoit en Georgie, on fut encore bien plus alarmé par une nouvelle qui arriva, que le Roy de Perſe faiſoit préparer ſur la frontiere ſix cens tentes pour des *Ruſilbachis*. C'eſt de la ſorte que l'on appella la meilleure cavalerie de Perſe. Ces deux nouvelles retarderent la perte de Morteza. On envoya ordre aux Bachas d'attendre la ſuite des troubles de la Georgie, & des mouvemens des Perſans. A la fin, l'orage eſtant diſſipé, lors que les ſept Provinces ſe furent ſoûmiſes à un Prince du ſang d'Achic-Baſch, l'armée Turqueſque ſe remit en marche, & arriva aux defilez du païs. Il eſt raboteux & eſcarpé. Tout le Royaume n'eſt preſque qu'une montagne, dont l'accés eſt ſi difficile & ſi dangereux, que jamais les Turcs n'avoient pû s'en rendre maiſtres. L'art & la nature ont également contribué à en fortifier l'entrée. Car outre la ſituation du païs, il y a pluſieurs bons châteaux, dont le principal qui eſtoit poſſedé par Morteza, s'appelle *zizri*. Les habitans des environs ſont nommez *zezides*. Le General Turc eſtant arrivé au pas des montagnes, deſtacha d'abord cinq cens des meilleurs ſoldats de ſon armée, pour entrer dans ce défilé, & leur commanda de lâcher pied, quand ils ſeroient pourſuivis. Le ſtratageme réüſſit, comme Mahomet Bacha l'avoit eſperé. Les Curdes furent aſſez imprudens, pour traiter de fuite, la foible reſiſtance des Turcs. Ils les pourſuivirent avec autant de chaleur, que ſi la victoire entiere euſt dependu de la défaite de ce peu de troupes, & que ſi une legere eſcarmou-

mouche eust dû mettre fin à la guerre. Les Turcs s'emparérent aussi-tost du défilé, couperent la retraite aux Curdes, assiegerent le Chasteau, & sommerent la garnison ou de se rendre, ou de remettre entre leurs mains, Morteza & ses complices. 1662

Les Curdes voyant le fruit de leur imprudence, *Que les troupes qui devoient défendre leur Château, estoient coupées; Que l'ennemi estoit maistre de l'une des clefs de leur païs; Que leurs Chasteaux seroient apparemment emportez; & que les Turcs s'estant ouvert un passage, ils seroient bien-tost en estat d'inonder tout le Royaume*; Considerant cela, dis-je, ils demanderent trois jours pour déliberer. Durant cette treve, ils mirent en question, lequel seroit le plus avantageux, ou de sauver Morteza, en hazardant tous les Estats de leur Roy, dont la moitié estoit déja en la puissance des Turcs par la perte du défilé; ou, pour se sauver eux-mesmes, d'abandonner à son Prince, un homme en qui ils ne prenoient aucun interest, & avec qui ils n'avoient point d'engagemens, qui demandassent qu'on risquast tout pour le sauver. Le dernier parti fut embrassé, & Morteza sacrifié. On persuada à ce Bacha, qu'on le meneroit en Perse, au travers des montagnes. Trompé par cette promesse, il monta à cheval. Mais lorsqu'il fut à une demie lieuë du camp des Turcs, on luy lia les mains derriere le dos, & on le mena aux Turcs. Le Bacha de Diarbekir fit executer ces Rebelles & leur Chef, & envoya toutes les testes à Constantinople, où elles furent exposées à la porte du Divan, durant trois ou quatre jours. On leur mit des écriteaux, qui marquoient leur crime. Ensuite on jetta ces miserables restes dans la mer. Ainsi perit un Bacha illustre, digne d'une tout autre destinée. Son grand crime fut, qu'il estoit trop estimé & trop puissant; & que dans l'Empire, il n'y avoit point de Seigneur qui pust prétendre plus justement à la premiere Charge de l'Estat. Aussi l'on peut dire que ce fut-là la recompense des ser-

Morteza rendu aux Turcs.

Sa mort.

1662. vices qu'il avoit rendus au vieux Kiuperli. Ce grand Miniſtre qui l'avoit employé à exécuter pluſieurs Bachas, l'enveloppa à la fin dans une meſme deſtinée, & oubliant tous les ſervices qu'il en avoit tirez, le marqua ſur ſon teſtament, entre ceux dont il vouloit que ſon ſucceſſeur ſe déſiſt.

Delivré d'un competiteur formidable, le Viſir changea bien-toſt d'air & d'humeur. Au chagrin, qui l'avoit poſſedé juſques-là, ſucceda une gayeté, d'autant plus facile à demeſler, qu'elle ne luy eſtoit pas trop ordinaire. Auſſi peut-on dire qu'il avoit toutes les raiſons du monde d'eſtre content. Le vieux Kiuperli avoit fait périr tous les eſprits entreprenans; & Achmet ſon fils avoit achevé d'en étouffer la ſemence. Quel Bacha euſt à lors oſé rien faire contre un Miniſtre tout-puiſſant: Quelle moleſſe ne regnoit pas dans tous ceux qui poſſedoient les dignitez; Qui euſt ſeulement ſongé à ſupplanter le Viſir; ou bien qui en euſt eû les moyens! Le ſeul Bacha qui euſt pû l'entreprendre, eſtoit mort, & le Grand-Viſir n'avoit rien à craindre. Tout trembloit alors: Tout ſe tenoit dans la ſoûmiſſion; & il n'y avoit perſonne, qui ne fiſt ſa Cour à un Miniſtre, ſous qui il falloit, ou ployer, ou ſuccomber.

Le ſoin de ſa propre gloire occupa toutes ſes penſées, lors qu'elles ne furent plus diſtraites par le ſoin de ſa propre conſervation. Songeant que des ſuccés d'armes inſpirent de la crainte aux ennemis, qu'un premier Miniſtre peut avoir: Qu'ils affermiſſent ſon autorité; qu'ils luy attirent l'eſtime des peuples; & que par là, il previent des diviſions inteſtines, le Viſir forma le deſſein de porter la guerre dans les Eſtats voiſins. Il fut bien aiſe d'avoir le pretexte des troubles, que Kemini avoit excitez en Tranſſylvanie, & dont nous avons parlé cy-deſſus. Mais comme un habile Miniſtre porte ſa veûë d'un coſté, lorſque ſes deſſeins vont de l'autre, le Viſir crut qu'il falloit endormir les Allemans, par une fauſſe diſpoſition à la paix.

Dans

Dans cette réſolution, il écoûta favorablement 1662.
les propoſitions du Réſident d'Allemagne. Auſſi eſtoient-elles trés-avantageuſes à la Porte, à qui l'on offroit de faire raſer Serinswar, comme ayant eſté baſti contre l'intention & ſans l'aveu de l'Empereur, de retirer de Zeckelhyd, de Clauſembourg, & de pluſieurs autres Villes, les garniſons Allemandes, qui y eſtoient; & de donner au Sultan toute la ſatisfaction, qu'il pourroit raiſonnablement ſouhaiter. La Cour de Vienne ne gardoit tant de meſures avec les Turcs, que par intereſt. Le bruit couroit, qu'il y avoit un traité entre la France & la Lorraine pour l'Alſace. Ce traité ne pouvoit eſtre que tres-deſavantageux à l'Empereur; & il n'y euſt pas eû de prudence à rompre avec la Cour Ottomane, au meſme temps qu'un voiſin puiſſant pouvoit s'approcher des frontieres de l'Empire.

Le Pape, & les autres Alliez des Venitiens, n'eûrent pas plûtoſt remarqué, pourquoy la Cour de Vienne chanceloit, qu'ils travaillerent à diſſiper des ſoupçons, qui dans la ſuite euſſent fait tort à toute la Chrêtienté. Le Roy de France de ſon coſté déclara, que non-ſeulement il n'entreprendroit rien contre l'Allemagne, tant que l'Empereur ſeroit en guerre avec les Turcs, mais qu'au contraire il luy donneroit un ſecours conſiderable d'hommes & d'argent. C'en eſtoit aſſez pour r'aſſurer les Allemands. Ils reſolurent de ne point ſigner les conditions qui avoient eſté propoſées. Ainſi les Turcs, qui ne doutoient point que la paix ne fuſt concluë avec l'Empereur, & qui attendoient à tout moment un Courier avec la ratification de cette paix, furent fort ſurpris de ne recevoir que de nouvelles demandes. Encore ces nouvelles demandes eſtoient-elles ſi ambiguës, que l'on ne pouvoit y faire aucun fonds. La Porte mal-ſatisfaite d'un procedé ſi peu attendu, n'eut pas de peine à en penetrer le fin. Elle conclut qu'il falloit forcer l'Empereur à ſe declarer pour la paix ou

1662. pour la guerre. Le Reis-Effendi, qui eſt Chancelier, ou Secretaire d'Eſtat, ou bien tous les deux enſemble, fut chargé de s'expliquer ſur ce ſujet avec le Réſident d'Allemagne. Il luy fit ſçavoir de la part du Grand-Seigneur, que l'on ne donnoit à ſon Maître que trois mois de temps pour faire raſer Serinſwar, & pour envoyer à Conſtantinople un Ambaſſadeur extraordinaire, avec la ratification des Articles. Auſſi-toſt pourtant, comme ſi ce Prince euſt oublié qu'il avoit donné trois mois de temps au Reſident d'Allemagne, & qu'il venoit de marquer les conditions de la paix, il commanda au Viſir de travailler à ſe mettre en marche. Il ajoûta, qu'il vouloit l'accompagner une partie du chemin, ayant réſolu d'établir ſa reſidence à Andrinople. Les environs de cette ville, qui ſont un païs plat & uni, plein de toute ſorte de gibier, luy plaiſoient ſi fort, qu'il regardoit comme une priſon les appartemens de ſon Serrail de Conſtantinople du moment qu'il les comparoit aux plaines delicieuſes de la Thrace. La compagnie meſme de ſes femmes ne luy plaiſoit preſque plus, & il ne paſſoit que peu de temps avec elles; tout cela par l'impatience qu'il avoit d'aller à la chaſſe. C'eſtoit pour cette raiſon qu'il preſſoit ſi fort le Viſir, plûtoſt que pour faire partir ſon armée; & l'eſperance de quelque conqueſte le flatoit moins que la veûë des plaiſirs qui l'attendoient à Andrinople. Ses ſujets le ſçavoient aſſez; eux qui diſoient en cette rencontre, que leur Maître avoit laiſſé quelques lievres à Andrinople, & qu'il vouloit les aller chaſſer. Le Viſir voyant qu'il ne pouvoit plus, ſans s'expoſer à une digrace, ſe defendre des empreſſemens du Grand-Seigneur; aſſembla les Viſirs du Banc, & y appella le General des Janiſſaires. On parla du temps du départ, & l'on conclut d'une voix, qu'il falloit attendre juſqu'au Printemps. Leurs raiſons furent. 1°. Que le Grand-Seigneur avoit accordé trois mois au Réſident d'Allema-

Raiſons pour leſquelles on différa la guerre d'Allemagne.

gne.

gne. 2°. Que l'on n'avoit pas assez de temps pour envoyer des provisions & des munitions vers la frontiere ; 3°. Que les soldats qui estoient, ou dispersez, ou éloignez, n'auroient pas le temps de se rendre à leurs drapeaux ; 4°. Que plusieurs gens de service avoient commencé à rebastir leurs maisons, qui avoient esté consumées dans les derniers embrasemens, & que ces maisons ne seroient pas achevées avant le Printemps ; 5°. Que l'Esté estant presque tout passé, on ne pouvoit entrer en action : au lieu qu'au Printemps, qui donne un nouveau sang & une nouvelle vigueur aux hommes, aussi-bien qu'un nouveau suc & une nouvelle verdeur aux plantes, on seroit bien plus en estat d'agir. Ces raisons furent tres-humblement representées au Sultan, qui en parut satisfait. Tout au moins il étouffa pour un temps la passion qu'il avoit de se rendre à Andrinople. 1662.

Cependant pour endormir l'Allemagne, on sema le bruit que tous ces preparatifs estoient destinés contre Zara, Sebenico & Cataro, trois places de Dalmatie. Au mesme temps tout le monde eut ordre de se tenir prest pour le Printemps. Dans cet intervalle, comme la rupture paroissoit certaine, il y avoit de temps en temps sur la frontiere, des rencontres qui rendoient la breche plus grande, & l'accommodement moins facile à faire.

En Hongrie chaque parti se préparoit à la guerre, & prenoit ses avantages le mieux qu'il pouvoit. Le Comte de Serin avançoit toûjours ses fortifications aux environs de Canise ; & le reste des Commandans Imperiaux, alarmez de voir que les Turcs faisoient des progrez en Transsylvanie, fortifierent & munirent Clausembourg, Somosswar, Zeckelhid, Clewar, ou Colosswar, & Betlem, avec d'autres villes & d'autres lieux de defense. D'ailleurs les Turcs du païs, qui s'attendoient à la rupture, profitoient de tout. Ils pénetrerent, sous la conduite d'Ali Bacha

1662. jusques dans le cœur de la Transsylvanie. Le Bacha de Varadin, peu content du territoire que les capitulations marquoient à sa place, prit autant de villes & de villages, qu'il le jugea à propos, sans que le Prince Apaffi, quoy qu'estabi par les Turcs mesmes, pust ou osast s'y opposer. De sorte que le Bacha posseda tranquillement ce qu'il avoit usurpé sans peine. En moins de rien tout ce peuple fut réduit à la derniere misere. Le Prince perdit son autorité; & les Turcs le mirent en un estat à ne pouvoir plus payer le tribut. Dans une telle extremité, le Prince Apaffi n'attendoit plus rien que de la misericorde de Dieu, qui pouvoit toucher en sa faveur, ou les Chrestiens, ou les Turcs. Il écrivit à l'Empereur, au Roy de Pologne, & à plusieurs autres Princes Chrestiens, à qui il representa les souffrances de son païs, & le besoin qu'il avoit de leur assistance. Il tâcha principalement de flechir les Turcs. Il écrivit au Visir une Lettre la plus soûmise du monde; luy remontra quelle estoit la désolation de sa Principauté; &. le conjura de faire en sorte que le Bacha de Varadin retirast ses troupes dans les limites de son Gouvernement. Un Ambassadeur porta ces Lettres au Visir, & fut chargé de plusieurs autres Lettres pour les Ministres que les Princes étrangers avoient à Constantinople. Le Comte de Winchelsey reçût celle cy, où l'on peut voir l'estat pitoyable des Transsylvains.

TRES-EXCELLENT SEIGNEUR, ET TRES-CHER AMY,

Lettre du Prince de Transsylvanie à l'Ambassadeur d'Angleterre.

LEs miséres, dont nostre païs est affligé depuis quelques années; par un juste jugement de Dieu, sont connües de toute l'Europe. Et pour en dire la verité, comme nostre Estat est serré de plus en plus entre deux puissans voisins, il nous est absolument impossible de nous soûtenir long-temps, si par la grace infinie de Dieu, nous ne recevons quelque secours. L'Empereur a bien voulu nous promettre sa protection, & nous en assurer, tant par ses Ambas-

baſſadeurs, que par ceux que nous luy avions envoyé. Cependant le Gouverneur de Varadin, au lieu de ſe contenter des villes & des villages qui dépendent de ſon Gouvernement, eſt entré juſques dans le cœur de nos Eſtats, & a ſoûmis par la crainte d'une entiere déſolation, des Provinces, qui ne luy ont jamais appartenu. Par ce moyen la pauvre Tranſſylvanie eſt entierement ruinée, puiſqu'elle ne peut payer le tribut, ny ſubſiſter, ſi on ne luy rend les terres dont le Bacha s'eſt emparé: C'eſt pourquoy eſtant contraints d'avoir de nouveau recours au Grand-Seigneur & à ſon Viſir, nous prions V. E. d'appuyer de ſon credit une cauſe auſſi juſte que la nôtre, & de donner à noſtre Agent toute l'aſſiſtance qui luy ſera néceſſaire. En agiſſant pour nos intereſts, V. E. travaillera, & pour le bien de la Tranſſylvanie en particulier, & en général pour le bien de toute la Chreſtienté. D'ailleurs, cela nous engagera à une affection & à une reconnoiſſance éternelle. C'eſt dequoy nous vous prions d'eſtre aſſuré: & cependant nous vous ſouhaitons toute ſorte de bon-heur & de proſperité, comme eſtant 1662.

De Vôtre Excellence

Donné à noſtre Camp, au village de Koczard, le vingt-cinquieme Septembre 1662.

Trés-affectionné Ami
MICHEL APAFFI.

L'Ambaſſadeur d'Angleterre fut ſenſiblement touché des mal-heurs de la Tranſſylvanie, dont la perte devoit intereſſer tous les Chreſtiens. Il ne manqua pas d'aſſurer le Prince, & qu'il voyoit avec douleur le mauvais eſtat de ſes affaires, & qu'il auroit beaucoup de joye de pouvoir contribuër à les rétablir. Mais il n'y avoit point de lieu de ſe promettre que les Turcs laiſſaſſent échaper une ſi belle occaſion de ſubjuguer ce païs, ſur tout, ſi l'on s'arrete à conſiderer la principale cauſe de la mes-intelligence qui eſtoit entre les deux Empereurs, La voicy.

Aprés la défaite de *Chiminianus*, ou *Kemini Janos*, comme on l'appelle en Tranſſylvanie, les Turcs ne

1662. songerent plus qu'à reduire entierement cette Province, qu'ils aimoient mieux faire gouverner par un Bacha: que par un Prince Chreſtien, quoy que nommé par la Porte. Dans cette veuë, ils paſſerent les anciennes limites, & camperent dans les entrailles du pays. Leur mouvement donna de la jalouſie aux Commandans Imperiaux de la frontiere; le Comte de Serin, qui fut le premier à prendre l'alarme, ſe depeſcha d'achever ſon fort. Sur cet exemple les Imperiaux travaillerent à mettre leurs places fortes dans un eſtat de ſe bien defendre, & en redoublerent les garniſons. Cela donna lieu aux Turcs de faire la meſme choſe. Ainſi les craintes & les jalouſies augmentant de part & d'autre, on en vint enfin à une guerre declarée, ſelon que nous l'allons voir. Mais avant que d'aller plus loin, comme la Tranſſylvanie fait le ſujet de noſtre diſcours, on ſera peut-eſtre bien aiſe d'apprendre en quel eſtat cette Province a eſté, & quelles raiſons les Turcs ont euës de luy retrancher ſes privileges, & de hauſſer ſon tribut. Voicy ce que j'ay pû en ſçavoir par un Agent que le Prince même avoit envoyé à Conſtantinople.

Du temps de Sultan Soliman, la Tranſſylvanie gouvernée par ſes Princes naturels, & ne reconnoiſſant que ſes propres loix, ne payoit que trente mille écus de tribut. Aprés cela la ville de Varadin ayant eſté priſe ſur la frontiere par Aly Bacha, on y annexa un petit territoire pour l'entretien de la garniſon; encore ne fut-ce qu'aprés qu'Aly Bacha eut juré ſolemnellement, que jamais on ne paſſeroit les limites. Mais comme les Turcs ne font point conſcience de fauſſer leur foy, ils ſe ſont emparez depuis ce temps-là de ſix Cantons de Tranſſylvanie, Bichar Deboka, Halnock, Colos, où eſt Clauſembourg, & de la meilleure partie de Zarand. Ce n'a pas eſté tout. En 1658. le Viſir prit Janoua, & demanda qu'on luy miſt entre les mains Lugas & Karanſebez. Ce fut inutilement qu'on luy allegua les ſermens d'Ali Bacha,

Eſtat de la Tranſſylvanie avant & pendant ces broüilleries.

cha, & mesme ceux de Solyman. Cela fit aussi peu 1662.
d'effet que les soumissions avec lesquelles on conjuroit ce Ministre inexorable de se relâcher de ses pretensions. Il ruina tout le pays, & s'estant saoulé du sang de ce pauvre peuple, il se rendit à la fin aux sollicitations pressantes de l'Envoyé de Transylvanie. Mais ce ne fut que sous des conditions assez rudes. De trente mille écus que le tribut avoit esté jusques-là, on le mit à quatre-vingt mille. Les habitans de Karansebez & de Lugas furent contraints de sortir de ces deux places, qui estoient cedées aux Turcs. Outre cela le Visir pour faire voir qu'il disposoit de toutes choses à sa volonté, contraignit *Acatius Barcklay*, l'un des Agens qu'on luy avoit envoyez, d'accepter le Gouvernement de cette Province; car il menaça d'en revestir un Charretier, si Barklay n'en vouloit point. Tout cela ne satisfit point les Turcs, bien qu'ils ne pussent qu'estre contents de la soumission aveugle, avec laquelle les Transylvains obeïssoient à tous leurs ordres. Le Cham des Tartares traversa deux fois la Transylvanie, & y fit des ravages incroyables, pillant le pays, & passant au fil de l'épée tout ce qui se presentoit devant luy, ou faisant esclaves ceux qui ne perissoient pas par le fer. Rien ne fut capable d'arrester ces courses, qu'une somme considerable, que les Transylvains payerent au Cham. Ainsi la Transylvanie estoit déja assez miserable, lors que les troubles excitez par Ragotzki, & par Kemini Janos, acheverent de l'abîmer.

Au mesme temps que l'on travailloit en Turquie à de puissans preparatifs contre l'Empereur, on y eut nouvelles, que la flotte d'Alexandrie avoit esté batuë par les Venitiens. Cette flotte estoit composée de dix-sept gros vaisseaux, & de trente-sept saïques. Il n'y avoit gueres qu'elle avoit fait voile de Constantinople pour Alexandrie, sous l'escorte de six galeres, qui l'avoient jointe à Scio. Elle estoit richement chargée, tant d'argent que de marchandises, qu'elle de-

1662. voit échanger à Alexandrie d'Egypte pour du Sucre, du Caffé, du Ris, & de ſemblables denrées. Les Venitiens la rencontrant prés de Rhodes l'attaquerent avec beaucoup de ſuccés. La perte des Turcs fut tres-grande. De ſoixante voiles qu'ils avoient, dix-huit ſaïques & trois vaiſſeaux furent pris; un vaiſſeau & dix ſaïques furent brûlez, ou coulez à fond. Les Chrétiens firent deux cens ſoixante & dix eſclaves, entre leſquels il y en avoit trois de marque; *Arnout Aſan Aga*, Eunuque du Serrail; *Mahomet Aga*, *Baſcut* Agaſi du grand Caire; & *Emin Reis*, Capitaine d'un vaiſſeau. Les Venitiens ne perdirent que ſoixante & dix hommes, entr'autres *Giacomo Semitricolo*. J'eſtois à la Cour du Grand-Seigneur, quand ces nouvelles y arriverent. Auſſitoſt on vit un trouble, & une alteration extraordinaire ſur le viſage de ceux qui eſtoient preſens, principalement ſur celuy du Grand-Seigneur. Pour ſonger à reparer une perte ſi conſiderable, il abandonna tous ſes divertiſſemens; il parla de commander en perſonne ſon armée de Dalmatie: On crut meſme que pour eſtre dans une entiere liberté d'agir contre les Venitiens, il quitteroit le deſſein d'entrer en Hongrie. Ce qui confirma le public dans cette penſée, fut que Beco, Bey de la Morée, eut ordre de viſiter les grands chemins, les paſſages, & les ponts, par où l'on alloit en Dalmatie, & de les tenir en eſtat. On euſt dit, que le Grand-Seigneur vouloit partir ſur le champ, & ne plus ſonger à la guerre d'Hongrie, ou ſe reſoudre à en avoir deux ſur les bras. Mais les plus ſages de ſes Miniſtres luy firent connoiſtre, que quelque puiſſant que fuſt un Prince, le ſuccez de ſes deſſeins n'eſtoit pas toûjours infaillible, & qu'ils devoient ne rien entreprendre qu'en temps & lieu.

Quoy que ces conſeils moderaſſent tant ſoit peu l'emportement du Grand-Seigneur, ils ne purent empeſcher que trop ſenſible à une perte où il avoit part, il ne vouluſt en tirer raiſon, par quelque moyen

que

que ce fuſt. Sans éxaminer ſi ſa vangeance ne ſeroit pas indigne de luy, il reſolut de mettre Ballarino dans un cachot. Ballarino deſeſperé de cette rigueur, écrivit au Senateur Contarini, une lettre, outrée à la verité, mais qui neanmoins faiſoit connoitre la diſpoſition des Miniſtres Turcs, & prédiſoit ce qui eſt enſuite arrivé. Il eſtoit parti de Veniſe avec Capello, en qualité de Secretaire de l'Ambaſſade. Peu de gens pourroient mieux mettre en uſage cette civilité exterieure des Italiens, que le faiſoit Ballarino. Avec cela, il avoit une facilité extraordinaire de s'énoncer, & écrivoit auſſi bien qu'il parloit. Son grand caractere eſtoit beaucoup de conduite, beaucoup de defiance, & beaucoup d'adreſſe. En un mot, la Republique de Veniſe avoit en luy un homme trés-propre à bien menager ſes intereſts. Car d'ailleurs il eſtoit rompu aux affaires de Turquie, & ſçavoit en perfection la maniere de traiter avec les Miniſtres de la Porte. L'Ambaſſadeur Capello, Procurateur de S. Marc, perſonnage de naiſſance & de merite, eſtoit ſincere & genereux, & avoit un air, qui faiſoit connoître la nobleſſe de ſon extraction, comme ſa maniere de s'habiller marquoit un grave & ſage Senateur. Le Senat l'eſtimoit beaucoup, & ce fut luy en donner des aſſurances, que de l'envoyer en Ambaſſade à Conſtantinople; Charge que Veniſe n'accorde jamais qu'à des perſonnes, qui ſont conſommées dans les affaires, & qui ont paſſé par tous les autres emplois. Capello eut le malheur d'eſtre reveſtu en des temps fâcheux, d'un caractere, qui d'ailleurs eſt comme le comble des biens & des dignitez que la Republique puiſſe conferer. La guerre eſtoit déja déclarée, lors qu'il arriva à Conſtantinople. Il ſe vit contraint d'eſſuyer la furie d'une nation barbare: On le confina d'abord dans une priſon, où il paſſa quelque temps avec un chagrin & une triſteſſe extraordinaire: Enſuite, le ſentiment de ſon mal-heur le plongea dans une melancholie 1662.

1662. cholie noire, qui ne luy repreſentoit les objets qu'avec les couleurs les plus odieuſes. Dans cet eſtat, il ſe crut au dernier degré d'infortune, & ſa douleur luy perſuada qu'il s'eſtoit attiré la diſgrace de ſon Prince. Je n'oſe pas avancer que Ballarino contribua à l'entretenir dans de ſi noires & de ſi dangereuſes penſées; mais j'ay oüy dire qu'il n'apporta pas tout le ſoin & tous les remedes poſſibles, pour diſſiper des vapeurs, qui obſcurciſſoient les lumieres naturelles de ce grand homme. Quoy qu'il en ſoit, Capello s'abandonna tellement à ſon chagrin, qu'un jour il ſe poignarda luy-meſme, comme nous l'avons déja dit : Il n'en mourut pas; au contraire, ſes bleſſures furent gueries en peu de temps. Il vécut encore quelques années, pendant leſquelles il expia, par ſes larmes & par ſa repentance, le crime énorme qu'il avoit commis contre luy meſme. Le Senat eſtant averty du déreglement d'eſprit de ſon Miniſtre, ordonna à Ballarino de prendre la conduite des affaires, ſans en affecter les honneurs. Capello quoy que touché ſenſiblement qu'on le ſupplantaſt, & qu'on rendiſt à ſon Secretaire des honneurs dûs ſeulement à l'Ambaſſadeur, ſouffrit pourtant avec patience cette diſgrace.. A la fin il ſuccomba ſous le faix des afflictions, ou plutoſt ſous celuy des années, mourant âgé de plus de quatre-vingt ans. D'abord qu'il ſe vit malade, il fit prier le Comte de Winchelſey, Ambaſſadeur du Roy de la Grande Bretagne, de luy envoyer ſon Secretaire. Ce fut avec quelque ſatisfaction, que je reçûs l'ordre d'aller trouver ce Seigneur, pour qui j'avois toûjours eu une eſtime particuliere. Lors que je me ſus approché de ſon lit, il ſe leva, & s'appuyant ſur ſes oreillers, il m'embraſſa d'une façon, qui repreſentoit aſſez la maniere dont un ancien Patriarche euſt donné ſa benediction. Il me dit d'une voix foible, qu'il eſtoit fort prés de ſa fin, & qu'il ſouhaitoit qu'aprés ſa mort on tiraſt ſon corps de deſſous un toict maudit, où il ne

le

le voyoit qu'à regret : Que comme un homme mourant, il conjuroit Monſ. l'Ambaſſadeur mon Maître, de luy rendre ce dernier ſervice. Je ſçavois aſſez combien ce Seigneur avoit ſujet d'eſtre malcontent ; ainſi je devinay à peu prés quelles pouvoient eſtre les raiſons de cette priere. Je partis d'abord pour rendre compte à Monſ. l'Ambaſſadeur de ce que m'avoit dit le Baile. Peu de temps aprés je revins avec une réponſe, dont ce malheureux Miniſtre parut tres-content. Il appella tous ſes domeſtiques à témoins de cet engagement, entr'autres *Tomaſo Gobbate* ſon favori. Le lendemain il mourut, & le jour ſuivant on l'embauma. Ses entrailles furent enterrées, ſinon avec aſſez de pompe, au moins avec toutes les ceremonies, qu'on put faire dans un païs, où Capello eſtoit regardé comme un priſonnier, non comme un Ambaſſadeur. Aprés cela le Comte de Winchelſey pour s'acquiter de ſa promeſſe, envoya demander le corps, qu'on luy donna ſans difficulté, & qu'il reçût dans ſon Hoſtel. Trois ou quatre mois s'eſtant paſſez, ſans que l'on viſt d'occaſion de faire partir ce corps, on reſolut à la fin de l'embarquer ſur un vaiſſeau Hollandois, qui devoit toucher à Veniſe. La Douanne ne voulut point le laiſſer paſſer. On fut en peine d'en deviner la raiſon, mais ſelon les apparences, Ballarino indigné, que le corps d'un Venitien, qu'il avoit eu d'abord pour Maître, & enſuite pour Collegue, fuſt confié à d'autres, qu'à luy, avoit corrompu les Officiers de la Doüanne. Il eſperoit par ce moyen dégouſter Monſieur l'Ambaſſadeur, & le porter à ne ſe plus embaraſſer de ſes promeſſes. On jugea bien qu'on ne pourroit lever cet obſtacle qu'à force d'argent. Ainſi il fut reſolu que le vaiſſeau attendroit le corps à Tenedos, qui eſt hors de la portée des Chaſteaux. On ſepara le tronc des jambes, & on l'empacqueta dans un tonneau de Caviare*. Il fut envoyé en cet eſtat par une chaloupe, avec permiſſion de la Doüanne, qui crut que c'étoit des

1662.

*C'eſt à dire d'œufs d'Eſtourgeon ſalez.

1662. des denrées. Ayent esté heureusement porté à bord, il fut mis dans un cercüeil couvert d'un Poile de velours noir, & chargé d'écussons; & d'autres ornemens proportionnez à la dignité du deffunt. On luy fit ensuite à Venise des obséques dignes de luy, & on le mit dans les tombeaux des ancestres de cette illustre & ancienne Maison.

Quoy que la Porte se donnast entierement aux soins des preparatifs, le Grand Visir eut le temps de prester l'oreille aux suggestions de quelques gens, qui sous pretexte de zele pour la Religion Mahometane, ne vouloient que persecuter les Chrestiens. Ils insinuerent à ce Ministre, que l'on relevoit dans Constantinople & dans Galata les Eglises qui avoient esté brûlées en 1660. Que cela estoit contraire & à ses ordres, & aux Loix; Qu'à la verité les Chrestiens pouvoient reparer les Eglises qui subsistoient, lors que la Religion Mahometane avoit esté introduite en Turquie; mais qu'ils ne pouvoient, ni en bastir de nouvelles, ni rétablir celles qui estoient peries, ou de vieillesse, ou par le feu, ou par d'autres accidens. Ils ajouterent que ces Eglises n'avoient esté rebasties que sous le nom de maisons ou de magasins, mais que l'on ne laissoit pas d'y celebrer le Service; ce qui rendoit les Edits vains & inutiles. Le Grand Visir animé contre les Chrestiens par ce discours, & outre cela inspiré d'un zele fougueux, fit empriſonner les Entrepreneurs de ces maisons, confisqua le fonds où les Eglises estoient basties, & les fit raser au niveau de la terre.

Ce Ministre avoit naturellement beaucoup de zele pour sa Loy, ayant esté élevé dans une observation rigide de tous les points de la doctrine Mahometane: Il avoit vécu au milieu de ceux qu'on appelle *Softaes*, & qui sont les Reformez de leur secte. Mais ce zele devoit beaucoup de sa force aux suggestions d'un Predicateur nommé *Vanni Effendi*. Cet homme poussé d'une haine furieuse contre les Chrestiens, mit le Visir

sir dans les mesmes sentimens, & luy inspira de l'horreur pour les ceremonies du Christianisme. Il luy persuada que les embrasemens effroyables de Constantinople & de Galata arrivez en l'an 1660. la peste terrible, qui avoit suivi ces embrasemens; le mauvais succés des armes Ottomanes, qui n'avoient fait aucuns progrés depuis plusieurs années, estoient des jugemens de Dieu, irrité de l'indulgence que l'on avoit pour les Chrestiens; Qu'en leur permettant de vendre du vin dans l'enceinte de Constantinople, on estoit cause que la Ville Imperiale avoit esté soüillée, & que les Turcs s'abandonnoient à l'yvrognerie. Sur cela le Grand Visir fit donner une défense severe de vendre du vin à Constantinople. Les Grecs, les Armeniens, & tous les autres Chrestiens, qui avoient ou des maisons, ou des fonds de terre dans l'enceinte des murailles, furent condamnez à les vendre, & ensuite à se retirer en quarante jours de temps, sous peine de confiscation. Mais Dieu, qui n'abandonne jamais son Eglise dans les épreuves les plus difficiles, & dans les plus violentes persecutions, toucha le cœur du Sultan, & ne voulut point que Constantinople perdist tout à fait le nom & la Religion du Grand Constantin qui l'a bastie, & y a planté la Foy Chrétienne. On recouvra mesme une partie des Eglises, qui avoient esté condamnées, & on eut la permission de les racheter, quoy que découvertes. Toute la furie des Turcs tomba alors sur les ouvriers, qui avoient travaillé à ces Eglises. On les battit: on les jetta en prison, & ce ne fut que le hazard qui les en put faire sortir. La Reyne-Mere bastissant une superbe Mosquée, & voulant la finir bientost, fit demander un bon nombre d'ouvriers au Maimar-Bachi, ou Intendant des Bastimens. Il fit réponse qu'il en fourniroit autant qu'il pourroit; mais qu'avec cela il n'en auroit pas assez, à cause que le Visir en tenoit une bonne partie en prison. La Sultane demanda leur liberté au Visir, qui les fit sortir de prison, ayant quelque

1662.

Les Chrétiens persecutez.

1662. que joye de trouver une occaſion d'obliger cette Princeſſe; mais ſongeant que le Maimar-Bachi vſl eſclave en comparaiſon du premier Miniſtre, luy avoit fait par-là un affront conſiderable, il reſolut de s'en vanger. Pour cet effet il obligea quelques-uns des ouvriers qu'il faiſoit ſortir de priſon, de depoſer que Maimar-Bachi leur avoit permis de travailler pour les Chreſtiens, & les avoit mis en œuvres. Comme il s'agiſſoit de plaire au Premier Viſir, ces Grecs n'eurent pas de peine à le ſatisfaire; & quoy que ſelon la Loy, le témoignage des Chreſtiens n'ait aucune force contre des Turcs, le Viſir trouva celuy-cy valable. Le Maimar-Bachi fut mis à mort, & l'on confiſqua ſes biens, qui montoient, dit-on, à un million d'écus en argent comptant; ſomme immenſe, pour une perſonne auſſi peu conſiderable qu'eſtoit ce Bachi. Cet exemple, & pluſieurs autres de meſme nature, nous font voir que dans tout le monde, il n'y a point de nation plus avare que celle-cy; qu'aucun peuple ne s'empreſſe plus que les Turcs à amaſſer de l'argent; & que toutefois il n'y a point de gens, qui ſoient moins ſeurs qu'eux, de joüir de leur richeſſes.

En ce temps-là, les Marchands François du Levant écrivirent à Paris, que le Grand Seigneur paroiſſoit touché de l'injure que l'on avoit faite au Roy en la perſonne de Monſieur de la Haye: Que connoiſſant la puiſſance de Sa Majeſté par terre & par mer, la Porte ſe repentoit d'avoir irrité un ſi grand Monarque: Que l'on ſouhaitoit à Conſtantinople de vivre en paix avec la France: & qu'enfin pour réparer le paſſé, on recevroit M. de Ventelay avec des ceremonies & des honneurs extraordinaires. Le Roy répondit, que ſi les Miniſtres de la Porte ſe trouvoient dans cette diſpoſition, il conſentiroit à renouveller les traitez. Monſieur de Roboli, Conſul de la Nation, reçût une lettre ſur ce ſujet, & deux autres; l'une pour le Grand-Seigneur, & l'autre

pour

pour le Grand Visir. Les voicy toutes. Elles furent envoyées à Constantinople par deux Gentilshommes. 1662.

Lettre du Roy au Sieur de Roboli.

A nostre cher & bien-amé le Sieur de Roboli, Agent de nos affaires à Constantinople.

CHER ET BIEN-AMÉ,

L'Envie que nous avons de continuer avec les Turcs l'amitié & la bonne intelligence, qui a esté si long temps entre Nous & nos Empires, & d'entretenir nos anciennes alliances, fait que nous avons resolu d'écrire à leur Empereur, & à son Visir, afin de sçavoir comment ils veulent recevoir le Sieur de la Haye le fils, & quels honneurs ils luy rendront, en reparation de la violence faite contre le droit des gens à sa personne, & à celle du Sieur de la Haye le pere, nostre Ambassadeur. Nous vous écrivons la presente pour vous ordonner de presenter au Visir les Secretaires du Pressoir & la Fontaine, que Nous avons chargez de nos depêches avec ordre de Nous en rapporter la réponse, dont vous solliciterez l'expedition. Vous nous la rapporterez vous-même, si elle n'est pas conforme à la resolution que Nous avons prise, de n'accepter qu'en la personne du Sieur de la Haye le fils, la satisfaction qui nous est deüe, pour l'affront fait par des insolents à nostre Ambassadeur, & à son fils; voulant cependant qu'avant vostre depart vous assembliez tous les Marchands François de Constantinople, afin qu'ils puissent choisir un d'entr'eux pour leur Chef. Mais si la réponse est telle que Nous avons sujet de l'attendre, Nous consentons que vous demeuriez toûjours à cette Cour, en qualité de nostre Agent jusques à l'arrivée du Sieur de la Haye; & voulons que vous Nous envoyiez cette réponse par les Secretaires du Pressoir & la Fontaine, à quoy vous ne serez faute: Car tel est nostre plaisir.

Donné à Paris le 20. Janv. 1662.

Signé LOUIS.
DE LOMENIE.

1662.

Lettre du Roy au Grand Visir.

A tres-illustre & magnifique Seigneur, le premier Visir de la sublime Porte du Grand-Seigneur.

TRES-ILLUSTRE ET MAGNIFIQUE SEIGNEUR,

QUoy que les insultes faites à la personne du Sieur de la Haye nostre Ambassadeur & à son fils, que nous avons destiné à la mesme Charge, nous ayent touchè autant qu'elles devoient toucher un Prince victorieux, qui tient le premier rang sur les Rois Chrétiens, & qui gouverne une des plus belliqueuses nations de la terre: neanmoins ayant esté informé que ces violences sont venuës de la malice de quelques personnes, qui vouloient par-là rompre l'alliance; que le Grand-Seigneur n'a jamais eu dessein de Nous offenser; & qu'au contraire, il est toûjours dans les sentimens & dans l'intention de conserver l'ancienne amitié, qui est depuis tant d'années entre nos Estats & nos sujets; Nous n'ayant pas dessein de Nous éloigner de cette alliance, envoyerons nôtre Ambassadeur ordinaire à sa Haute Porte; & ayant jetté les yeux sur le Sieur de la Haye le fils, le ferons partir le plutost que faire se pourra pour cet Employ; Mais comme nous souhaitons d'avoir des asseurances de la bonne reception qui luy sera faite, Nous vous donnons avis de nos intentions par la presente; afin que conformement au desir que vous Nous avez temoigné avoir de continuer l'ancienne amitié, & l'alliance que Nous avons toûjours entretenuë avec Sa Hautesse, Nous puissions prier Dieu, tres-illustre & magnifique Seigneur, qu'il vous tienne & garde.

A Paris le 12. de Janvier 1662.

LOUIS.
DE LOMENIE.

Let-

Lettre du Roy au Grand-Seigneur. 1662.

Au Tres-Haut, Tres-Excellent, Tres-Puissant, Tres-Magnanime & Invincible Prince, le Grand-Seigneur des Mussulmans Sultan Mahomet, en qui tout honneur & vertu abonde.

NOSTRE TRES-CHER ET PARFAIT AMI,

TRes-Haut, Tres-Excellent, Tres-Puissant, Tres-Magnanime & Invincible Prince, le Grand-Seigneur, Empereur des Mussulmans, Sultan Mahomet, *en qui tout honneur & vertu abonde, Nostre Tres-Cher & Parfait Ami. Dieu augmente vostre Grandeur & vostre Majesté avec une heureuse fin. Nous n'avons jamais pû imputer aux propres mouvemens de vôtre Hautesse, le mauvais traitement qui a esté fait à la personne du Sieur de la Haye nostre Ambassadeur, & à son fils, destiné par Nous à la même Charge; mais plutost à l'instigation de quelques personnes, qui voudroient rompre la bonne correspondance, qui a esté si long temps entre Nous & nos Empires. Et comme Nous avons sujet de croire, sur ce qui nous a esté écrit de vôtre part, que vôtre Hautesse a dessein de continuer cette amitié & cette bonne intelligence; Nous aussi pour concourir avec vous dans le mesme sentiment souhaitons d'entretenir à Vôtre Haute Porte un Ambassadeur en la place du Sieur de la Haye. Pour lequel effet n'ayant personne parmi nos sujets, qui soit plus éclairé dans les choses qui regardent les affaires & les fonctions de cette Ambassade, que le Sieur de la Haye le fils, Nous l'avons choisi pour cet Employ, Aussi Nous l'envoyerons avec joye d'abord que Nous serons seurs de la reception, & du traitement favorable qui luy sera fait; c'est ce que Nous attendons de vôtre Hautesse, reservans à l'informer plus particulierement par le Sieur de la Haye le fils, des choses qui pourront contribuer à entretenir la bonne correspondance que Nous souhaitons avoir avec vous. Sur quoy Nous prions Dieu, Tres-Haut, &c.* comme dessus, *de vous avoir en sa sainte & digne garde.*

Vostre sincere & parfait Amy,

A Paris le 12. Ianvier 1662.

LOUIS.

DE LOMENIE.

1662.

Réponse du Visir à ces Lettres.

AU Tres-Glorieux entre les Sublimes Princes Chrétiens, choisi entre les Grands & les Sublimes de la Religion du Messie, Mediateur des affaires de toute la Nation des Nazareniens, Seigneur de Majesté & de Reputation, Maître de Grandeur & de Puissance, Loüis Empereur de France, la fin des jours duquel puisse estre heureuse. Aprés les salutations qui regardent l'amitié, & que demandent l'amour & l'affection, Vostre Majesté sçaura que la Lettre, qui a esté envoyée à vôtre Ami par les honorables du Pressoir & la Fontaine, m'a esté delivrée par le Sieur de Roboli, Agent & Avocat de l'Ambassade à la Haute & Imperiale Porte, dont le contenu, à ce que nous avons compris, est, comme Vostre Majesté le donne à entendre, touchant une entiere amitié, & une bonne correspondance. Cette Vostre Majeste sçait que l'accroissement de cette amitié, qui s'augmente tous les jours, procede de l'observation honorable des conditions & des capitulations faites entre les deux partis. Par la Grace du Tres-Haut Dieu, la Sublime & Imperiale Porte de ce Tres-Heureux, Tres-Puissant, Tres-Valereux, Tres-Magnifique & Tres-Fort Empereur, mon Maistre, le Soûtien des Mussulmans, de qui Dieu benisse les armes d'un double succés, est, comme tout le monde sçait, toûjours ouverte à nos amis, & à tous autres, sans aucun obstacle, & particulierement à Vôtre Majesté, qui est nostre Ami, & qui a long temps esté en alliance avec la Sereniſſime Maison des Ottomans, laquelle Dieu affermisse jusques au jour de la Balance; Car c'est une verité tres-constante, qu'il n'est arrivé de costé ny d'autre aucune action contraire à la foy promise. Et dautant que pour donner un nouvel ornement à cette ancienne & bonne correspondance, & pour faire que les conditions de cette alliance soient observées comme il faut, Vostre Majesté veut envoyer icy selon l'ancienne coûtume, la personne considerable entre les nobles de la Cour de Vôtre Majesté, le Sieur Denis de la Haye, fils du dernier Ambassadeur, lequel est un Sujet

de

de reputation, & vôtre Gentilhomme de Créance; de qui les jours puiſſent finir avec proſperité; Nous avons expoſé ſelon le ſoubait de Vôtre Majeſté, vôtre demande au Tres-haut Trône du Tres-Heureux, Tres Miſterieux, & Tres-Grand Empereur mon Maiſtre, qui a écoûté cette demande avec des marques de ſatisfaction, & l'a approuvee avec un regard Imperial & favorable. C'eſt pourquoy Nous vous écrivons cette Lettre d'Ami, pour vous informer de ſes intentions, qui ſont, que ſi ſelon l'ancienne coûtume vôtre Ambaſſadeur arrive moyennant la grace de Dieu, à cette Tres-Haute Porte avec des Lettres d'amitié de la part de Vôtre Majeſte, il ſera honoré de la part de l'Empereur, & traité ſelon la coûtume; Les capitulations Imperiales ſeront renouvellées; l'ornement d'affection de part & d'autre ſera confirmé; Et pour l'établiſſement efficace d'une bonne paix entre les deux Empereurs, une Lettre Imperiale ſera envoyée à Vôtre Majeſté, de qui la ſanté puiſſe eſtre heureuſe, & accompagnée de proſperité. 1665.

De la Ville Imperiale
de Conſtantinople.

LE PAUVRE ACHMET BACHA.

Il ſe qualifie pauvre, en veüe de la Grandeur de ſon Maître.

Le Sultan ne répondit à la Lettre du Roy que par ſon Viſir. La raiſon en fut, que l'on ne trouva, ny dans les anciens Regiſtres des Turcs, ny dans leurs Archives, aucun exemple, que jamais le Grand-Seigneur ait écrit à un Roy, qui n'avoit point d'Ambaſſadeur reſident actuellement à Conſtantinople. Quoy qu'il en ſoit, cette negociation n'eut aucun ſuccez alors, & elle ne reüſſit que dans la ſuite, comme on le verra cy-deſſous.

Les Turcs commençoient depuis quelques années, à ne plus paroiſtre auſſi formidables qu'auparavant, parce que leurs forces de mer diminuoient tous les jours. S'ils faiſoient partir une flotte tous les Printemps, c'eſtoit plutoſt par parade & par habitude, que dans la penſée d'en tirer quelque utilité. Ils n'oſoient meſme s'en promettre aſſez d'avan-

1663. tage, pour se payer de la depense qu'ils estoient contraints de faire; & peut-estre que dans leurs entrepriſes navales, ils ne ſongeoient qu'à ſauver l'honneur de l'Empire. Car d'ordinaire leur flotte r'entroit dans Conſtantinople, ſans avoir rien fait. A l'approche de l'Hyver, leur Amiral ſe diſpoſa à quitter la mer. Bien loin d'avoir eu de l'avantage ſur les Chrétiens, il avoit paſſé la meilleure partie de l'Eſté dans des ports, ou à des rades de l'Archipel, & avoit laiſſé prendre la flotte d'Alexandrie. En s'en retournant à Conſtantinople, il fut battu d'une violente tempeſte, qui luy jetta trois galeres ſur la coſte de *Ponte Picolo*, que les Turcs nomment *Ecchuc-checmage*, place éloignée de Conſtantinople de quatre lieües. L'orage ceſſant, cette flotte continua ſa route, & entra dans Conſtantinople avec de grandes marques de joye, banderolles volantes, au bruit du canon, du mouſquet, des haut bois, & de pluſieurs inſtrumens de muſique, dont les Turcs ſe ſervent. Un petit flybot, ſeule priſe faite dans la campagne, fit la principale partie du triomphe. C'eſtoit un Armateur de Livourne, qui croiſoit ſeul dans l'Archipel, & que les Turcs avoient pris. On le fit entrer dans le port de Conſtantinople avec la meſme pompe, que ſi c'euſt eſté toute la flotte des Venitiens que l'on euſt priſe. Car non contens de le faire remorquer par des galeres, on le chargea de pavillons & de banderolles, qu'on laiſſoit voler.

Les Eſclaves d'une galere ſe revoltent.

Nous ne devons pas oublier icy le malheur qui arriva aux eſclaves d'une galere de l'Archipel. Elle appartenoit à un jeune Turc, qui s'eſtoit marié depuis peu de temps, & avoit eu cette galere pour la dot de ſa femme. C'eſtoit là-deſſus qu'il fondoit, & ſa fortune, & ſon établiſſement. Il comptoit que pour s'élever fort haut, il n'avoit qu'à courir les mers, à faire des priſes, & à ſe rendre formidable. Emporté par ces eſperances, il tenoit la mer, & cherchoit quelque butin. Eſtant prés des Iſles, qu'on voit dans

le

le Golphe de Nicomedie, il permit à la pluſpart de ſes Officiers & de ſes *Levents* *, d'aller à terre ſe divertir. Tandis qu'ils s'abandonnoient, & au vin, & à la joye, la Chiourme ſe revolta, prit le Capitaine, luy coupa la teſte, jetta le corps dans la mer, leva les ancres, & mit à la voile. Les Officiers & les ſoldats, qui eſtoient à terre, virent d'abord avec ſurpriſe, que leurs gens s'éloignoient d'eux. Ne pouvant pas deviner ce que cela vouloit dire, ils accompagnerent des yeux leur galere autant qu'ils pûrent. A la fin, comme ils remarquerent que les eſclaves prenoient une autre route, que celle qu'on avoit tenuë juſques-là, ils ſe douterent de ce qui eſtoit arrivé. Au meſme inſtant ils ſe mirent dans la chaloupe, & ſe rendirent en diligence à Conſtantinople, où ils prierent les Miniſtres d'envoyer ordre aux Chaſteaux d'arreſter cette galere, s'il en eſtoit encore temps. Mais cela n'eſtoit pas trop neceſſaire. Car ces malheureux eſclaves s'eſtoient déja laiſſé emporter à une crainte ſervile, qui les perdit. Etourdis de ce qu'ils venoient de faire, & effrayez à la veüe du ſupplice qu'ils devoient ſouffrir, ſi leur fuite ne réüſſiſſoit pas, ils ne pûrent prendre aucune reſolution; ni s'attacher à aucune route. D'ailleurs, tout ſe declara contr'eux : le vent ne leur fut point favorable, & leur deſtinée eſtoit de vivre eſclaves, & de mourir dans cette condition déplorable. Tranſportez, comme nous le venons de dire, ils eurent bientoſt perdu, & courage, & jugement, & induſtrie. Ils coururent le Propontide pendant trois ou quatre jours, & enſuite allerent échoüer vers *Palormo*, ſur la coſte de Natolie. On les prit, & on les mena à Conſtantinople, où par Sentence de l'Amiral, quatorze d'entre eux furent rompus ſur la roüe, & aprés cela jettez dans la mer. Cette terrible exécution ſervit d'exemple à tous les eſclaves, qui aimoient bien mieux vivre miſerables à la rame, que de mourir dans un ſupplice de quelques heures.

1663.

* Soldats, qui s'engagent de ſervir ſur mer tout un Eſté moyennant ſix mille aſpres de paye, & du biſcuit pour le voyage.

1663. Comme les Turcs manquent d'experience pour ce qui regarde la Marine, ils prennent ordinairement ſi mal leurs meſures, que quelque puiſſante flotte qu'ils équippent, ils ont rarement de l'avantage ſur mer. Mais il en eſt tout autrement de leurs entrepriſes de terre; Ils font des préparatifs avec tant de diligence, de diſſimulation & de ſecret, que leurs armées ſont aſſez ſouvent en campagne, avant que le peuple ſçache que l'on a quelque deſſein. La rigueur de la ſaiſon n'empeſcha pas, qu'ils ne ſe donnaſſent entierement aux preparatifs de la guerre d'Allemagne. A tout moment on voyoit partir des troupes pour la frontiere, & embarquer ou ſur le Danube, ou ſur la mer noire, de l'artillerie & des munitions. Le Prince de Moldavie & le Prince de Valachie eurent ordre de faire reparer leurs Quais & les bords de la riviere, pour la commodité du débarquement; de faciliter le paſſage des Tartares, en racommodant les ponts; de tenir vers le Printemps des chevaux tout preſts, pour traiſner l'artillerie, & pour tranſporter les munitions & les vivres; de ſe pourvoir de pain & de ris; & en un mot, de prendre ſoin que rien ne manquaſt au camp. On ordonna aux Tartares de ſe preparer à faire une irruption ſur le pays ennemi avec une armée de cent mille hommes. Les Bachas de Diarbekir, d'Alep, de Caramanie & de Natolie, reçûrent leurs inſtructions. Enfin on envoya vingt ſept Lettres à autant de Gouverneurs, que l'on regala ſelon la coûtume, chacun d'une veſte, & on les chargea de tenir toutes leurs forces preſtes à marcher au premier ordre du Grand-Seigneur. Cependant comme il faloit un pretexte pour la guerre, on reſolut de s'en tenir à celuy du fort baſty par le Comte de Serin. Auſſi pour en dire la verité, on avoit baſti ce fort contre les articles de la paix. Mais d'autre coſté comme l'Empereur ne s'eſtoit point expliqué ſur la conſtruction de Serinſwar, & qu'il ne l'avoit ny approuvée,

Appreſts pour la guerre d'Allemagne.

ny

ny condamnée, les Turcs n'avoient pas encore de juste sujet de rompre la paix. Ils conclûrent donc, que la démolition de ce fort seroit le pretexte de la guerre, & l'objet de tant de preparatifs. Que si là-dessus l'Empereur prenoit les armes, on seroit en droit de fondre sur luy. Pour les Chrestiens, ils travailloient avec soin à se mettre en estat de se soûtenir. Afin d'assurer leurs conquestes, ils commanderent la milice du païs, renforcerent leurs garnisons, & travaillerent principalement à achever le fort de Serin. Ce fort estoit presque la seule chose; qui mist de la division entre les deux Empereurs. Les Chrêtiens, pour le conserver, estoient resolus de s'exposer à toutes les calamitez d'une guerre, tandis que les Turcs se disposoient à s'en rendre maistres, quoyqu'il leur en peust couster. 1663.

L'orage alloit éclater, & l'accommodement estoit impossible, au moins selon l'apparence, lors qu'il arriva à Rome, d'où cette guerre tiroit & son origine & la subsistance, un accident, qui pensa calmer la tempeste du costé des Allemans, & ralentit l'ardeur de leurs Princes. Le Carrosse de l'Ambassadeur de France fut attaqué par les Corses qui font la garde du Pape; un Page fut tué à la portiere, & l'Ambassadrice pensa estre tuée. Il n'est pas de mon sujet, d'examiner si cette action barbare fut commise à dessein, par l'ordre de quelques personnes d'une dignité éminente; ou bien si elle ne fut qu'un effet de l'aversion que le peuple avoit pour les François. Quoy qu'il en puisse estre, le Roy eut le dernier ressentiment d'une insolence si odieuse, & rien ne parut capable de l'appaiser qu'une satisfaction éclatante. L'Empire estonné de cet accident, apprehenda une rupture entre le Pere Spirituel & le Fils Aisné de l'Eglise. On craignit qu'il ne falust beaucoup de sang pour expier un si grand crime. D'un autre costé, les Ministres de la Porte cûrent la dernière joye de ce different. Ils en firent le sujet

1663. de leurs railleries, & le regarderent comme une grace que Dieu accordoit aux ſupplications de bons Muſſulmans, qui luy demandoient une diſcorde continuelle entre les Chreſtiens. Enfin ils ſe perſuaderent, qu'ils en tireroient de grands avantages; que l'Empereur demanderoit la paix; qu'au pis aller, s'il s'engageoit en une guerre, ce ſeroit dans une conjoncture peu favorable pour luy. Ce qu'ils avoient prévu, arriva. Ali Bacha avoit fort long-tems auparavant envoyé à la Cour de l'Empereur ſon *Salam*, *Chiaoux*, avec des demandes diſtinctes de la part des Turcs. Ce Chiaoux nommé Chuſain, demeurant à Vienne bien plus qu'on ne l'avoit crû, on ſe perſuada qu'il y eſtoit retenu, ou qu'il eſtoit en priſon. Mais Ali Bacha, qui eſtoit alors à Temiſwar, dépeſcha un Courier à Conſtantinople, avec la nouvelle du retour de Chuſain, & manda que ce Chiaoux eſtoit ſuivy du Baron de Goez, que l'Empereur envoyoit en Turquie, comme Internonce, pour eſtre inſtruit plus exactement des intentions du Grand-Seigneur, qu'il n'avoit appriſes qu'imparfaitement par le Chiaoux. Ce fut de la ſorte, que contre l'attente de tout le monde, on commença à témoigner quelque penchant pour la paix, parce que Rome menacée, apprehenda d'eſtre incapable de fournir à l'Empereur ce que le Pape luy avoit promis. Ainſi un feu allumé par ſes ſoins, fut ſur le point d'eſtre éteint. La ligue eut fort peu d'effet; l'Empereur devint languiſſant; & les Princes froids à avancer leurs préparatifs, ne ſe diſpoſerent que foiblement à la guerre; parce qu'ils croyoient que la bonne intelligence ſe rétabliroit entre les deux Empereurs.

Nous laiſſerons les affaires dans cette diſpoſition, & nous parlerons un peu de l'eſtat, où l'on a veu le commerce dans la Turquie, durant l'année 1662. Cette digreſſion ne ſçauroit eſtre que fort utile aux Négocians du Levant, quoy qu'on ne faſſe mention que des Anglois. Car toutes les Nations Chrêtien-

tiennes peuvent profiter également de ce qui arrive à une seule. 1662.

La ville d'Alger ayant promis d'estre plus soûmise que par le passé, le Grand Seigneur y envoya un nouveau Bacha. Ce Bacha eut pourtant ordre de ne point partir, qu'il n'eust reglé toutes choses avec le Comte de Winchelsey, & de se conduire à cet égard d'une maniere qui fist connoistre, combien sa Hautesse estoit disposée à entretenir une bonne intelligence avec le Roy de la Grande Bretagne, & combien elle souhaitoit que les Algeriens en fissent autant; que sur tout ils s'engageassent de ne jamais visiter les vaisseaux Anglois, soit pour les effets de cette nation, ou pour ceux des étrangers. Le lieu de l'entreveüe pour cette negociation, fut le Chiosk d'un Eunuque, qui estoit Aga dans le Serrail de Pera. L'Ambassadeur & le Bacha se rendirent à cette maison de plaisance, où le Bacha déclara au Comte, que l'intention du Grand-Seigneur estoit que l'on fist la paix aux anciennes conditions. Il ajouta, qu'il estoit chargé d'en porter les ordres à Alger; qu'il sçavoit de bonne part, que les Algeriens estoient prests à signer la paix, pourvû qu'il ne parust devant leur ville qu'un vaisseau Anglois: que leur raison pour cela estoit, qu'ils ne vouloient pas donner lieu de croire, qu'ils eussent esté contraints d'accepter des conditions. Aussi-tost l'Ambassadeur écrivit en Angleterre, & au bout de quelques mois la paix fut concluë. Mais nous verrons dans la suite de quelle maniere les Algeriens ont gardé leur foy. Le sentiment de leurs perfidies est encore dans le cœur des Marchands de Londres, qui se reposant sur le droit des gens, ont fait des pertes qu'ils n'oublieront de long-temps.

Estat du commerce des Anglois durant l'année 1662.

Au mois de May, on reçût à Constantinople, les nouvelles du desordre arrivé dans la Morée, entre les Turcs & les Anglois. Une fregate nommée l'Anne,

1662. ne, & commandée par le Capitaine Jonas Poole, qui avoit convoyé la flotte de Smyrne, s'en retournant en Angleterre, moüilla l'ancre proche de la Montagne noire, lieu où le bois & l'eau abondent. Soixante hommes bien armez allerent à terre, firent une coupe prodigieuſe, chargerent de bois leurs chaloupes avec toute la diligence poſſible, & enſuite mirent le feu à de grands arbres. Comme la ſaiſon commençoit à eſtre ſeiche, le feu s'étendit bientoſt de coſté & d'autre. On le vit de loin durant la nuit: les habitans du païs prirent l'alarme, & le Gouverneur s'avança avec quelques troupes, pour ſçavoir ce que c'eſtoit. Il ne doutoit point que des Armateurs de Veniſe ou bien de Malthe n'euſſent fait deſcente. A l'approche de ces troupes, les Anglois abandonnerent la foreſt, & ſe retirerent avec la derniere promptitude. De ſoixante qu'ils eſtoient, il n'y en eut que trente-huit qui gagnerent les chaloupes. Les autres furent coupes par les Turcs, qui en tuerent onze, & prirent le reſte. Du coſté des Turcs, deux Agas & autant de ſoldats furent tuez, d'une deſcharge que les Anglois firent malgré la ſurpriſe. Les nouvelles de cet accident ne furent pas pluſtoſt arrivées à Conſtantinople, que le Comte de Winchelſey alla trouver le Viſir, pour luy demander juſtice du Gouverneur de la Morée. Sa principale raiſon eſtoit, que ſa nation avoit droit de prendre des rafraîchiſſemens dans toute l'étenduë des terres du Grand-Seigneur. Quand le Viſir eut appris que des Turcs avoient eſté tuez en cette rencontre, il reſolut de ne rien faire pour l'Ambaſſadeur; & afin de n'eſtre point expoſé à des ſollicitations trop preſſantes, il remit tout à la déciſion de l'Amiral. Mais par mal-heur pour les Anglois, ils eſtoient alors en differend avec l'Amiral, ſur une affaire dont nous parlerons tout-à-l'heure. Ainſi les choſes traînerent long-temps, & l'on ne fit rien pour la liberté des onze Anglois. Dans ces entre-

tre-faites, le Bey de la Morée perdit son Gouvernement, & se retira à Constantinople avec tous ses biens. Il avoit aussi les esclaves, qu'il offrit de vendre à l'Ambassadeur. Comme c'estoient des Anglois originaires, qui avoient perdu leur liberté en servant actuellement leur Roy, l'honneur demandoit qu'on employast tout pour les tirer de servitude. Mais d'autre costé, leur action estoit trop criante, pour pretendre leur élargissement en vertu des Capitulations, ou des Traitez: Car outre que couper sans permission du bois dans un païs étranger, est en soy un vol public, que le droit des gens condamne, l'embrasement d'une foreſt, la mort d'un Aga considerable, & les blessures des autres, justifioient assez la conduite de la Porte, qui pouvoit assurement, sans faire brêche aux Traitez, retenir les Anglois qu'elle avoit en son pouvoir. Dans cet embarras, le Comte jugeant qu'il ne pouvoit redemander ces esclaves au Grand-Seigneur, & que d'ailleurs il seroit honteux à l'Angleterre, qu'ils demeurassent dans la servitude, les racheta, & paya pour leur rançon quatorze cens escus, que le Roy son Maistre luy passa en compte. Ces esclaves furent habillez de neuf, pourveus de tout ce qui estoit necessaire pour leur voyage, & renvoyez en Angleterre. 1662.

Le differend que les Anglois avoient avec l'Amiral, & qui empescha apparemment que les esclaves dont nous venons de parler, ne fussent rendus, avoit pris naissance à Smyrne. Des Marchands Anglois se divertissoient dans un jardin, & y faisoient collation, lors qu'ils furent attaquez à l'impourvû, & fort mal-traitez par des soldats d'une galere, qui estoit au port, & par un esclave, né Portugais, tous chargez de vin. La nouvelle de cette insulte fut bientost portée au quartier des Francs; Elle y excita un effroyable tumulte: Chacun s'arma de ce qui luy vint en main, & l'on courut en furie à la poursuite des Levents. Ils n'en prirent qu'un, qui n'alloit

1662. loit pas auſſi viſte que les autres. On le traîna chez le Conſul, & on luy donna tant de coups, que les fumées de ſon vin ſe diſſiperent bien-toſt. Pour l'eſclave Portugais il profita de la confuſion, & ſe ſauva. D'abord le Conſul, qui n'ignoroit pas qu'en Turquie les premieres plaintes font la plus forte impreſſion, donna avis au Cadi de ce qui s'eſtoit paſſé: Que quatre Marchands, dont il envoyoit les noms, avoient eſté fort mal-traitez par des inſolents, qui les avoient attaquez dans un jardin, où ces Marchands ſe divertiſſoient innocemment, & ſans faire tort à perſonne. La réponſe du Cadi fut qu'il faloit informer, & qu'aprés cela il rendroit juſtice au Conſul. Cependant le Turc qu'on avoit batu dans la maiſon du Conſul reſolut de ne ſe point retirer qu'il n'en euſt reçu ſatisfaction. D'un autre coſté, le Patron du Portugais le redemanda aux Anglois, qu'il accuſoit de l'avoir fait ſauver. Les partis s'aigrirent; chacun redoubla ſes pretentions & ſes plaintes. Les choſes allerent ſi loin, que le Cadi ne ſe trouva pas aſſez fort tout terminer cette affaire: peut-eſtre qu'il ne vouloit pas la terminer. Ainſi la galere mit à la voile, ſans que l'on euſt fait aucun accommodement. Les Turcs porterent leurs plaintes au Capitan-Bacha; qui eſtoit pour lors à Mytilene avec ſa flotte. Comme il manquoit d'occupation, il fut bien-aiſe de s'en faire, & de trouver une occaſion de gagner quelque peu d'argent. Il envoya la galere à Smyrne, avec ordre de luy amener les quatre Marchands, pour répondre devant luy ſur les choſes dont ils eſtoient accuſez; d'avoir batu les Levents, & facilité la fuite de l'eſclave Portugais. Cet ordre envoyé par l'un des premiers Miniſtres de l'Empire, intimida tellement le Conſul & les Marchands, qu'ils reſolurent d'accommoder leur affaire; quoy qu'il puſt leur en coûter. Enfin, ils en furent quittes pour environ huit mille francs. De là, nous pouvons tirer une inſtruction fort neceſſaire pour

ceux

ceux qui vivent parmy les Turcs. C'eſt qu'on doit toûjours étouffer dés leur naiſſance de ſemblables embarras. Icy, par exemple, on ne demandoit d'abord que la valeur de l'eſclave Portugais, & peut-eſtre qu'il euſt falu pour traiter le Turc bleſſé. La verité eſt en general, que quand une affaire de cette nature paſſe devant des perſonnes puiſſantes & intereſſées, on ſe trouve dans des dangers, qu'on peut regarder comme une abyſme, auſſi bien que l'avidité du Juge. 1662.

Comme la Turquie n'a preſque jamais eſté ſans fauſſe monnoye, & ſans eſpeces rognées par les Juifs, par les Armeniens, & par d'autres gens, l'écu eſtoit à Conſtantinople ſur le pied de ſix drachmes, & à Smyrne ſur le pied de ſept. Le Viſir, qui juſques-là n'avoit quaſi eu en veüe de témoigner ſon zele pour la Religion de Mahomet, crût qu'il devoit ſe faire aimer par des ſoins extraordinaires, pour avancer les intereſts du public. L'abus qui s'eſtoit gliſſé dans la monnoye, luy parut de la derniere conſequence; & il réſolut de faire tout pour le réformer. Les écus de ſix drachmes furent défendus, & on eut ordre de les porter à la monnoye, où on les prenoit à quatre-vingt aſpres, chaque drachme eſtant comptée environ quatorze ſols. Ce reglement euſt eſté d'abord la ruine de quelques particuliers, mais dans la ſuite, il euſt eſté à l'avantage du public, & pour le bien du commerce. Afin de donner exemple aux autres, le Grand-Seigneur, la Reine-Mere & le Viſir, envoyerent à la monnoye tous leurs écus de ſix drachmes, afin qu'on les miſt au billon, & que l'on en fiſt des aſpres. Le deſſein eſtoit de montrer par-là que l'on vouloit faire obſerver l'Ordonnance à la rigueur. Peu aprés, la Treſorier du Kahya du Grand-Viſir, ayant de l'argent à payer, ou pour ſon compte, ou pour celuy de ſon Maiſtre, voulut obliger ceux à qui le payement devoit eſtre fait, de prendre quelques ſacs d'ecus de ſix drachmes. Ils refuſerent d'abord de les preu-

fort legere somme appaisa le pere de l'enfant: Il de- 1662.
meura satisfait, & pour plus de seureté, on tira de luy une declaration par écrit qu'il estoit content, & qu'il ne pretendoit plus rien, ni du Janissaire, ni des Marchands, pour la blessure de son fils. Ce *Hoget* ou cette declaration fut signée de luy, & passée devant le Juge. Mais le Bacha, qui épioit depuis long temps une occasion de saigner la Nation Angloise, envoya au Consul de luy amener les Marchands, qu'il accusoit d'avoir assassiné un Mussulman. Le Consul alla trouver le Bacha, & refusa de luy remettre des gens qui n'avoient commis aucun crime. Il adjoûta, qu'à l'égard de l'enfant blessé, le pere estoit satisfait, & avoit donné sa declaration sur ce sujet. Le Bacha qui n'agissoit que par interest ne gousta point les raisons d'un homme à qui il ne demandoit que de l'argent: N'en pouvant tirer, il produisit dix faux témoins, qui deposerent que l'enfant estoit mort de sa blessure, & que les Anglois estoient cause de sa mort. Le Consul n'avoit rien à faire qu'à se tenir sur la negative. Le mal estoit, qu'il ne pouvoit plus donner de preuves solides, à cause que le Bacha avoit à force de menaces, tiré le Hoget des mains du Janissaire. Il persista neanmoins à defendre ses Marchands, dont le Bacha fut si irrité, qu'il le tint enfermé une heure, & qu'il fit battre l'Interprete; & l'envoya en prison. Le Consul estant de retour chez soy, se souvint que le Bacha & le Moufti estoient mal ensemble. Il fit si bien, qu'il mit le dernier dans ses interests, & tira de luy une declaration par écrit des circonstances de cette affaire. Il envoya ce Hoget à Constantinople avec toute la diligence possible, esperant plus de Justice du Grand-Seigneur, que d'un Officier avare. L'Ambassadeur d'Angleterre parla avec beaucoup de ressentiment, indigné de cette infraction faite aux traitez, & resolu de faire & punir le Bacha, s'il estoit possible. Au moment qu'il s'y disposoit, il vit arriver à Constantinople des Chrestiens d'Alep, qui venoient

1662. ſe plaindre que le Bacha avoit tiré d'eux par ſes extorſions, juſqu'à dix mille eſcus; dont ils demandoient reſtitution. L'Ambaſſadeur jugea que cette nouvelle plainte feroit connoiſtre au Viſir quelle eſtoit l'humeur du Bacha. Il anima les Chreſtiens, & les exhorta à demander ſatisfaction. Un jour aprés qu'ils eurent parlé, il preſenta ſon memoire, où il rapportoit toutes les particularitez de ce qui eſtoit arrivé à Alep. Le Viſir deja prévenu par la plainte precedente, promit d'envoyer ſur les lieux meſmes un Capigi-Bachi, ou Chef de Portiers, pour informer. Il fit meſme davantage; & pour montrer qu'il vouloit effectivement rendre juſtice aux Anglois, il ſouhaita que l'Ambaſſadeur envoyaſt au meſme temps un Officier de ſa Nation, pour eſtre témoin de la maniere dont le Capigi-Bachi s'acquitteroit de la Commiſſion qu'on luy donneroit. Le Capigi-Bachi eſtant arrivé à Alep, fit reſtituer aux Chreſtiens l'argent que le Bacha avoit tiré d'eux. Mais au meſme temps, que tout le monde attendoit le ſuccés de la pourſuite des Anglois, l'Officier du Grand Seigneur nia hautement qu'on luy euſt donné aucun ordre, ou aucunes inſtructions ſur ce ſujet; & il reprit le chemin de Conſtantinople, ſans avoir rien fait à cet égard. L'Ambaſſadeur ſe crût negligé, & s'en plaignit au Lieutenant du Viſir. Il luy fit dire, qu'il ne comprenoit, ni le but, ni les motifs d'un tel mépris; Que le Grand-Viſir devoit ſe ſouvenir de la parole qu'il luy avoit donnée; Qu'un ſemblable procédé deſtruiſoit tout ſon credit, & attaquoit directement l'honneur du Roy de la Grande-Bretagne; Qu'à l'avenir, on regarderoit l'Ambaſſadeur d'Angleterre comme un Miniſtre ſans pouvoir; Qu'enfin, ſi le Gouverneur d'Alep n'eſtoit pas puni, les Marchands ne devoient attendre dans la ſuite, ni ſureté, ni protection. A cela le Kahya répondit, qu'à la verité, le Capigi-Bachi n'avoit point eu d'ordre ſur cette affaire, à cauſe

que

que l'on vouloit donner à l'Ambaſſadeur une ſatisfaction plus éclatante, & plus honorable ; Que dans un mois ou plus tard le Bacha ſeroit depoſé. Le lendemain le meſme Kahya fit ſçavoir à l'Ambaſſadeur, que la Commiſſion pour depoſer le Bacha eſtoit ſignée, & que le vieil Mahomet Gouverneur de Diarbekir eſtoit nommé au Gouvernement d'Alep. Cette nouvelle ſatisfit extremement l'Ambaſſadeur, qui ſe ſouvenoit que ce dernier Bacha étoit ami des Anglois, & qui ſe flattoit de toute ſorte de ſureté & de protection ſous luy. 1662.

De la concluſion de cette affaire, nous pouvons tirer deux remarques. La premiere, qu'encore que la Porte ſoit dans le deſſein de rendre juſtice aux Ambaſſadeurs Chrétiens, & d'obſerver les traitez, elle ne veut jamais rendre publique la punition des grands Officiers, qu'elle depoſe ſur les inſtances, ou bien pour les intereſts de ces Ambaſſadeurs. La ſeconde, qu'encore que nous regardions les Turcs, comme des gens qui vivent moralement bien, & qui agiſſent de bonne foy & ſans deſtours, ils ont pourtant double uſage, & double langue ; Qu'ils ſe cachent auſſi bien que nous ; & qu'ils ſe conduiſent avec autant de diſſimulation & de fineſſe, que des Chreſtiens, qui auroient paſſé toute leur vie dans les Cours les plus rafinées.

FIN.

Aoi 14732 b 3